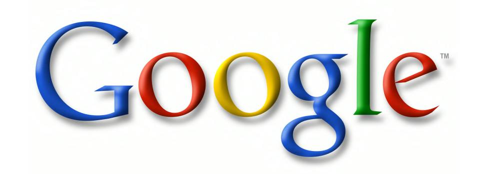
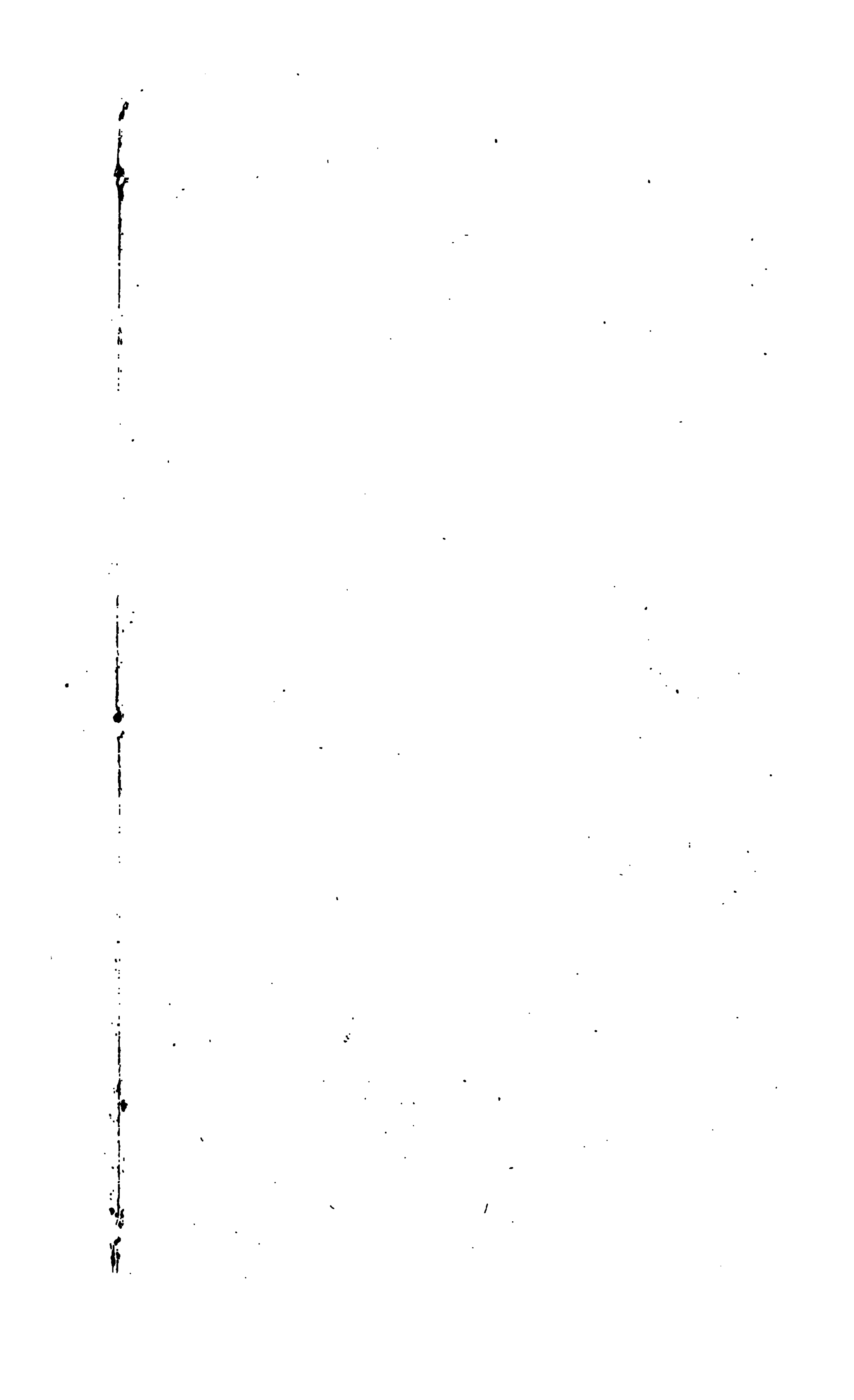
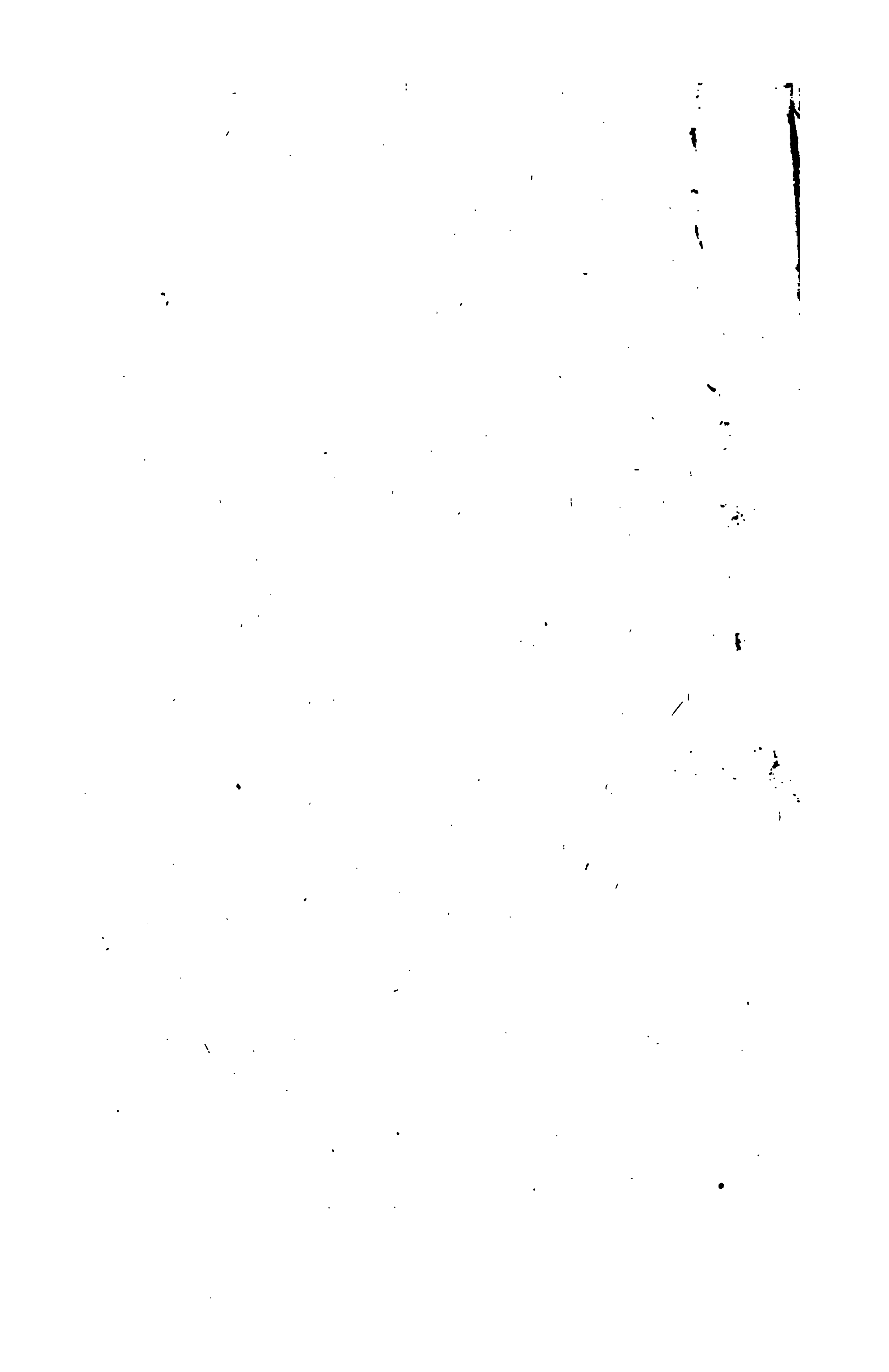


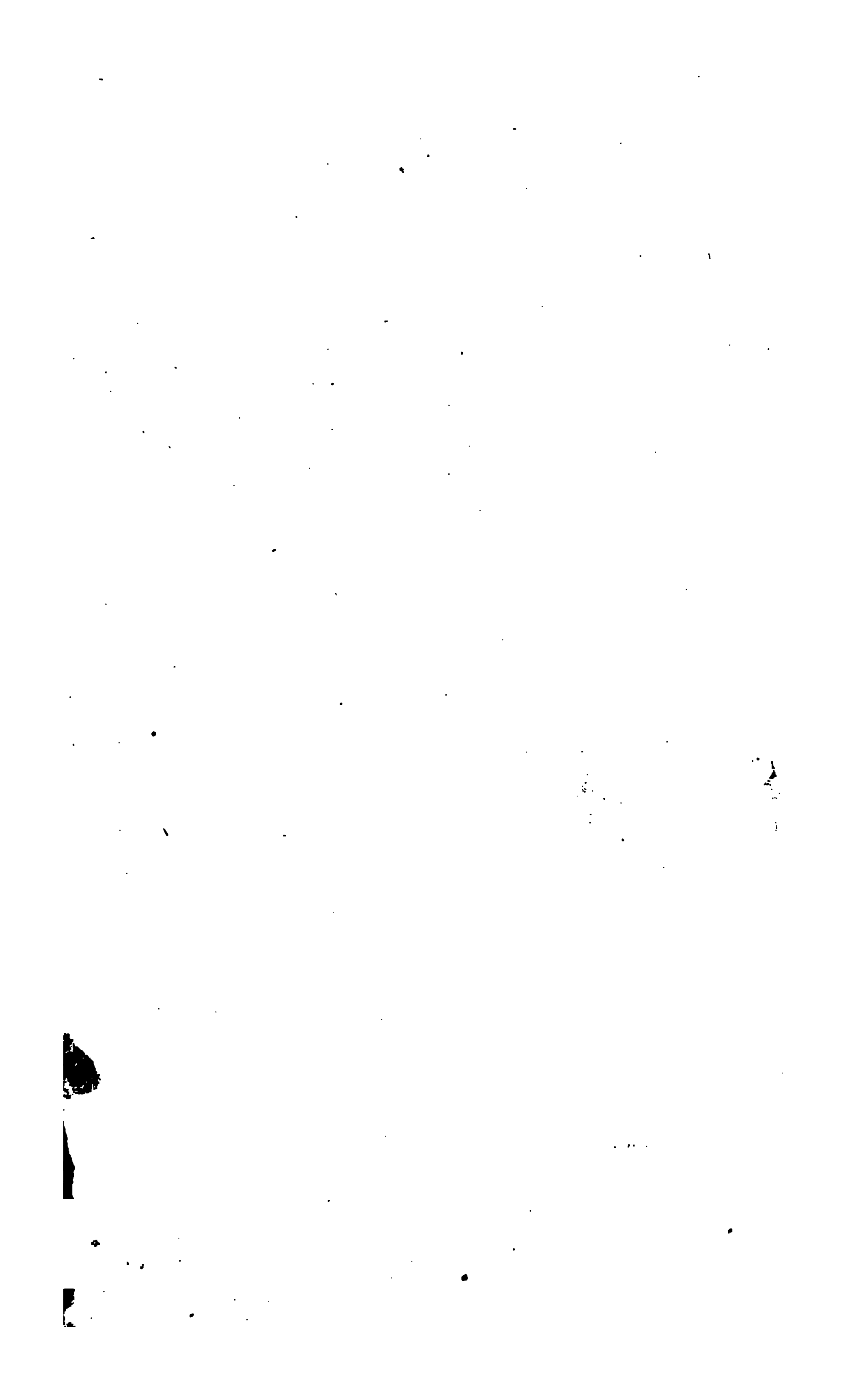














Camu

HISTOIRE DES CAMPAGNES

DU MARÉCHAL

DE SUWOROW,

PRINCE ITALIKSKI,

GÉNÉRAL-FELD-MARÉCHAL AU SERVICE DE RUSSIE,

Contenant la guerre de sept ans contre les Prussiens, en 1759; la guerre de la confédération de Pologne, en 1769 ; les première et deuxième guerres contre les Turcs, en 1773 et 1787 ; la dernière guerre contre la Pologne, en 1794 ; et enfin la dernière campagne d'Italie contre les Français, en 1799, jusqu'à la dissolution de la seconde coalition, notamment la relation exacte des batailles de la Trébia et de Novi.

AVEC PORTRAITS.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIMEURS-LIBRAIRES, RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, AU COIN DE LA RUE BAILLIF.

1802. — (AN 10.)

HISTOIRE
DES CAMPAGNES
DU C^TE. DE SUWOROW.

SUITE DE LA IIe. PARTIE.

CHAPITRE TROISIÈME.

Suite de la guerre contre les Turcs.

IMMÉDIATEMENT après son arrivée à Jassy, Suworow alla rendre visite au feld - maréchal comte Romanzow, qui peu de temps après fut incommodé d'un mal de pieds continuel. Le feld-maréchal étoit logé tout près de Jassy, dans une gentilhommière. Il remit son armée au prince Potemkin : et lorsqu'elle fut jointe à celle qu'il com-

1788.

mandoit déjà, on la nomma l'armée
1778. combinée.

Suworow netarda pas à se rendre à Berlat, à 18 milles de Jassy, où il prit le commandement du corps qui s'y trouvoit sous les ordres du général-lieutenant Derfelden. Quelque tems avant, ce général avoit battu un corps de 20,000 Turcs, en avoit couché 4 mille sur le champ de bataille, et avoit pris 37 drapeaux et 14 canons.

Le corps de Berlat étoit composé des trois régimens de carabiniers de Staradub, Nesan et Tschernikow, formant cinq escadrons; des régimens de Cosaques des deux colonels Grekow, de mille Arnautes et douze bataillons d'infanterie, dont deux de grenadiers, deux de chasseurs, deux de Smolenski, deux de Tuli, deux de Nostow et deux d'Abscherow, avec les canons de régiment, et 16 grosses pièces de campagne. Ces troupes étoient commandées par le général-lieutenant Derfelden, le général-major Bosniakow, le prince de Ezekawsky,

les brigadiers Lewaschok, Wetsphal et Burnaschow.

1788.

Elles étoient sur le point de se mettre en marche pour Wasluis, à moitié chemin de Jassy. Suworow les retint, alla reconnoître les environs, et se porta quatre milles plus loin à Karaptschesti, où étoit le cordon des troupes légères aux avant-postes. Il les établit un peu plus haut pour être à portée de découvrir derrière la Sereth jusqu'à Aropestie, et Forhani, les points d'opération convenables.

Sur ces entrefaites, le prince de Saxe-Cobourg avoit quitté ses quartiers d'hiver en Gallicie, et s'étoit avancé en Walachie avec son armée sur la rive droite de la Sereth. Il étoit campé sous le bourg d'Atschud, aux bords du Stratusch, qui se jette dans la Sereth, et son armée étoit assez bien alignée avec le corps du général Suworow. Celui-ci fit part au prince de son arrivée, et il en reçut la réponse la plus amicale. Quoiqu'ils ne se connussent pas auparavant, il

— s'établit entr'eux une liaison et une
1788. intimité bien nécessaires entre les généraux de deux puissances alliées. Jamais la moindre défiance ne troubla l'harmonie de leurs opérations. Ils n'avoient point de secrets l'un pour l'autre : les officiers russes et autrichiens se visitoient dans les deux camps avec un égal empressement ; en un mot, les chefs et les subordonnés vivoient dans une intelligence parfaite qui contribua beaucoup dans la suite aux succès de leurs armes.

Après la mort d'Abtul-Amit, arrivée le 7 avril, Sélim venoit de monter sur le trône. Il avoit augmenté son état militaire de 150,000 hommes, dont un tiers étoit destiné à servir en Walachie. Les Turcs qui avoient été postés sous Brahilow sur le Danube, marchèrent sous un Sérasquier sur Forhani, à douze milles du camp du prince de Cobourg, et bientôt ils se trouvèrent forts de 40,000 hommes.

Ils étoient sur le point d'attaquer

son corps, dont le nombre étoit fort inférieur. Il se hâta d'en prévenir Suworow, qui se mit en marche à l'instant. Il laissa sous Berlat le régiment de Tuli avec quatre pièces de campagne, outre les siennes, deux escadrons de chaque régiment de carabiniers, cent Cosaques et la moitié des Arnautes.

1788.

Le corps se dirigea sur Atschud par un chemin court, mais très-difficile, entre les montagnes, et à travers les bois : il marcha jour et nuit, passa la Sereth sur les pontons des Autrichiens, et fit (vingt-quatre lieues de France) douze milles d'Allemagne ou 80 werstes dans l'espace de trente-six heures, y compris les heures de repos indispensable. Il n'y a guères d'exemple de marche aussi rapide.

Ce fut alors que le général Suworow s'enfonça une épingle dans la plante du pied : comme le tête se cassa, on ne put pas la retirer tout de suite; et il boîta pendant quelque

1788. tems. Les Turcs qui le voyoient souvent de près, s'imaginant que cette incommodité étoit habituelle, lui donnèrent le sobriquet de *Topal bacha* (général boîteux).

Le prince de Cobourg à qui on avoit donné avis du départ des colonnes, ne voulut croire leur prodigieuse marche, qu'après avoir vu de ses yeux le général Suworow. Elles arrivèrent à la chûte du jour, et prirent poste à l'aîle gauche des Autrichiens.

Le lendemain on jeta deux ponts sur le Stratusch, et les deux corps passèrent en deux colonnes, les Autrichiens à droite, et les Russes à gauche.

Afin de cacher aux Turcs la jonction des Russes avec le corps de Cobourg, Suworow n'avoit à son avant-garde que des Autrichiens. Elle étoit composée de deux bataillons de Kaunitz, et de Collorédo, des hussards de Barko, et des chevaux-légers de Loewener, sous les ordres du brave colonel Karatschay. Quand les trou-

pes russes faisoient halte, c'étoit toujours dans un fonds derrière l'avant-garde. Elles se reposèrent deux nuits pendant leur marche. Suworow qui se portoit presque toujours en avant pour faire des reconnoissances, tomba sûr un parti Turc qui ne le reconnut pas.

1788.

Le troisième jour, pendant que la troupe se reposoit à couvert à Marietschestie, à deux milles de la rivière de Putna, Suworow envoya un officier à la découverte avec trente Cosaques. Il rencontra un essaim de 200 Turcs, et comme en pareil cas il avoit ordre de les attrirer, il fit rétrograder ses Cosaques dispersés petit à petit. Les mesures étoient déjà prises, et le régiment de Cosaques d'Iwan Grékow, conduit par le major de jour Kuris, fit la première attaque. Le régiment étoit en trois divisions; la première attaqua les Turcs lorsqu'ils s'approchèrent du bois, ils plièrent sur-le-champ, et secourus ensuite par plus de 500 des leurs, ils

revinrent à la charge; alors les deux
1788. autres divisions de Cosaques prirent
part à l'action. Le nombre des Turcs
se monta bientôt à 2000 hommes.
L'autre régiment de Cosaques donna
aussi, de même que les Arnautes
commandés par le capitaine Falkenhagen.
Les Turcs plièrent de nouveau, mais la totalité de leur avant-garde
composée de quatre mille Spahis
étant survenue, les Russes furent
obligés de se retirer. Alors les cinq
escadrons de hussards de Barko vinrent
les appuyer, le combat s'engagea
de nouveau; et quoique l'ennemi commençât
à perdre ses avantages, le
succès des Russes étoit encore douteux,
lorsqu'ils furent soutenus par
trois escadrons de chevaux-légers de
Loewener, et deux escadrons de carabiniers
avec quelques centaines de
chasseurs et de fantassins. Les Turcs
prirent la fuite, et toute la cavalerie
qui avoit combattu les poursuivit jusqu'à
la Putna, où il s'en noya un
grand nombre.

Dans cette affaire qui dura cinq heures, les Turcs perdirent 600 hommes, parmi lesquels il y avoit beaucoup d'officiers. On ne leur fit presque point de prisonniers. Ils étoient commandés par Osman, bacha à deux queues, un de leurs meilleurs généraux. La perte des Russes ne fut pas considérable.

1788.

On vit de l'autre côté de la Putna 2,000 hommes de l'infanterie turque s'ébranler à plusieurs reprises, avec deux pièces de canon; mais ils ne vinrent point au secours de leur cavalerie, et ils se retirèrent précipitamment à Forhani.

Déjà la nuit étoit obscure, et les deux corps alliés occupoient leurs positions, lorsque les Turcs attaquèrent à l'improviste et poussèrent jusqu'à la Putna une partie des troupes légères qui avoient pris et pillé leur camp au-delà de cette rivière. Karatschay qui sur ces entrefaites occupoit les hauteurs près d'un gué avec le bataillon de Kaunitz, reçut l'ennemi

1788. avec un feu de cartouches, et le repoussa.

On avoit déjà commencé à jeter des pontons, et les travailleurs qui furent troublés un moment par cet incident, se remirent bientôt à l'ouvrage. Les bataillons de Kaunitz et de Colloredo couvroient la tête de pont, et deux bataillons de chasseurs russes étoient campés en-deçà de la rivière. A minuit la force du courant emporta le pont, mais il fut bientôt réparé; et le corps russe étoit déjà sur l'autre rive avant le jour avec le reste de son avant-garde. L'infanterie passa sur le pont, et la cavalerie traversa la rivière à gué sur sa droite. A la pointe du jour le corps du prince de Cobourg passa de la même manière; les deux corps marchèrent en colonnes sur des collines en pente douce, et quand ils furent au sommet, d'où l'on découvroit toute la campagne, ils se mirent en ordre de bataille : les Autrichiens formoient à l'aîle droite neuf carrés de deux lignes

en échiquier, avec une troisième ligne toute de cavalerie. Suivant cette disposition les Russes étoient à l'aîle gauche en six carrés, dont le troisième étoit formé de la cavalerie avec les Cosaques; Karatschay se tint au milieu des deux corps avec les bataillons et les escadrons qui avoient précédemment servi d'avant-garde aux Russes.

1788.

Le front de la ligne avoit un demi-mille d'étendue : à six heures du matin les deux corps marchèrent contre l'ennemi, tambours battans. Les escarmouches commencèrent, et on avoit déjà fait ainsi à-peu-près un demi-mille, lorsque quinze mille chevaux turcs tombèrent sur l'aîle droite du corps de Cobourg, comme pour l'envelopper; mais le feld-maréchal-lieutenant Spléni, qui avoit un peu ralenti sa marche, et qui se trouvoit en arrière de cent pas avec ses trois carrés, mit l'ennemi entre deux feux de cartouches, et le repoussa au bout d'une demi-heure, avec une perte considérable.

1788. Sur ces entrefaites, le corps russe gagnoit du terrain; les Turcs se défendirent avec vingt mille hommes de cavalerie; attaquèrent l'aîle gauche commandée par le général-lieutenant Derfelden, et se firent jour à travers les carrés, sur-tout sur le flanc gauche. On se battit pendant deux heures au plus près, et enfin les ennemis, culbutés avec une grande perte, prirent la fuite au travers du bois.

Les deux corps avoient sur leur font un bois fort épais qu'ils furent obligés de tourner, et ils allèrent se placer de l'autre côté dans le même ordre où ils étoient avant. C'étoit à-peu-près à moitié chemin de la Putna à Forhani. Le terrain, pendant l'espace d'un demi-mille, étoit tout couvert d'épines; les hommes et les chevaux s'écorchoient les pieds jusqu'au sang. Les Turcs les inquiétoient quelquefois, mais foiblement; et les escarmouches ne furent pas vives jusqu'à ce qu'on fut hors des broussailles et en rase campagne.

Alors l'ennemi renouvela fréquemment ses attaques ; mais il fut presque toujours repoussé par la cavalerie qui venoit derrière les lignes. Quand une fois les Turcs furent à un quart de mille de leur camp sous Forhani, ils abandonnèrent tout-à-fait la campagne, et firent bientôt jouer toute leur artillerie. Comme on n'en étoit pas fort incommodé, les deux corps avancèrent rapidement de quelques centaines de pas pour être hors du point de mire, et les boulets passoient presque tous par-dessus leurs têtes.

L'infanterie des Turcs étoit au milieu de leurs retranchemens, et la cavalerie sur leurs aîles ; on remarqua que leurs troupes ne faisoient pas bonne contenance. Lorsqu'on fut à une werste du camp, les deux corps ouvrirent en marchant un feu d'artillerie considérable ; et, arrivés à une distance de trois cents pas, les carrés attaquèrent les retranchemens en pleine course avec la baïonnette, en poussant des cris de guerre ; comme

1788. ces retranchemens étoient mal relevés, et n'étoient pas garnis d'une artillerie suffisante, ils furent bientôt emportés. Il n'y eut que la première ligne des carrés qui pénétra, sous les ordres de Schastakow, Narock et Bohm; à la gauche les carrés autrichiens commandés par Spléni en firent autant. On s'empara de tous les ouvrages, et les Turcs furent obligés de prendre la fuite. Leur cavalerie fut bientôt culbutée sur les deux flancs. Les hussards de l'empereur et de Barko se distinguèrent.

En arrière et à peu de distance du retranchement, les Turcs avoient fortifié le couvent de Saint-Samuel, où ils avoient un magasin de vivres assez considérable. Quelques centaines de Janissaires s'y étoient jetés pour couvrir les fuyards. Deux carrés russes et deux carrés autrichiens l'attaquèrent avec beaucoup d'artillerie. Le combat dura quelques heures : deux majors autrichiens, le comte Auersberg et Orelly, ainsi que plu-

sieurs officiers, y furent tués avec environ cent hommes ; et il y eut beaucoup de blessés. Un magasin à poudre sauta, et fit périr beaucoup de monde dans l'intérieur du couvent. Enfin on enfonça la porte à coups de canon ; presque tous les Turcs qui s'y trouvoient furent hachés ; ceux qui se réfugièrent dans l'église eurent le même sort, et après un combat opiniâtre, tous ceux qui défendoient ce couvent furent taillés en pièces.

1788.

Le prince de Cobourg, Karatschay et Suworow se trouvèrent ensemble à la fin de ce dernier combat. Ils s'embrassèrent ainsi que beaucoup d'officiers des deux corps, et se félicitèrent sur la victoire qu'on venoit de remporter. Le prince de Cobourg fit étendre un manteau à terre devant le couvent, et donna une halte militaire, à quatre heures après midi.

Non loin de ce couvent étoit celui de Saint-Jean, dans lequel il y avoit aussi un grand magasin de vivres. Les Turcs y avoient pareillement jeté

1788. deux ou trois cents hommes. Le prince de Cobourg y envoya un de ses bataillons qui les attaqua. Il fut pris après un combat d'une heure ; un tiers des ennemis fut fait prisonnier, le reste fut passé au fil de l'épée.

Les Turcs prirent la fuite par deux chemins ; par celui de Bukarest, à la petite ville de Rimnik, où ils furent poursuivis par des Cosaques et des Arnautes qui leur prirent quatre cents chariots, et par le chemin de Brahilòw où les hussards de l'empereur et de Barko les poursuivirent avec les Hulans et les Arnautes, et leur prirent autant de bagages.

Ainsi se termina la bataille de Forhani, qui fut livrée le 21 juillet 1789. L'action commença à six heures et finit à dix. Il y avoit quarante mille Turcs contre dix-huit mille Autrichiens et sept mille Russes. L'ennemi laissa deux mille hommes sur le champ de bataille, et environ trois cents prisonniers. Il perdit seize drapeaux, douze canons, son

riche camp et des magasins immenses. La perte des Russes et des Autrichiens n'étoit rien en proportion.

1788.

Comme la plus parfaite intelligence régnoit entre les généraux, on convint que le butin du camp et les canons seroient partagés également, et que les drapeaux resteroient à ceux qui les avoient pris. A l'égard des magasins de vivres, le général les abandonna entièrement au prince de Cobourg, parce que les Russes devoient marcher d'un autre côté.

Ce fut la première bataille que les Autrichiens gagnèrent dans cette guerre. On suivit entièrement la méthode de placer les troupes en petits carrés. Depuis ce tems-là le prince Hohenlohe, Laudon et Clairfait battirent l'ennemi en adoptant la même méthode.

Le prince de Cobourg reçut la grand'croix de Marie Thérèse, et l'empereur Joseph écrivit à Suworow, en lui envoyant une tabatière

1788. enrichie de diamans avec son chiffre. La lettre de l'Empereur étoit conçue en ces termes :

J'ai reçu, monsieur le général en chef, avec un extrême plaisir, la lettre par laquelle vous m'annoncez la victoire glorieuse remportée à Forhani par les troupes de sa majesté impériale qui servent sous vos ordres, unies aux miennes sous le commandement du prince de Cobourg. Il ne sauroit trop se louer de l'assistance qu'il a trouvée dans vos lumières et votre valeur, ainsi que dans tout le corps que vous commandez, et je vous en ai une obligation particulière. Je vous prie de témoigner aussi ma reconnoissance au général feld-maréchal prince Potemkin Tauritschewski, dont le zèle a beaucoup contribué aux succès de nos armes. Je desire trouver encore souvent l'occasion de prouver à sa majesté impériale la fidélité de mon dévouement. Soyez assuré, monsieur le général en chef, de mon estime parfaite ; elle vous est acquise à juste titre par les actions héroïques qui ont déjà illustré plus d'une fois votre carrière.

JOSEPH.

A Laxenbourg, le 15 août 1789.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE général Suworow eut avis des dispositions des Turcs pendant son absence de Berlat. Leur intention étoit de passer la rivière du Pruth, et d'attaquer ce canton. En conséquence il se mit en marche le lendemain de la bataille de Forhani, et quoique le chemin sous Forhani fût le plus direct, il y auroit eu du tems à perdre pour jeter des ponts, et il préféra la route d'Atschud. On n'éprouva point d'obstacles sur la Putna; mais, non loin de la petite ville d'Atschud, la force du courant du Stratusch entraîna les pontons, et l'infanterie fut obligée de se servir de planches pour passer. On laissa en arrière quatre bataillons avec l'artillerie pour effectuer le passage quand les eaux seroient un peu baissées. La cavalerie passa sur des bateaux plats; les

1788.

Cosaques et les Arnautes traversèrent la rivière à la nage. Au bout de quelques jours, le 27 juillet, Suworow arriva à Berlat, et trois jours après les troupes qu'il avoit laissées sur l'autre rive arrivèrent avec l'artillerie.

1788.

Cependant pour être à l'abri des incursions des Saborogues de Bessarabie, dans l'intervalle du Pruth à la Séreth, et pour se garantir des diversions que pourroit tenter la garnison de Brahilow à l'embouchure de la Séreth du côté de Berlat, le prince Repnin détacha de son corps, campé à Répajamohila, le général-lieutenant prince Wolgonski avec quatre bataillons et huit escadrons. Il lui ordonna de prendre une position au village de Saporéni entre Falschi et Berlat, afin d'observer autant que possible les mouvemens de l'ennemi, et de couvrir le flanc gauche de l'armée de Suworow.

Le général, peu de tems après son arrivée à Berlat, fit occuper Falschi

sur le Pruth par un bataillon avec quelques pièces d'artillerie, sous les ordres du lieutenant-colonel baron de Sacken, et il établit avec lui une chaîne de communication de troupes-légères. De son côté Sacken, à la tête de cinquante Cosaques, poussoit souvent ses reconnoissances jusqu'aux environs de Kagul et d'Ismaïlow.

1788.

Des Saborogues turcs, après avoir passé le Pruth à gué près d'Ismaïlow, surprirent pendant la nuit un officier russe avec un parti d'Arnautes, dans le village de Faltchafti à quinze milles de Falschi. Cet officier fit une vigoureuse défense, mais il finit par être fait prisonnier. Les Saborogues emmenèrent une grande quantité de paysans de Moldavie, qu'ils vendirent ensuite aux Turcs suivant leur usage.

Le major Sabolewki, commandant les avant-postes à Karaptseski, fit avertir qu'un essaim de Turcs avoit passé le Danube sous Galaz. D'un autre côté deux Saborogues turcs faits prisonniers par les Arnautes au-delà

du Pruth, déclarèrent que Hassan, ci-devant capitan-bacha, maintenant sérasquier, partiroit bientôt des environs d'Ismaïlow avec des forces considérables, tomberoit sur le corps du prince Repnin posté à Répajamohila et viendroit attaquer le prince Cobourg sous Forhani. Une personne de confiance envoyée en Walachie, annonça que les Turcs avoient passé le Danube à Hirsow en corps d'armée sous les ordres du Grand-Visir, et qu'ils marchoient sur le Buséo entre Forhani et Brahilow, dans l'intention de battre le prince de Cobourg, et de pénétrer à Jassy qui n'étoit pas fortement défendu.

1788.

Le prince de Cobourg alla au-devant d'Hassan-Bacha, et le rencontra le $\frac{8}{19}$ septembre sous Salza, à dix milles d'Ismaïlow. Suworow se porta sur Karaptschesti, et le général Derfelden marcha sur le Pruth avec un corps volant pour tourner les Turcs, s'ils se présentoient. On envoya un officier à la découverte à Galaz avec

cinquante Cosaques. Il rapporta la nouvelle qu'environ 500 Spahis battoient la campagne en différens partis. Comme ce n'étoit pas la peine de perdre du tems à les chercher, Suworow se porta à Pùzzeni, à quatre milles en avant, pour être plus près des Autrichiens: Derfelden y fit sa jonction; car d'après les renseignemens qu'on s'étoit procurés, on s'attendoit à quelque affaire sérieuse.

Suworow laissa en arrière à Berlat, comme il avoit fait précédemment à son départ, deux bataillons avec six pièces de campagne, six escadrons de carabiniers, et les gros bagages. Sacken se tint à Faltschi avec son bataillon, 150 Cosaques et 200 Arnautes, pour observer tout le pays.

Le général reçut le 6 septembre un exprès du prince de Cobourg qui annonça que les Turcs marchoient contre lui. Il étoit sur la rivière de Milkow, à un mille de Forhani, et il avoit poussé son avant-garde à un demi-mille en avant sous les ordres de Ka-

1788. ratschay. Le lendemain il écrivit une seconde fois au général pour le prévenir que les Turcs étoient en pleine marche pour l'attaquer, avec une armée très-nombreuse, sous les ordres du Grand-Visir; il le prioit de hâter sa jonction le plutôt possible, en ajoutant qu'un de ses partis avoit déjà souffert, et qu'il avoit fait replier son avant-garde.

Le corps de Suworow se mit en marche à minuit par un tems très-couvert, passa le Berlat sur un pont, à midi, à trois milles de distance du point de départ, et prit directement le chemin de la Séreth, où l'on croyoit trouver les pontons des Autrichiens; mais ils étoient à deux milles plus haut, à Marietschestie, où les troupes furent obligées de marcher par des chemins très-difficiles. Sur le soir il tomba beaucoup de pluie. La cavalerie légère avoit déjà passé le pont. Mais, lorsque Suworow arriva sur le rivage à la tête des carabiniers, l'orage avoit fait chavirer les pontons, et à tout

moment il étoit à craindre qu'ils ne fussent emportés. Le passage devint trop dangereux pour qu'on pût le risquer, et les carabiniers furent obligés de se replier sur l'infanterie, qui étoit engagée dans la boue jusqu'aux genoux. C'étoit une terre grasse dont les hommes et les chevaux eurent bien de la peine à se tirer. On regagna enfin une position dans le bois sur un plateau passablement sec.

1788.

Le major Kuris fut chargé de faire réparer le chemin et les pontons. Il mit à l'ouvrage mille paysans et 1,500 soldats; la besogne fut achevée dans la nuit; et dès le point du jour, l'orage étant tout-à-fait passé, les troupes défilèrent sur les pontons. Comme le tems commençoit à s'éclaircir, elles marchèrent gaiement à trois milles plus loin au-delà de la Putna, où elles se reposèrent quelques heures.

La cavalerie légère, qu'on avoit envoyée en avant, étoit suivie de Burnaschow, commandant des carabiniers. Il se présenta de grand matin

sur le Milkow au prince de Cobourg, 1788. qui fut enchanté de la rapidité de cette marche. Le général Suworow arriva quelques heures après avec l'infanterie. Le prince de Cobourg le reçut avec la plus vive amitié; ils s'embrassèrent à plusieurs reprises; et tous les généraux, officiers et soldats en firent autant comme par un mouvement spontanée. Les guerriers des deux nations alliées s'accueilloient comme de vieilles connoissances et d'anciens amis. Le prince de Cobourg avoi tquelquefois donné de ses nouvelles à Suworow, pendant la marche; il lui écrivoit seulement quelques lignes au crayon sur ses tablettes, et chaque fois le général mettoit sa réponse au-dessous.

L'armée turque étoit arrivée en deux marches à la rivière de Rymnick, à quatre milles du Milkow, où le prince de Cobourg étoit campé. On distribua toute la cavalerie russe en trois divisions, dans les bois au-delà du Milkow, à peu de distance

de la rivière : l'infanterie campa sur la gauche des Autrichiens.

1788.

Après un court entretien avec le prince de Cobourg, le général remonta à cheval, et passa le Milkow avec quelques officiers et des Cosaques, pour aller à la découverte. La campagne alloit en pente à une grande distance ; il monta sur un arbre pour mieux examiner le pays, et il prit ses mesures à la vue du terrain. Il apperçut plusieurs chemins qui menoient au camp des Turcs. Le plus direct ne paroissoit pas le meilleur, parce qu'il s'y montroit souvent des patrouilles ; mais outre celui-là, il y en avoit encore à gauche deux autres, dont le dernier faisoit à peu-près un demi-mille de détour. Il revint après avoir fait ces observations, et il rencontra, chemin faisant, deux escadrons de hussards autrichiens, que le prince de Cobourg avoit envoyés après lui, par précaution, pour couvrir sa marche.

Il eut une nouvelle conférence avec

le prince de Cobourg, auquel il pro-
1788. posa de prévenir les Turcs, et de les attaquer le plutôt possible. Il n'avoit pas pris de repos depuis son départ de Puzzeni: actuellement il lui étoit encore moins possible de se reposer. Il chargea son colonel de jour, Zalotuchin, de se concerter avec le prince de Cobourg, relativement aux dernières dispositions.

On joignit au corps de Suworow deux escadrons de hussards de l'Empereur et de Barko, sous les ordres du lieutenant-colonel Grave. Comme on pouvoit marcher couvert pendant un demi-mille à cause de la disposition du terrain, les deux corps s'ébranlèrent avant la nuit. Suworow qui s'étoit chargé d'attaquer l'aîle gauche du camp des Turcs, prit le second chemin à droite, et le prince de Cobourg suivit le troisième à gauche.

A la chûte du jour tout se mit en marche. L'infanterie passa la rivière sur les pontons autrichiens, la cavalerie et l'artillerie passèrent à gué.

La nuit fut très-obscure. Le général Posniakow, égaré par son guide, vint à la tête de l'infanterie par le chemin des Autrichiens ; mais l'ordre fut bientôt rétabli. Au reste, l'obscurité de la nuit favorisoit à merveille le mystère de cette marche, et on se félicitoit qu'il ne fît point clair de lune. On s'avançoit dans le plus grand silence, et les mots d'ordre se donnoient à voix basse. Quelques heures avant le jour, après avoir fait deux milles, on arriva aux bords de la Rymna, qui n'a guères plus de cinquante pas de largeur. Le prince de Cobourg avoit pris des précautions qui méritent toutes sortes d'éloges. Il avoit fait amener ses pontons en cas de besoin ; mais, comme la rivière n'étoit pas très-profonde, on ne s'en servit point, afin de ne pas faire de bruit. L'eau venoit à peine jusqu'aux genoux; sur l'autre rive qui avoit beaucoup d'escarpement, on attela les gros chevaux de pontons des Autrichiens pour traîner l'artillerie; cela retarda

1788.

1788. un peu le passage ; mais tout se termina dans le meilleur ordre.

L'infanterie forma la tête de la colonne, et la première ligne étant une fois passée avec l'artillerie suffisante, le reste fut en sûreté. Une partie de la cavalerie se tint sur ses aîles : ensuite la seconde ligne de l'infanterie passa dans le même ordre, accompagnée de la cavalerie.

A la pointe du jour les Russes étoient au-delà de la rivière. Ils se mirent en ordre de bataille. Leur corps qui consistoit en sept mille hommes au total, se distribua en trois lignes : l'infanterie à la première et à la seconde en six carrés, et la cavalerie à la troisième. La première ligne étoit composée de deux carrés de grenadiers de Bardakow et de Chastatow de deux bataillons chacun, et d'un carré de chasseurs de Narock de deux bataillons, au centre où se trouvoit Suworow. A la seconde étoient les fusiliers formant un foible carré de 500 hommes sous le colonel Aprazin, le

régiment de Bastow de deux batail- 1788.
lons sous le colonel Scherschnew,
celui de Smolenski de deux bataillons
de 300 hommes seulement sous le
colonel Wladischir, avec vingt pièces
de grosse artillerie commandée par
le major Helbig. Le général-lieute-
nant Derfelden étant resté en arrière
pour cause de maladie, le général-
major Posniakow fut chargé de faire
manœuvrer les deux lignes. La troi-
sième étoit composée de cavalerie;
savoir: trois escadrons de carabiniers
de Nesan sous le brigadier Burnas-
chow, trois de Tschernikow sous le
colonel Poliwanow, trois de Stardu-
bow sous le colonel Miklaschewski.
Deux escadrons de hussards de l'Em-
pereur et de Barko étoient distribués
sur les deux aîles, avec un régiment
de Cosaques de Grékow et 800 Ar-
nautes en deux divisions, sous les
ordres des majors Sabolewski, Mu-
raniow, et Falkanhegen. Les Autri-
chiens marchoient pareillement sur
trois lignes: neuf carrés dans les deux

1788. premières, et la cavalerie dans la troisième, en tout 18,000 hommes. Ainsi les deux corps étoient à-peu-près aussi forts qu'à la bataille de Forhani.

Au lever du soleil les lignes s'avancèrent à travers un champ couvert de bled de Turquie et de plantes sauvages qui s'élevoient jusqu'à la ceinture des hommes. On n'étoit plus qu'à un mille et demi du camp des Turcs. On ne rencontra pas une seule de leurs patrouilles, et la marche ne fut pas découverte. Ils avoient appris tout récemment, par un de leurs espions, que le corps russe étoit posté sous Putzeni, et d'après le tems et la distance, ils ne pouvoient pas soupçonner qu'il fût déjà aussi avancé. Ils jugèrent depuis, par l'évènement, que leur espion leur avoit fait un faux rapport, et ils lui coupèrent la tête.

Cependant un lieutenant de Burnaschow, que le général avoit envoyé pendant la marche à Marietschestie pour s'assurer des pontons

autrichiens, prit la route directe de Rymnik après s'être acquitté de sa commission, et tomba à l'improviste sur quelques Turcs qui le blessèrent, et le firent prisonnier avec un bas-officier et des Cosaques, après une vigoureuse résistance. Ils interrogèrent ce lieutenant sur la marche des Russes, et ne voulant pas ajouter foi à sa déclaration, ils l'envoyèrent au Grand-Visir. Il lui fut présenté au moment où le combat commençoit; il exagéra beaucoup la force des Russes; on lui demanda quel étoit leur général, et lorsqu'il eut répondu que c'étoit Suworow : « Il » faut, répliqua le Grand-Visir, que » ce soit un autre du même nom; » car Suworow est mort de ses blessures à Kinburn. »

1788.

Le corps russe s'approcha du camp des Turcs qui étoit à son aîle droite. Le terrain s'élevoit insensiblement, et il y avoit au sommet beaucoup de fossés larges et garnis d'artillerie, que les Turcs firent jouer quand ils

1788. apperçurent l'ennemi à un quart de mille. Les Russes allèrent dessus au pas de charge. Ils trouvèrent des ravins où leurs canons culbutoient, et ils eurent beaucoup de peine à vaincre tous les obstacles.

Sur ces entrefaites, la cavalerie de l'aîle droite avoit commencé l'attaque sous les ordres du brigadier Burnaschow. Les Turcs étoient sur une colline; et à la faveur d'un chemin creux, ils prirent la cavalerie en flanc, la tournèrent avec des forces supérieures, la poursuivirent et attaquèrent le carré de grenadiers de Chastatow, qui étoit à l'aîle droite. Ils étoient au nombre de six ou sept mille hommes; les janissaires avoient monté en croupe derrière les spahis, ils sautèrent en bas, et les Turcs se battirent ainsi pendant une heure à pied et à cheval sous un feu roulant de cartaches et de mousquetterie. A la fin ils furent repoussés avec une perte considérable; les janissaires remontèrent à cheval et prirent la

fuite avec les autres ; aussitôt qu'ils eurent fait volte-face, Burnaschow se mit à leurs trousses avec la cavalerie, leur tua beaucoup de monde et les poursuivit assez loin.

1788.

Le camp des Turcs, qui n'étoit pas loin du bourg de Tyrkogukuli, fut bientôt enlevé; il étoit sur une colline escarpée : les troupes qui tenoient cette position étoient au nombre de douze mille hommes, savoir, trois mille hommes d'infanterie et deux mille Arnautes à cheval, commandés par le prince de Walachie Mafrogéni, qui étoient arrivés depuis quelques jours du bourg de Rymnik, où ils retournèrent précipitamment ; et sept mille hommes de cavalerie qui allèrent joindre l'armée du Grand-Visir. L'infanterie et la cavalerie firent si promtement leur retraite, que les Russes ne purent pas s'emparer d'un seul de leurs canons.

Au commencement du combat sous Tyrkogukuli, dès qu'on eut tiré les premières pièces, Osman-Bacha qui

s'étoit comporté si bravement à l'af-
1788. faire de Putna, demanda au Grand-Visir cinq mille spahis de bonne volonté, et il vint tomber sur l'aîle gauche des Russes. Wladischin, avec le carré de Smolenski, n'étoit pas encore sorti du vallon, lorsqu'Osman tourna son aîle; le combat fut extrêmement vif. Le colonel Scherschnew, qui vit le danger, se hâta de tourner le vallon avec son carré, fit faire sur-le-champ un feu croisé pour soutenir le colonel Wladischin, et enfin Osman prit la fuite après avoir perdu beaucoup de monde.

Tous les carrés se portèrent par leur gauche sur Bochsa et Kringumaelor; mais le carré de Chastatow conserva encore quelque tems sa position, parce que le commandant trouvoit dangereux de laisser en arrière la cavalerie éloignée et presque coupée: aussitôt qu'elle eut rejoint, il alla trouver les autres qui avoient déjà fait près d'un mille, et qui prenoient un peu de repos; mais ce

carré n'eut pas le tems de faire halte, — et il partit avec les autres qui s'ébranlèrent à son arrivée. 1788.

Cependant les Turcs avoient découvert la foiblesse du corps russe. Osman-Bacha s'étoit fait suivre de 15 mille chevaux pour envelopper ce petit corps avant qu'il pût atteindre la hauteur de Bochsa. Le prince de Cobourg qui avoit pris un chemin plus long, et qui avoit descendu la Rymna de près d'un mille, s'étoit approché d'environ un demi-mille des Russes pendant le combat de Tyrkogukuli. Cet essaim de Turcs de 15,000 hommes tomba sous ses canons à l'improviste, et fut obligé de soutenir un combat de deux heures. Karatschay qui étoit à la droite des Autrichiens fut serré de près; sa cavalerie chargea les Turcs à plusieurs reprises, le feu de cartaches et de mousquetterie leur fit beaucoup de mal, et ils furent obligés de se retirer.

Vers midi on fut tranquille de tous côtés, et on ne vit plus paroître un

——— seul Turc. Suworow rassembla ses
1788. carrés et la cavalerie sous une montagne près du village de Kaïata, à un mille de Tyrkogukuli. La troupe qui étoit excédée de fatigues se reposa une heure aux bords d'un ruisseau. On trouve encore au sommet de cette montagne les ruines d'un fort considérable, dont on dit, dans le pays, que celui qui s'en empare, gagne la bataille, et que celui qui le garde est maître de la Wallachie. La véritable cause de cette opinion, c'est que la montagne se trouve au centre des plaines de Forhani qui s'étendent de la Putna aux rives du Buséo jusqu'à Brahilow, et qui ont été le théâtre de combats sanglans. On sait que Bajazet défit l'hospodar Etienne avec 60,000 hommes auprès de Rymnik.

Quand le corps russe marcha sur Tyrkogukuli, ses lignes étoient dirigées sur le sud ; et comme il fit un mouvement par sa gauche, elles se portoient à l'ouest. Elles avoient devant elles à un demi-mille de distance

le village de Bochsa ; le prince de Cobourg en étoit à la même distance, mais plus obliquement; et le Grand-Visir étoit à plus d'un mille de ce village avec le gros de son armée au-delà du bois de Kringumaelor, sur la rivière de Rymnik. Les Turcs avoient ouvert sur la lisière du bois des retranchemens, où ils vouloient laisser leurs gros bagages, en attaquant le lendemain le prince de Cobourg. Mais on les prévint avant qu'ils fussent entièrement prêts. Durant le combat ils travailloient encore sur plusieurs points; ils avoient commencé à établir une ligne de communication du bois au village de Bochsa; ils avoient pareillement retranché Bochsa et Kaïata, et dressé des batteries pour balayer le champ de bataille par un feu croisé depuis Tyrkogukuli jusqu'à Kringumaelor. Ces batteries qui étoient déjà finies ne leur furent d'aucun secours, au moyen du mouvement de Suworow qui les tourna.

1788.

1788. Les Russes engagèrent de nouveau le combat à une heure après midi; tout se remit en marche sur le village de Bochsa. Les Arnautes s'élancèrent les premiers, et chargèrent une bande de Turcs. Le Grand-Visir se montra en personne, à la tête d'une cavalerie nombreuse, et avec une force de 40,000 hommes, y compris les 20,000 qui avoient combattu le matin; il fondit de tous côtés sur le corps du prince de Cobourg; il serra sur-tout l'aîle droite où Karatschay se trouvoit un peu séparé; sa cavalerie se jetoit bravement sous le feu de cartaches, et de mousquetterie, et même sur les baïonettes. Les Autrichiens étoient dans un danger pressant; mais ils repoussèrent avec la plus grande intrépidité six attaques consécutives; les hussards hongrois se comportèrent avec une valeur distinguée; parvinrent à se faire jour malgré la supériorité du nombre; firent plier les Turcs, et leur sabrèrent un monde énorme. Le prince de Cobourg envoya

plusieurs fois pendant l'action prier Suworow de venir l'appuyer. — 1788.

De son côté, le général étoit derrière Bochsa; il avoit tourné les batteries de l'ennemi qui eut à peine le tems de tirer quelques coups en prenant la fuite, et se hâtant de traîner derrière les retranchemens de Kringumaelor les canons qu'il put sauver. Les spahis arrivèrent sur ce point, afin d'arrêter les carrés en les serrant, ils firent plusieurs attaques dont quelques-unes seulement furent un peu vives; ils chargèrent les chevaux-légers des Russes; mais les troupes réglées les reçurent et les repoussèrent; dans la dernière poursuite sur-tout; les carabiniers de Tschernikow et les hussards de l'Empereur hachèrent plusieurs centaines d'hommes.

Suworow trouva de l'autre côté du village un terrain assez étendu, pour former sur-le-champ ses lignes en ordre de bataille. Les Turcs faisoient un feu très-vif de leur grosse artillerie placée dans le bois de Kringumaelor,

1788. dont les carrés furent d'abord incommodés; mais comme ils continuèrent de se porter en avant, la plus grande partie de cette canonnade fut bientôt sans effet.

Les Russes marchèrent au pas de charge sur le bois ; et comme leur aîle gauche n'étoit qu'à un quart de mille de l'aîle droite du prince de Cobourg, ainsi que du bois même, Suworow résolut de faire une attaque décisive pour terminer cette affaire qui tiroit en longueur. Les lignes des Russes et celles des Autrichiens décrivoient un angle droit avec l'intervalle que nous avons désigné, les Russes faisant face au couchant et les Autrichiens au sud, position fort désavantageuse pour les Turcs. Suworow envoya le colonel de jour, Zalotuchin, au prince de Cobourg, pour le prier d'avancer sur-le-champ, dès qu'il le verroit commencer l'attaque.

Le prince de Cobourg avoit déjà donné dans le combat précédent, où

les Turcs, pressés par les Russes, et accablés du feu croisé des deux corps, avoient abandonné le champ de bataille, en laissant beaucoup de monde sur la place. Dès qu'ils les virent approcher, ils s'enfuirent vers le gros de l'armée qui étoit dans le bois, et il leur arriva encore des bandes nombreuses du camp de Rymnik. Ces essaims se développèrent peu-à-peu sur l'aîle droite des Russes, comme pour les prendre à dos; mais on ne tint pas compte de leurs menaces.

1788.

Plus les deux corps alliés s'avançoient dans l'ordre indiqué, plus aussi l'intervalle qui les séparoit se rétrécissoit. L'aîle gauche des Autrichiens se développa sur la droite de la lisière du bois; les carrés russes se formèrent en demi-cercle, et marchèrent en poussant des cris de guerre sur le front du bois qui étoit retranché. Il en partit une canonnade terrible. Afin de perdre moins de monde, Suworow ordonna à la cavalerie d'attaquer par l'intervalle des carrés, parce qu'elle

1788. pouvoit aisément pénétrer dans le bois qui étoit à claire-voie derrière les retranchemens. Il y avoit là plus de quinze mille janissaires, la plupart seulement armés d'un sabre, qu'ils appellent dalglitsch, et leur cavalerie couvroit les deux aîles du bois.

La longue et redoutable ligne de cavalerie franchit les fossés et les parapets, chargea les janissaires, et fit un carnage épouvantable : les Turcs se défendoient en désespérés avec le sabre et le poignard, et se laissoient hacher sur leurs canons comme s'ils y eussent été enchaînés. Les carabiniers de Starodubow, commandés par Miklaschewski, s'élancèrent les premiers à toute bride avec les hussards de l'Empereur et de Barko. Les Cosaques et les Arnautes, qui étoient sur le front de l'aîle droite, fondirent sur la cavalerie turque, se firent jour de toutes parts, et attaquèrent le bois par derrière ; les Arnautes des Autrichiens et les hulans firent la même

manœuvre à l'aîle gauche. Tous les carrés suivirent bientôt la cavalerie, 1788. et taillèrent en pièces tout ce qui se trouva sur leur passage. Le carré de grenadiers du colonel Bardakow, qui étoit le plus près des Autrichiens, se distingua, ainsi que ceux de Kaunitz et de Colloredo.

A quatre heures après-midi, les corps combinés furent maîtres du bois ; les Turcs ne tinrent plus nulle part et cherchèrent leur salut dans la fuite, dans le plus grand désordre. On laissa en arrière le colonel Scherschnew avec son carré du côté des Autrichiens pour occuper le bois et garder l'artillerie prise à l'ennemi, et tout le reste continua de le poursuivre. De tous côtés, le terrain étoit jonché de morts; on crut ne devoir pas faire de quartier aux Turcs, à cause du nombre énorme de leur armée, et de la foiblesse des deux corps alliés : ainsi, les Russes et les Autrichiens sabrèrent tout ce qui se trouva devant eux. Poliwanow chargea un

essaim avec son escadron, et hacha 1788. 500 hommes.

De l'autre côté de Kringumaelor à la rivière de Rymnik, il y a encore près d'un mille. Cette route étoit encombrée de quantité de trains et de caissons d'artillerie que les Turcs avoient voulu sauver du bois. Ne pouvant pas les traîner plus loin, ils avoient laissé des mêches qui firent sauter plusieurs caissons, ce qui rallentit la poursuite, et fit beaucoup de mal.

Le Grand-Visir, homme fort estimé pour sa bravoure et ses talens, avoit une santé déplorable; il étoit attaqué de phthisie; et, contre l'usage des Turcs, il étoit venu en voiture, mais il monta à cheval pendant l'action, et fit tout son possible pour rallier son monde et le ramener au combat. Il les conjura au nom de l'Alcoran qu'il tenoit élevé; enfin, pour tenter tous les moyens, il fit pointer et tirer sur eux deux pièces de campagne qu'il avoit auprès de lui (les

seules qui ayent été sauvées). Mais ses troupes n'entendoient plus rien : il ne put parvenir à relever leur courage. On vit quelquefois Osman-Bacha tourner autour de ses bandes, sans pouvoir les empêcher de lâcher pied.

1788.

Les vainqueurs arrivèrent à la rivière de Rymnik au soleil couchant. Il s'y étoit noyé une quantité prodigieuse d'hommes, de chevaux et de bestiaux. Son cours étoit obstrué en plusieurs endroits par plus de cent voitures et charriots. Tout ce qui pouvoit fuir, s'étoit hâté de chercher son salut sur l'autre rive.

Le camp de la grande armée des Turcs étoit en deçà de la rivière. Il étoit si mal-propre qu'on pouvoit à peine y respirer. Il y avoit sur différens points des tonneaux de poudre auprès desquels les Turcs, en prenant la fuite, avoient laissé des mêches allumées; on avoit aussi enterré des fougasses dont quelques-unes sautèrent au milieu des troupes,

— et blessèrent du monde. Les soldats
1788. des corps alliés firent un butin énorme dans ce camp, et sur-tout dans la rivière.

Suworow avoit résolu d'avance de ne point passer la rivière ce jour-là, parce que les troupes, fatiguées du travail de la journée, ainsi que de la longue marche précédente, avoient besoin de repos. Il établit son camp à un demi-mille du prince de Cobourg. Ce général intrépide et infatigable vint bientôt après dans la tente de Suworow, et ils se félicitèrent avec l'effusion de l'amitié la plus intime. Il vint en outre plusieurs généraux autrichiens, et officiers de leur état-major, au camp des Russes. Le général Karatschay ne pouvoit pas se séparer de Suworow.

Dans la soirée le prince de Cobourg reçut un courier du prince Potemkin. Sa dépêche, entr'autres choses, contenoit des reproches de ce que les pontons n'avoient pas été prêts. Le prince de Cobourg qui, comme prince

de l'Empire, et au service de l'empereur romain, n'étoit pas sous les ordres de Potemkin, fut très-choqué de cette réprimande; et l'on prétend qu'il dit que si ce courier fût arrivé plutôt, il n'auroit pas attaqué.

1788.

Le lendemain à la pointe du jour Suworow fit passer la rivière à deux régimens de Cosaques, à tous les Arnautes et à deux escadrons de hussards de l'Empereur, pour prendre le camp que l'ennemi avoit abandonné sur l'autre rive; et le poursuivre plus avant. C'étoit le camp particulier du Grand-Visir. On y trouva des richesses considérables; et la grande et superbe tente de ce généralisme; dont l'intérieur étoit presqu'en entier d'étoffe d'or et d'argent. On y trouva encore quelques centaines de Turcs qui furent taillés en pièces.

Il étoit resté aussi beaucoup de Turcs dans les bois où ils se croyoient en sûreté. Le prince de Cobourg envoya de l'infanterie et des hussards

1788. pour les balayer. Ils y tuèrent encore beaucoup de fuyards, et en tirèrent même sur les arbres où ils s'étoient réfugiés.

Ainsi se termina la victoire remportée le $\frac{11}{22}$ septembre 1789, sur l'armée ottomane commandée par le Grand-Visir, à Rymnik, sur un champ de bataille de cinq milles d'étendue. Les Autrichiens ont appelé cette journée, la bataille de Martinesti, à cause d'un village de ce nom, situé autrefois sur le Rymnik, mais qui n'existoit plus.

La perte de l'ennemi fut de cinq mille hommes restés sur le champ de bataille, deux mille tués dans les bois ou morts de leurs blessures, et trois mille noyés dans le Rymnik et le Busco. Du nombre de ces derniers étoit le Reis-Effendi. Cela fait au total dix mille hommes. On leur fit très-peu de prisonniers, par la raison que nous avons expliquée plus haut. Le Grand-Visir, dans sa relation à la Sublime Porte, évalue sa

perte à vingt mille hommes y compris les déserteurs.

1788.

Les corps combinés souffrirent peu. Les Autrichiens eurent cent cinquante hommes tués, dont quelques officiers, et trois cents blessés. Les Russes n'eurent que cinquante-sept hommes tués, dont un officier de Cosaques et cent dix blessés.

Ils prirent aux Turcs soixante-huit canons, douze mortiers, et un quart de l'artillerie de siège, avec cent drapeaux et une grande quantité de munitions de guerre, de vivres et de bestiaux.

Suivant les calculs les moins exagérés, l'armée des Turcs étoit de 90 à 100,000 hommes. Ils l'évaluoient eux-mêmes à 115,000 dont 60 ou 70 mille étoient des troupes d'élite. Il y avoit trois bachas à trois queues, trois à deux queues, et beaucoup d'autres. La plus grande partie consistoit en cavalerie. L'armée des alliés étoit, comme on l'a dit plus haut, de 25,000 hommes au plus.

1788. Le Grand-Visir s'enfuit avec les débris de son armée à Brahilow, où il resta une quinzaine de jours pour rassembler tout ce qui étoit dispersé : et comme tout son monde vouloit se retirer au-delà du Danube, il fut obligé de passer ce fleuve, et de se retirer à Schumka où il fut abandonné de la plus grande partie de son armée. Il se retira ensuite dans sa terre de Romélie pour soigner sa santé qui s'affoiblissoit de plus en plus. Sa cour ne le punit point pour avoir perdu la bataille, et il mourut de sa maladie l'année suivante. Le Sérasquier Hassan-Bacha, qui avoit été capitan bacha, lui succéda dans sa place de Grand-Visir.

On se proposoit de pousser plus avant les avantages de la victoire; on avoit déjà disposé les pontons pour passer le Buséo, et marcher sur Brahilow; mais le destin en ordonna autrement, et ce projet n'eut pas lieu. Un changement survenu dans les rapports politiques sépara les deux corps.

Trois jours après la bataille, Suworow dîna chez le prince de Cobourg, prit congé de lui comme d'un ami qu'il estimoit infiniment, et se rendit ensuite à Berlat. Le prince de Cobourg partit pour Forhani; mais il eut bientôt ordre d'entrer en Walachie. Il fit son entrée à Bucharest comme vainqueur du Grand-Visir, et il mit ses troupes en quartiers d'hiver dans cette province.

1788.

La prise de Bender et celle de Belgrade furent les suites de la victoire de Rymnik. La première de ces places se rendit au prince Potemkin sur la nouvelle de la défaite du Grand-Visir, qui fut apportée par quelques fuyards au bacha commandant. On accorda les biens et la vie sauve à la garnison, ainsi qu'aux habitans, avec la liberté de se retirer au-delà du Danube. Belgrade, après que ses faubourgs eurent été emportés par escalade, se rendit par capitulation au feld-maréchal Laudon, le 18 Septembre / 9 Octobre 1789.

L'empereur nomma le prince de Co-

— bourg général feld-maréchal, et con-
1788. féra au général Suworow la dignité de comte de l'Empire, en lui adressant la lettre que nous rapporterons plus bas.

L'impératrice combla Suworow de ses grâces. Elle lui envoya sur-le-champ, ainsi qu'au prince de Cobourg, une épée enrichie de diamans avec une branche de lauriers, ayant pour devise : *Au Vainqueur du Grand-Visir.* Il reçut aussi l'ordre de Saint-André enrichi de diamans. Ces deux objets peuvent être évalués ensemble à 60,000 roubles. Peu de tems après il reçut le diplome de comte de l'Empire de Russie, avec le titre de Rymnikski, et l'ordre de Saint-André de la première classe. Les deux diplomes de comte furent expédiés sous une même date.

On distribua aussi des récompenses aux officiers et soldats des deux corps. Plusieurs officiers reçurent de l'avancement, et des décorations; les soldats eurent des gratifications en

argent ; et on donna la médaille avec l'inscription de Rymnik à ceux qui s'étoient distingués, en leur permettant de la porter sur leur uniforme.

1788.

Voici les lettres de l'empereur romain et de l'impératrice de Russie à Suworow , la première traduite de l'allemand, et la seconde du russe.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Vous jugerez aisément vous-même de tout le plaisir que m'a fait la nouvelle de la victoire que vous avez remportée le $\frac{11}{22}$ septembre sur le Grand-Visir. Je reconnois parfaitement que j'en suis redevable à la célérité de votre jonction avec le corps du prince de Cobourg , ainsi qu'à votre valeur personnelle et à l'héroïsme des troupes de sa majesté qui sont sous vos ordres.

Recevez donc comme un témoignage public de ma reconnoissance le diplome de comte de l'Empire que je joins ici. Je souhaite que ce titre héréditaire conserve toujours dans votre famille la mémoire de cette journée glorieuse, et je ne doute pas que sa majesté impériale, par une bienveillance particulière pour vous , monsieur le général en chef, et par amitié pour moi, ne vous

1788. permette d'accepter ce diplome, et d'en faire usage. Comptez au surplus sur la haute estime avec laquelle je suis

Votre affectionné

JOSEPH.

A Vienne, le 19 octobre 1789.

A notre général en chef le comte Suworow Rymnikski.

Le zèle particulier que vous avez montré pour notre service en différentes occasions; l'exactitude et la vigilance dont vous avez fait preuve comme général en chef; l'ardeur, la bravoure et l'habileté rares par lesquelles vous vous êtes signalé en attaquant le $\frac{11}{22}$ septembre la nombreuse armée ottomane, commandée par le Grand-Visir sur le Rymnik, où vous avez remporté une victoire complette sur l'ennemi, avec nos troupes et le corps de sa majesté l'empereur romain, notre allié, sous le commandement du prince de Saxe-Cobourg, sont autant de titres qui vous rendent digne de notre bienveillance impériale. Pour vous en donner un témoignage, nous vous nommons, suivant l'institution de notre ordre militaire de Saint-Georges, chevalier grand'croix de la première classe de cet ordre, et nous vous ordonnons d'en porter la décoration que nous vous envoyons avec la présente.

CATHERINE.

Saint-Pétersbourg, 18 octobre 1789.

M. LE COMTE ALEXANDRE WASILOWITSCH, 1788.

Les talens et l'intrépidité dont vous avez fait preuve dans le commandement de l'armée à la bataille de Rymnik, où vous avez remporté une victoire complète sur le Grand-Visir, vous donnent des droits à l'ordre militaire de Saint-Georges de la troisième classe.

Sa majesté impériale a jugé à propos de rendre cette justice à votre mérite. J'éprouve un sentiment de plaisir particulier en vous envoyant la gracieuse lettre de sa majesté impériale, avec la décoration de l'ordre, et je prévois le zèle brûlant avec lequel vous volerez à de nouveaux exploits pour le service de sa majesté impériale. Soyez convaincu de la véritable estime, et du sincère dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

monsieur le comte,

votre très-obéissant serviteur,

prince POTEMKIN TAURITSCHEWSKI.

Au camp de Bender le $\frac{3}{14}$ novembre 1789.

CHAPITRE CINQUIÈME.

1789. Le comte de Suworow se rendit à petites journées à Berlat sur la Séreth; il campa au bord de cette rivière sous la petite ville de Tekutsch, où il resta quelques jours, et d'où il envoya le rapport officiel de la bataille de Rymnik, à Pétersbourg; il célébra ensuite la fête de la victoire. Il arriva au camp de Berlat à la fin de septembre, et la fête eut lieu le premier jour d'octobre.

Pendant son absence, le général-lieutenant Michelowitz étoit venu avec son corps sous Faltschi, et il resta quelque tems sous les ordres de Suworow. Il arriva pareillement quelques régimens de cavalerie et d'infanterie, et deux régimens de Cosaques qui restèrent sous son commandement, et qu'il mit aussitôt en quartiers d'hiver.

Durant cette saison, le général se

lia d'amitié avec le Sérasquier de Brahilow. Les conventions arrêtées entr'eux devoient éviter l'effusion du sang entre les deux armées; le général s'étoit engagé à prévenir le Sérasquier dans le cas où il marcheroit contre lui; celui-ci de son côté avoit promis de ne faire qu'une démonstration de défense, et de rendre aussitôt la place à de certaines conditions. Mais il se présenta des obstacles insurmontables qui empêchèrent l'exécution de ce plan.

1789.

Les corps de Cobourg et de Suworow étoient campés à proximité l'un de l'autre sur les deux rives de la Séreth. Les généraux, les officiers et les soldats vivoient dans la plus grande harmonie : on eût dit que les deux corps appartenoient à un même souverain. Après la prise de Belgrade le prince de Cobourg reçut du Bannat un renfort considérable, de sorte qu'au printemps l'armée sous ses ordres s'élevoit à 45,000 hommes.

Le projet des Autrichiens étoit d'ou

vrir la campagne avec Suworow; mais
1789. comme il n'avoit point d'ordre de s'ébranler, il étoit encore en quartiers d'hiver, quand le prince de Cobourg rassembla la plus grande partie de son armée à Bukarest dans le courant d'avril 1790. Il se porta sur Schursch, et le siège ayant été différé, il revint camper à Bukarest.

Après la prise de Bender, l'année précédente, Hassan-Bacha, qui étoit alors Grand-Visir, envoya de Schumla un député au prince Potemkin pour faire des propositions de paix. Il y eut plusieurs courriers d'expédiés de part et d'autre; les apparences annonçoient des négociations sérieuses, et probablement la paix eût été conclue, si la mort d'Hassan-Bacha, qui fut accélérée par le Divan, n'eût fait évanouir cette espérance; car les ministres de la Porte desiroient la continuation de la guerre.

1790. Jussuf-Bacha, qui avoit déjà été revêtu de la dignité de Grand-Visir au commencement de la première

campagne, fut encore une fois élevé à ce poste éminent, peu de tems après la mort du vieil Hassan-Bacha. Dans le courant de mai il se porta sous Rutschuk au-delà de Schursch, avec le corps d'armée qu'il avoit rassemblé à Schumla, et il passa le Danube à Rutschuk.

1790.

Ses progrès furent très-lents jusqu'à la fin du même mois, où le peu de monde qui étoit campé sous Schursch, effectua son passage. L'intention du Grand-Visir étoit d'attaquer le prince de Cobourg sous Bucharest, et de se rendre maître, en cas de succès, non-seulement de cette capitale, mais de toute la Walachie.

Pendant ce tems-là Suworow avoit reçu ordre de se mettre en marche, et de faire sa jonction avec le prince de Cobourg. Il laissa en arrière à Berlat deux bataillons avec leurs quatre pièces de campagne, trois escadrons de cavalerie, deux cents Cosaques et cinq cents Arnautes. Le corps de réserve resta sur le Pruth

— sous les ordres du général-lieutenant
1790. comte de Mélin; il alla ensuite en grande partie occuper une position à à Tekutsch, et Mélin fut relevé par le prince de Gallitzin.

Suworow en faisant partir ses troupes de leurs quartiers d'hiver leur donna rendez-vous à Kilièni sur la rive opposée de la Séreth, où étoient les ponts des Autrichiens, à vingt milles de Berlat. Tout le corps se trouva rassemblé le 10 juin au lieu indiqué.

Le corps consistoit en quatre bataillons de grenadiers et de fusiliers, avec leurs canons de régiment, et vingt grosses pièces de campagne; douze escadrons de carabiniers, quatre régimens de Cosaques, en tout 15,000 hommes et 2,000 Arnautes. Il étoit sous les ordres du général-lieutenant Derfelden et des généraux-majors Londskoy et Posniakow. Il campa pendant une quinzaine de jours à la même place à Kilièni, et ce tems-là fut employé à différentes manœuvres.

Vers le même tems Suworow reçut la lettre suivante de l'empereur Léopold. 1790.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF,

Mon feld-maréchal le prince de Cobourg m'a envoyé exactement votre lettre du $\frac{15}{26}$ mars. Je mets beaucoup de prix aux sentimens que vous avez toujours eu pour sa majesté l'empereur, mon frère, et qu'après sa douloureuse perte, vous me promettez de conserver pour le bien de la cause commune et pour moi-même. Les témoignages de zèle que vous me donnez me font un plaisir particulier. Soyez assuré, monsieur le général en chef, que je desire très-vivement de trouver l'occasion de vous convaincre de ma haute estime.

LÉOPOLD.

Vienne, le 20 mai 1790.

Sur ces entrefaites une grande partie de l'armée turque avoit passé le Danube à Schursch. Le prince de Cobourg en prévint à l'instant Suworow, en le priant de faire approcher le corps russe. En conséquence le général partit dans la nuit même, et descendit la Séreth l'espace de huit milles

jusqu'à Girneschrie, où il se tint un
1790. mois.

D'après de nouveaux avis du prince de Cobourg, qui annonçoient que les Turcs étoient en pleine marche, et qu'ils avoient déjà envoyé des partis nombreux dans l'intérieur du pays, les troupes se remirent tout de suite en mouvement, firent dix milles en deux jours, et campèrent à Résipéni sur le Buséo. Elles souffrirent beaucoup pendant cette marche, parce que la grande chaleur avoit mis à sec tous les ruisseaux. Mésaroch, général-feld-maréchal des logis des Autrichiens, étoit campé avec un petit corps sur la droite des Russes.

Suworow y étoit déjà depuis quelque tems, lorsque le colonel Fischer arriva le 11 août, chargé d'une lettre du prince de Cobourg et de commissions verbales. On apprit que le GrandVisir étoit déjà en deçà du Danube avec la plus grande partie de son armée, et que son avant-garde paroissoit à quelques milles de Schursch.

Déjà les troupes d'avant-postes des deux armées se rencontroient, et tout portoit à croire que l'armée ottomane attaqueroit bientôt.

1790.

Fischer s'en retourna sur-le-champ. Suworow donna ses ordres aussitôt; et dans l'espace de trois jours il alla camper à Afumaz, à deux milles de Bucharest, où étoit le prince de Cobourg, à dix-huit milles de la position qu'il occupoit précédemment. Une grosse pluie d'orage qui survint pendant la seconde nuit avoit rendu la marche extrêmement pénible; mais au lever du soleil l'orage et la pluie se dissipèrent, et le corps continua gaiement sa route. Le lendemain de son arrivée, Suworow accompagné de quelques généraux et officiers, se rendit à Bucharest chez le prince de Cobourg, qui vint au-devant de lui sur la route. Ils s'embrassèrent cordialement, et retournèrent dans la voiture du prince à Afumaz, où l'on convint des dispositions nécessaires.

Les Russes et les Autrichiens tou-

1790. jours animés du même esprit d'union et de bienveillance, étoient enchantés de se voir encore une fois rapprochés. Les officiers et les soldats s'embrassoient, et les soldats des deux corps buvoient ensemble pour célébrer leur jonction. Les armées combinées étoient disposées à bien faire leur devoir; les Turcs de leur côté faisoient replier tous leurs partis, et même leur avant-garde.

Le Grand-Visir Jussuf-Bacha, qui étoit à Schursch, avoit appris à l'improviste la nouvelle de cette jonction de Suworow avec le prince de Cobourg. Au moment même où un paysan vint en faire le rapport, il étoit occupé, comme on l'a su depuis par un témoin oculaire, à former un plan d'attaque contre les Autrichiens. Le Visir commença par douter du fait à cause de la distance où Suworow étoit encore peu de tems auparavant; mais quand on lui eut amené le paysan, qui affirma sur sa tête avoir vu le général Suworow en per-

sonne, le Visir laissa tomber la plume de ses mains, et s'écria d'un air déconcerté : *Maintenant, quel parti prendre ?*

1790.

Les troupes sous les ordres du prince de Cobourg consistoient en 40,000 hommes allemands et hongrois. Il y en avoit une partie distribuée en Walachie par petits détachemens faciles à rassembler ; et par ce moyen la totalité des troupes alliées formoient une armée de cinquante mille hommes bien exercés. Ainsi rien n'étoit plus facile que de tomber sur les Turcs à Schursch ; de pénétrer en Bulgarie, et de profiter d'un avantage évident. Mais les affaires changèrent bientôt de face. Quelques jours après la jonction des deux armées, le colonel Fischer apporta au général Suworow à Afumaz la nouvelle d'un armistice convenu à Reichenbach, ce qui fit évanouir, en un instant, tout projet d'opérations ultérieures, et délivra le Visir de sa dangereuse position. C'est ainsi que les

1790. desseins des hommes sont subordonnés aux plus petits incidens, et que les plus sages mesures sont souvent renversées par des causes qu'il étoit impossible de prévoir. Il est très-probable que si cette nouvelle fût arrivée huit jours plus tard, Jussuf-Bacha eût été complètement battu.

Le lendemain les généraux des armées alliées se firent leurs adieux avec douleur, et les yeux baignés de larmes. Suworow passa le Buséo pour retourner à Kilièni, où il étoit avant, et il y resta jusqu'à la fin de septembre. En conséquence de l'armistice, on fut obligé de renoncer à l'usage des pontons autrichiens sur la Séreth à Marietschestie. Suworow fit jeter un autre pont de bateaux à la même place; il passa la Séreth avec son corps, et campa à Marimèni à cinq milles de Galaz.

Tandis qu'il étoit encore à Kilièni, le prince Potemkin lui écrivit un billet pour lui demander un entretien. Suworow en devina l'objet, et

lui répondit en ces termes : « La flotte
» à rames s'emparera des bouches 1790.
» du Danube, Tulcia et Isaccia tom-
» beront en notre pouvoir; nos trou-
» pes de terre secondées par la flot-
» tille prendront Ismaïlow et Brahi-
» low, et feront trembler Tschistow. »

Effectivement, peu de tems après le contre-amiral Ribas entra dans les bras du Danube avec la flottille; remporta différens avantages sur les Turcs, particulièrement sur les Soborogues, dont il détruisit toutes les chaloupes, et prit Tulcia par escalade.

Les troupes légères étoient aux avant-postes à proximité de Galaz. Il alloit souvent de petits bâtimens turcs de Galaz à Brahilow, sans qu'on les inquiétât. Une nuit il en passa une grande quantité : quelques-uns se séparèrent des autres, et coururent sur le rivage où étoient les avant-postes des Russes. On vit ces petits bâtimens poursuivis, et canonnés par les autres, sans pouvoir distinguer ce que signi-

fioit ce combat. En conséquence on détacha un officier avec quatre chaloupes d'Arnautes pour secourir ceux à qui les Turcs donnoient la chasse, et l'on réussit à les dégager. Après un combat de quelques heures on s'empara de six grandes chaloupes. Il s'en sauva quelques-unes à Brahilow. On amena les prisonniers sur le rivage. Sur quatre de ces chaloupes on trouva une centaine de chrétiens des deux sexes, qui voulant échapper aux Turcs, avoient été poursuivis et canonnés par eux, ce qui avoit engagé un combat. Lorsque l'officier prit les deux chaloupes turques, elles avoient à bord environ 40 hommes morts.

1790.

Suworow fit armer ces six chaloupes de quelques pièces de canon, et on les fit manœuvrer. Il ordonna ensuite d'élever des retranchemens sur le rivage, et d'y placer du monde et de l'artillerie. Il y établit son quartier avec deux bataillons de grenadiers et de fusiliers; et dès ce moment il entretint une communication continuelle

avec le général-major Ribas. Le général Derfelden resta avec les autres troupes sous Mariméni. 1790.

Vers le même tems Suworow reçut une lettre du prince de Cobourg, que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, comme un monument de la bienveillance réciproque de ces deux guerriers.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Je dois vous quitter vendredi prochain, pour aller prendre possession de mon nouveau commandement en Hongrie. Rien ne m'afflige tant, à mon départ, que l'idée de m'éloigner encore davantage de vous, mon digne et précieux ami.

J'ai apprécié toute l'élévation de votre ame; les liens de notre amitié ont été formés par des évènemens de la plus grande importance, et, en toute occasion, j'ai eu lieu de vous admirer comme un héros, et de vous chérir comme le plus digne homme.

Jugez vous-même, mon incomparable maître, de la peine que j'éprouve en me séparant d'un homme qui a tant de droits à mon estime particulière et à mon attachement. Vous seul pouvez adoucir la rigueur

1790. de mon sort, en me conservant la même affection dont vous m'avez honoré jusqu'à ce jour; et je vous proteste, avec la plus grande sincérité, que les fréquentes assurances de votre amitié sont absolument nécessaires à mon bonheur.

Il m'est impossible de me résoudre à vous faire mes adieux en personne; cela me feroit trop de mal : j'en appelle à votre propre sentiment. Ainsi, je me borne à vous jurer l'amitié la plus vive; accordez-moi la continuation de la vôtre, qui a fait jusqu'à présent les délices de ma vie militaire.

Comptez en retour, mon très-digne ami, sur ma reconnoissance sans bornes. Vous serez toujours l'ami le plus cher que le ciel m'ait donné, et personne n'aura jamais autant de titres à la haute estime avec laquelle je suis,

de votre excellence,

le très-humble serviteur,

pr. COBOURG.

A Bucharest, le 15 octobre 1790.

Bientôt après cette première nouvelle de la prise de la forteresse de Tulcia, Suworow eut le plaisir d'apprendre que le frère du général Ribas s'étoit rendu maître d'Isaccia. Pen-

dant le cours de cette opération, les Chrétiens et les Juifs qui voulurent sortir de la place furent escortés par les Turcs à Brahilow pour y rester.

1790.

Dans le même tems, le général Muller assiégeoit Kilia, où il reçut plusieurs blessures dont il mourut peu de tems après. Cette place, vigoureusement battue en brèche, à la suite d'un siège de trois semaines, se rendit par capitulation au général-lieutenant Sudowitsch, qui fut presque aussitôt nommé général en chef. Au commencement de novembre, il fit avec plusieurs corps les approches de l'importante place d'Ismaïlow. Ribas arriva quelques semaines après avec sa flottille, et il ne se passa presque pas de jour sans combats. Les Turcs avoient à-peu-près 150 bâtimens à rames; Ribas en avoit cent et en outre soixante-dix chaloupes de Tchornomor. Il eut souvent des avantages, même jusques sous le canon de la place : il brûla ou coula bas plus de

1790. la moitié des bâtimens de l'ennemi, et il en perdit très-peu des siens.

Enfin la saison étant avancée, le mauvais tems obligea de lever le siège. Les troupes de terre se retirèrent d'Ismaïlow pour entrer en quartiers d'hiver.

CHAPITRE SIXIÈME.

LES régimens étoient déjà en marche, quand le général reçut du prince Potemkin, feld-maréchal commandant, l'ordre de se porter de Galaz à Ismaïlow, et de prendre cette place à quelque prix que ce fût.

1790.

Le général vit bien tout le danger d'une telle entreprise, parce que la saison étant aussi avancée, il n'étoit pas vraisemblable qu'on pût faire quelque chose de décisif contre une place aussi forte, que les Turcs regardoient comme inexpugnable à cause de sa nombreuse garnison. Cependant il obéit sur-le-champ à l'ordre qu'il venoit de recevoir.

Il partit immédiatement après avoir fait les dispositions nécessaires pour la marche de son corps, et il prit les devants avec une escorte de quarante Cosaques. Il arriva le second

jour devant Ismaïlow, à vingt milles
1790. de Galaz.

Aussitôt qu'il eut passé le Pruth, il envoya une instruction provisoire au général-lieutenant Potemkin. Il lui donna ordre de revenir avec tout son corps, en le conjurant de s'ensevelir sous les ruines d'Ismaïlow, plutôt que de renoncer à prendre cette place.

Ribas étoit resté avec sa flottille à sa précédente station dans le Danube. Il y fortifia une isle en face d'Ismaïlow, et y fit établir des batteries d'où il jeta souvent des bombes qui mirent le feu dans la place. La flotille ottomane, considérablement affoiblie, n'osoit plus s'exposer à un combat; elle se tint cachée dans le port sous la protection d'Ismaïlow.

Tous les corps se rassemblèrent devant cette place quatre jours après l'arrivée de Suworow. Il n'avoit fait marcher du corps de Galaz que le régiment de grenadiers de Fanagor, sous le colonel Zalutochin, avec 200 Cosaques et mille Arnautes. Le prince

Lobanow-Rastowski les suivit comme volontaire avec 150 chasseurs de son régiment d'Abscherow.

1790.

L'armée de terre et de mer consistoit en 28,000 hommes, dont près de la moitié étoient Cosaques. Il y avoit beaucoup de malades à cause de la mauvaise saison, et les chevaux avoient peu de fourrage. On tâcha de se tirer d'affaire le mieux que l'on put. Il arriva des vivandiers de Galaz avec des denrées; et comme le froid commençoit à devenir très-vif, on fit couper des joncs et des roseaux qui croissent en abondance dans cette partie marécageuse, pour que les soldats pussent faire du feu.

On prépara sans perdre un moment 40 échelles et 2,000 fascines. On fit en outre venir par eau sur la Séreth, une trentaine d'échelles, et un millier de fascines dont on avoit déjà eu soin de se pourvoir à Galaz. On exerçoit la troupe pendant la nuit à faire les manœuvres de l'assaut, à jeter des fascines, et à dresser les échelles.

— Il y eut plusieurs jours d'employés
1790. consécutivement à faire des reconnoissances. Le quartier-maître-général Lehn, accompagné de quelques officiers et de Cosaques, s'approcha de la place à une portée de fusil, et examina parfaitement les principaux ouvrages. Suworow les suivit avec plusieurs généraux et officiers, afin que dans chaque division des troupes il y eût quelques personnes qui connussent suffisamment les points où les colonnes devoient se porter pour l'assaut; ceux où elles devoient se développer, et les moyens de se donner mutuellement du secours. Les Turcs tirèrent d'abord quelques coups de canon; mais comme cela ne produisit rien, ils cessèrent bientôt, et ne tentèrent pas même une sortie pour empêcher ces reconnoissances.

Quand on eut pris les premiers renseignemens, le général-major d'artillerie Reischoff, et le prince Charles de Ligne, ingénieur autrichien, firent élever des batteries sur

les deux aîles pendant la nuit, à trente ou quarante toises de la place. A défaut de grosse artillerie de siège, attendu qu'elle avoit été précédemment transportée à Bender et à Kilia, on garnit seulement ces batteries de pièces de campagne de douze livres de balle, et de licornes, faisant au total quarante pièces, en quoi consistoit toute l'artillerie de campagne.

1790.

L'établissement de ces batteries n'étoit qu'un masque pour faire croire aux Turcs qu'on assiégeroit la place dans les règles, et pour prévenir le soupçon d'une escalade subite. Pendant cette première nuit ils ne troublèrent pas le moins du monde les travailleurs. Zalotuchin étoit posté sous la batterie à droite avec le régiment de grenadiers de Fanagor, et le général Kulusow étoit sous celle de la gauche avec quatre bataillons du corps de chasseurs de Buch. Dès le point du jour les batteries commencèrent à jouer sur la place. Elle ré-

pondit par un feu très-vif, mais sans
1790. causer beaucoup de dommages.

La place d'Ismaïlow a un mille de circuit depuis une rive du Danube jusqu'à l'autre, et un demi-mille du côté de l'eau; elle a huit bastions; le rempart a trois toises de hauteur, et quatre en quelques endroits; le fossé a six ou sept toises de profondeur. Entre les polygones de Bender et de Brock il y avoit au milieu une fausse-braie; c'étoient les seuls ouvrages extérieurs. Il y avoit tout auprès un cavalier en maçonnerie qui pouvoit contenir quelques milliers d'hommes. Le côté de l'eau étoit fortement défendu par des remparts et des batteries qui faisoient un feu horizontal.

L'armée russe étoit en demi-cercle à un demi-mille de la place: quelques troupes en étoient encore plus rapprochées et furent obligées de s'éloigner davantage, parce que les grosses pièces les incommodoient. Ces troupes embrassoient une portion

de cercle d'environ trois milles d'une rive du Danube à l'autre. 1790.

Le contre-amiral Ribas canonnoit incessamment la place et le reste de la flottille des Turcs qui ne répondoient que par un feu très-foible. Il s'approcha de la place deux jours avant l'assaut, et brûla ou coula bas presque tous les bâtimens qui leur restoient. Il perdit seulement un brigantin qui sauta avec 200 hommes.

Le Sérasquier Auduslu - Bacha, vieux guerrier qui avoit déjà refusé deux fois la dignité de Grand-Visir, commandoit à Ismaïlow. Les troupes de la garnison sous les ordres de sept sultans, consistoient en 43,000 hommes, dont près de la moitié étoient janissaires, 8,000 hommes de cavalerie, différens corps sortis de plusieurs places qui s'étoient rendues par capitulation, comme Chorin, Ackerman, Palauka, et une partie de la garnison de Bender, et de celle de Kilia. On avoit laissé là ces troupes pour les punir, et le Grand-Seigneur

—— avoit rendu, comme on l'a su depuis, 1790. un firman qui défendoit à cette garnison de se rendre dans aucun cas, et qui ordonnoit au Sérasquier, si elles ne faisoient pas bien leur devoir, de faire trancher la tête, sans autre forme de procès, à ceux de cette garnison qu'on trouveroit au-delà du Danube. Ainsi, on avoit tout lieu de croire que les Turcs se défendroient jusqu'à la dernière extrémité.

Suworow envoya, le 9 décembre, au Sérasquier une lettre du prince Potemkin, à laquelle il ajouta quelques lignes pour l'engager à se rendre. Le Sérasquier répondit seulement à ce peu de lignes par une longue lettre arabe, d'un style fort ampoulé, dont la substance portoit qu'il conseilloit aux Russes de se retirer, « attendu » que, la saison étant mauvaise et » fort avancée, ils devoient éprouver » la disette de toutes choses, et que » la place étoit abondamment pour- » vue : sinon, qu'il demandoit un

» délai d'un mois pour se concerter
» avec le Grand-Visir. »

1790.

Le lendemain, on envoya dans la place un officier qui parloit passablement bien le turc; il eut un entretien avec un Bim-Bacha, qui lui dit, avec des figures orientales : « qu'on » verroit le Danube s'arrêter dans » son cours, ou le ciel s'incliner sur » la terre, avant qu'Ismaïlow se ren- » dît aux Russes. »

Suworow essaya encore une dernière tentative : il envoya au Sérasquier un billet, par lequel il lui donnoit sa parole d'honneur que, s'il n'arboroit pas le drapeau blanc dans le jour même, la place seroit prise d'assaut, et toute la garnison passée au fil de l'épée.

Beaucoup d'Ottomans étoient disposés à se rendre; mais le Sérasquier, qui étoit d'avis de tout risquer, eut le grand nombre pour lui. Il ne fit point de réponse au billet. Suworow assembla, le même jour, un conseil de guerre où les subalternes votèrent

——— les premiers. Il leur adressa, ainsi
1790. qu'il le fit ensuite à tous les corps, un discours très-mâle et plein d'énergie. Il leur fit envisager les difficultés de l'entreprise, et les moyens de les surmonter. « Braves guerriers, leur » dit-il, souvenez-vous aujourd'hui » de toutes vos victoires, et conti- » nuez de prouver que rien ne peut » résister à la force des armes russes. » Il ne s'agit pas ici d'une opération » qu'il nous soit permis de différer, » mais d'une place importante, dont » la possession décidera le sort de » notre campagne, et que les fiers » Ottomans croient imprenable. » Deux fois déjà l'armée russe a mis le » siège devant Ismaïlow, et deux » fois elle s'est retirée; il ne nous » reste, pour la troisième fois, qu'à » vaincre ou mourir avec gloire. » Le général trouva son armée pleine de bonne volonté; son discours enflamma encore le zèle de ses braves troupes, et leur valeur accoutumée s'éleva jusqu'à l'enthousiasme.

C'est ainsi que fut décidé l'assaut d'Ismaïlow.

1790.

Suworow reçut un courrier du prince Potemkin, dont la dépêche portoit que : « S'il n'étoit pas sûr de » son fait, il valoit mieux ne pas » risquer l'assaut. » Suworow répondit en peu de lignes : « Mon plan est » arrêté. L'armée russe a déjà été » deux fois aux portes d'Ismaïlow; » il seroit honteux qu'à la troisième, » elle se retirât sans entrer. »

Dans la soirée, quelques Cosaques avoient déserté et passé à l'ennemi, et le rapport n'en avoit pas été fait tout de suite au quartier-général. Les Turcs, comme on l'a su depuis la prise de la place, avoient d'abord voulu faire une forte sortie contre les deux batteries, avec huit mille janissaires et quatre mille spahis, et attaquer avec deux mille Tartares le quartier-général, qui, suivant l'usage de Suworow, n'étoit défendu que par une garde très-foible. Cette sortie eût été funeste aux assiégeans, sur-

tout à cause de leur artillerie médio-
1790. cre, uniquement composée du peu de canons des deux batteries, et de quelques pièces de régiment. Heureusement, l'assaut commença de grand matin, et fit évanouir leur projet. Cependant, les Turcs ne furent pas attaqués à l'improviste; une grande partie de la garnison, qui avoit été sous les armes toute la nuit, se trouva sur le rempart. Il est probable que le rapport des déserteurs avoit donné l'éveil aux ennemis.

Suworow fit d'autant mieux d'accélérer l'exécution de son plan, que s'il eût différé l'assaut d'un seul jour, il eût peut-être été obligé d'y renoncer tout-à-fait; car, dans la soirée du jour de l'escalade, il tomba un brouillard considérable qui rendit la terre fort glissante; il eût été impossible de monter sur le rempart; et cet obstacle auroit subsisté pendant tout l'hiver.

Pour endormir les Turcs, et leur faire croire qu'on manquoit de mu-

nitions, on tira très-rarement des batteries et de la flotte pendant la nuit qui précéda l'assaut. On avoit pris toutes les mesures, et donné les ordres pour l'opération. Tout le corps des assiégeans étoit prêt, et Suworow passa la nuit sans dormir auprès du feu, avec quelques officiers de sa suite, et il attendit l'heure des signaux.

1790.

A trois heures après minuit, on fit partir la première fusée ; — c'étoit le signal de se préparer à l'assaut.

La seconde, à quatre heures ; — c'étoit le signal de se former.

Et la troisième, à cinq heures ; — c'étoit le signal de donner l'assaut. A l'instant, les six colonnes de terre et les trois colonnes par eau se portèrent sur la place.

Sur le flanc droit des troupes de terre, il y avoit trois colonnes sous les ordres du général-lieutenant Potemkin, et les trois colonnes de gauche étoient commandées par le général-lieutenant Samoïlow. La

[illegible]

[illegible] même temps. La [illegible], commandée par [illegible], étoit de [illegible], trois bataillons de [illegible], et deux bataillons de [illegible] de Twuitz à la ré-

serve. La quatrième et la cinquième étoient commandées par le général-major de jour, comte Besborydko : l'une de 2,500 Cosaques du Don, avec une réserve de 500 ; et l'autre, de 5,000 Cosaques de nouvelles recrues, avec une réserve de 1,000 Arnautes. Ces deux colonnes avoient, en outre, deux bataillons de fusiliers de Polozki.

1790.

La sixième colonne, commandée par le général-major Kotusow, étoit de 120 arquebusiers, trois bataillons de chasseurs de Buch, et une réserve de deux bataillons de grenadiers de Cherson.

La cavalerie étoit postée à un huitième de mille de la place, sous ses canons. Il y avoit à l'aîle droite six escadrons de carabiniers de Séwer, et deux régimens de Cosaques du Don ; à l'aîle gauche, dix escadrons de hussards de Woroni, et deux régimens de Cosaques du Don.

Les Cosaques des quatrième et cinquième colonnes, destinés à mon-

— ter à l'assaut, étoient tous à pied.
1790. Ils avoient, pour la plupart, réduit leur lance à cinq pieds de longueur, afin de pouvoir s'en servir plus aisément dans la mêlée.

La première colonne par eau, sous les ordres du général-major Absenief, consistoit en deux bataillons de grenadiers de mer de Nicolaevs, un bataillon de chasseurs et 2,500 Cosaques de Tschornomor ; ils étoient répartis sur un brigantin, deux batteries flottantes, trois doubles chaloupes, treize lansons, et quinze bateaux de Tschornomor. La seconde colonne, sous les ordres du Hetman Tschipecka, consistoit en deux bataillons de fusiliers d'Alezéopol, 200 grenadiers de mer de Dneprow, et 1,000 Cosaques de Tschornomor. Ils avoient 135 canons et un mortier, ainsi que la première colonne, et étoient distribués sur un même nombre de bâtimens. La troisième colonne, sous les ordres du major des gardes Markow, consistoit en deux bataillons de gre-

nadiers de mer de Dneprow, deux bataillons de chasseurs de la Russie-Blanche, un bataillon de chasseurs de Buch, et 100 Cosaques de Tschornomor. La réserve consistoit en quatre bâtimens de transport, chargés de pièces de 24; 100 bateaux de Tschornomor, destinés à débarquer des troupes réglées, ayant à bord un ou deux canons, ensemble 150. Au total, on avoit à bord 567 canons et 20 mortiers.

1790.

Parmi les troupes embarquées se trouvoient le prince Charles de Ligne, le colonel duc de Fronsac, depuis duc de Richelieu, et le comte de Langeron; le comte Valérien Zubow, colonel et adjudant de l'impératrice, commandoit à la première colonne les deux bataillons de grenadiers.

Le tems qui avoit été clair et serein pendant toute la nuit, fut couvert et chargé de brouillard jusqu'à neuf heures du matin. Toutes les colonnes marchèrent sur la place dans le meilleur ordre et dans le plus grand

silence. Les Turcs ne tirèrent point; mais quand une fois les Russes furent à trois ou quatre cents pas de la place, ils furent salués d'un feu très-vif à mitraille, qui leur fit beaucoup de mal.

1790.

Ils s'approchèrent du fossé profond, où il y avoit de l'eau en quelques endroits jusqu'à la hauteur des épaules. Ils jetèrent leurs fascines, passèrent dessus, et dressèrent leurs échelles contre le rempart, dont quelques parties étoient si élevées, qu'il fallut attacher deux échelles l'une au bout de l'autre, quoiqu'elles fussent longues de cinq toises; et comme en plusieurs points les assiégeans ne trouvoient pas cet expédient assez prompt, ils se prêtoient la main avec autant d'adresse que de vivacité, et grimpoient jusqu'en haut du rempart à la faveur de leurs baïonnettes.

Les arquebusiers de chaque colonne étoient au bord du fossé, d'où ils tiroient à la tête, lorsque le feu des deux artilleries opposées leur

permettoit d'ajuster, malgré l'obscurité de la nuit, les Turcs qui défendoient le rempart. On avançoit de tous côtés sur le point principal. Le général Lasci, qui menoit la seconde colonne, fut le premier sur le rempart, à six heures passées. La première et la troisième colonnes devoient le soutenir, mais elles furent retardées ; la première sur-tout éprouva de grands embarras. Lasci fut serré de très-près ; car, quoiqu'il eût déjà culbuté les Turcs du parapet, il avoit sur les bras quelques milliers d'hommes qui l'empêchoient, le sabre à la main, de pénétrer plus avant. Peu de tems après, les deux colonnes qui le suivoient, le joignirent.

1790.

La première avoit trouvé un bien mauvais pas. Après avoir franchi le fossé, elle rencontra une chaîne de fortes palissades qui s'étendoient jusqu'au rivage du Danube. Les grenadiers qui se trouvèrent à cette extrémité des palissades, s'élancèrent pour

la tourner l'un après l'autre, et les
1790. plus éloignés de cet endroit sautèrent
par-dessus. Il y avoit encore un fossé
derrière; ils le franchirent, et parvinrent au rempart. Les grenadiers
de Fanagor prirent le premier bastion ; ils attaquèrent, sans en avoir
reçu l'ordre, le cavalier en maçonnerie, qui étoit entre ce bastion,
et le second; et ils perdirent beaucoup de monde. Le colonel Zalotuchin leur fit abandonner le cavalier
et les mena prendre le second bastion. Le général Merknob fut blessé
à mort d'un coup de cartache, et le
colonel Kwastow prit le commandement de sa colonne.

Kotusow, qui avoit pris les deux
polygones, à gauche du côté de la
place du Danube, seroit arrivé sur
le rempart en même-tems que la première colonne; mais la quatrième et
la cinquième qui étoient auprès de
celle de Kotusow, avoient éprouvé une
vigoureuse résistance; et voyant que
l'ennemi les repoussoit, il leur en-

voya un bataillon de chasseurs pour les appuyer. A l'endroit où ces colonnes furent obligées de passer, le fossé étoit plein d'eau ; les hommes en avoient jusqu'à la ceinture ; ils trempèrent leurs longs habits de Cosaques, et eurent bien de la peine à se dégager. Ils montèrent bien aux échelles ; mais ils trouvèrent une défense si opiniâtre, qu'ils ne purent pas tenir sur le rempart. Les deux colonnes en furent culbutées à-la-fois dans le fossé ; elles étoient séparées par la porte de Bender. Les Turcs l'ouvrirent, firent une sortie au nombre de huit à dix mille, en poussant des cris de guerre, et chargèrent de droite et de gauche. Il y avoit parmi eux une quantité de femmes, armées de poignards. Il y eut un massacre sanglant. L'infanterie de la réserve y accourut : elle se fit jour avec la baïonnette ; les Cosaques se trouvèrent soulagés, et repoussèrent à leur tour les Turcs. Ceux qui ne purent gagner le pont

1790.

—— pour rentrer dans la place, furent
1790. taillés en pièces ou culbutés dans le fossé. Alors les Russes firent un nouvel effort, surmonterent toute résistance, et s'établirent sur le rempart, au bastion qu'on leur avoit désigné. Cependant Kotusow remarqua que les deux bataillons de réserve, quoique maitres du rempart, n'avoient pas encore assez de Cosaques pour tenir tête à l'ennemi; en conséquence il leur envoya un bataillon de chasseurs de Buch; et ce renfort les mit en état de conserver leur position.

Chaque bastion avoit un magasin à poudre sous le rempart. Aussitôt qu'un bastion étoit pris, les vainqueurs y établissoient une forte garde, afin que l'ennemi ne pût pas y mettre le feu, et faire sauter la troupe. Il envoya souvent autour de ces magasins des partis dont il fallut soutenir les attaques; mais ils furent toujours repoussés, et il n'arriva point d'accident.

Le jour commençoit à paroitre;

Mais pendant la nuit même on avoit distingué parfaitement les avantages des différentes attaques par les cris de guerre de *Hurra*, du côté des Russes, et *Allah*, du côté des Turcs.

1790.

Avant que les Russes se fussent emparés de la porte de Bender, les Turcs firent une sortie par cette porte avec une cavalerie nombreuse, contre le camp des assiégeans. Quelques centaines d'hommes s'y portoient déjà ; mais les Cosaques à cheval les reçurent, les poursuivirent jusques dans le camp même, et les taillèrent en pièces. Le colonel Wolkow, qui étoit sur leur flanc, y accourut avec deux escadrons de hussards de Woroni, chargea la cavalerie turque à la porte de Bender, en sabra une quantité considérable, les repoussa et revint gagner son poste. Alors on fit occuper la porte ainsi que le pont par les chasseurs de Buch.

Au même instant où les colonnes de terre marchèrent contre la place, les colonnes d'eau se formèrent aussi

1790. au signal de la fusée. Elles avancèrent sous un feu continuel en deux lignes. La première étoit de cent bateaux de Tschornomor, montés par les troupes réglées destinées à faire une descente. Il y avoit sur les aîles et au milieu quinze bateaux semblables, à bord desquels étoient des Saborogues. La seconde ligne consistoit en brigantins, batteries flottantes, doubles chaloupes et lansons. A mesure que les deux lignes s'approchoient dans cet ordre, le feu devenoit toujours plus vif. Les Turcs avoient, du côté de l'eau, un ouvrage peu élevé, mais très-fort, garni de quatre-vingt-trois canons, pour la plupart de gros calibre. Il y avoit, parmi ces pièces, quinze mortiers, et un obusier qui tiroit *six cents livres de balles.*

Le feu des mortiers de la seconde ligne couvroit la canonnade de la première; lorsqu'elles furent arrivées à quelques centaines de pas du rivage, la seconde ligne se divisa, et alla se placer sur les deux aîles de la pre-

mière; au moyen de cette manœuvre, le tout formoit un demi-cercle. On tira vivement à mitraille, et le combat dura une heure. Mais, comme il étoit encore nuit, il n'y eut que quelques bâtimens russes qui souffrirent; il n'y en eut pas un seul de coulé bas, et à sept heures la descente fut totament effectuée. Les Turcs avoient abandonné le peu de bâtimens qui leur restoient.

1790.

La résistance fut très-opiniâtre; on se battit à l'arme blanche. Le côté de l'eau étoit défendu par plus de mille Turcs, parmi lesquels il y avoit beaucoup de Tartares. La plus grande partie fut passée au fil de l'épée; les autres se sauvèrent dans les *chanas*, qui sont des maisons solidement construites en pierres.

A huit heures, les Russes étoient maîtres de la place du côté de l'eau, ainsi que du côté de la terre. Alors l'assaut fut entièrement terminé; mais le combat commença dans l'intérieur de la ville, dans les rues, et sur les

1790. places publiques. On s'y pressoit de toutes parts. Il y avoit autant d'escarmouches que de partis isolés; et sur tous les points on se battoit avec un égal acharnement. Les Turcs se défendoient en désespérés, dans les petites rues sur-tout, et en tirant par les fenêtres. Il restoit encore à prendre un cavalier en pierres très-fortifié, ainsi que plusieurs chanas en maçonnerie, où il s'étoit retiré du monde avec des canons.

En entrant par les quatre portes, les Russes avoient amené dans la ville vingt pièces d'artillerie de campagne, avec lesquelles ils tiroient à mitraille sur les Turcs qui n'avoient de canons que dans les chanas.

Le premier chana qui fut pris à proximité de la porte de Bender, étoit un bâtiment en saillie sur le rempart. Il s'y trouvoit environ 2,000 Turcs qui faisoient beaucoup de mal aux Russes avec leurs canons. Suworow remarqua que ce côté du rempart étoit assez dégarni : en conséquence

il fit mettre pied à terre à deux escadrons de carabiniers, sous le major Esiko, et lui ordonna de s'en emparer en se faisant soutenir par les troupes qu'il rencontreroit. Il se fit suivre d'un bataillon de chasseurs de Buch; ils portèrent les échelles; escaladèrent le rempart, et le chana même. Les ennemis qui l'occupoient, parmi lesquels se trouvoit le bacha qui avoit commandé à Kilia précédemment, firent une vigoureuse résistance; mais ils furent en grande partie taillés en pièces. Quelques centaines demandèrent quartier. On fit alors des prisonniers pour la première fois de cette journée, et on les transporta dans la campagne par la porte de Bender.

1790.

Il y avoit un de ces chanas très-fort, au milieu d'autres maisons, dans le voisinage du cavalier en pierres. Le général-lieutenant Potemkin amena Zalotuchin avec son bataillon de grenadiers de Fanagor, et fit attaquer ce chana. Le combat dura près de deux heures; on fit sauter la porte

1790. à coups de canon; les grenadiers pénétrèrent dans l'intérieur avec la baïonnette, et tout fut haché, à l'exception de quelques centaines d'hommes qui furent faits prisonniers.

Le malheureux sérasquier Anduslu-Bacha lui-même, s'étoit retiré dans ce chana, où il se croyoit à l'abri de tout danger, avec deux mille des meilleurs janissaires, et quelques pièces de canon. Il sortit et vint sur la place avec les autres prisonniers. Il portoit à sa ceinture un riche poignard; un chasseur qui l'apperçut se mit en devoir de le lui prendre. Mais comme plusieurs Turcs avoient encore des armes, un janissaire qui étoit près du Sérasquier voulut repousser le chasseur avec son sabre, et au lieu de le toucher il blessa au visage un capitaine de chasseurs. Les Russes tombèrent à l'instant avec la baïonnette sur ce qui restoit; ils en massacrèrent la plus grande partie, et le brave Sérasquier lui-même. A peine put-on sauver environ cent hommes, qui

presque tous étoient des gens de sa suite. 1790.

Les rues d'Ismaïlow étant pour la plupart fort étroites, Suworow n'y avoit pas laissé entrer la cavalerie. Les troupes de terre, et celles de débarquement pénétroient peu-à-peu jusqu'au centre, en continuant toujours de se battre contre des pelotons de Turcs qui défendoient le terrain pied-à-pied.

Après-midi, le général Lasci arriva au milieu de la ville avec trois bataillons de chasseurs. Il tomba sur un millier d'hommes, presque tous Tartares, qui sont armés de longues lances. Ces Tartares avoient mis pied à terre, et s'étoient précipitamment retirés dans un couvent arménien entouré d'épaisses murailles. Il l'attaqua sur-le-champ, fit sauter la porte à coups de canon, et y pénétra. Le jeune Machsut Ghéray-Sultan, se défendit bravement avec son monde; et n'ayant plus que 300 hommes, après un long combat; voyant d'ailleurs qu'il n'y

1790 avoit plus d'espoir de salut. Il mit bas les armes, demanda quartier et fut fait prisonnier avec le reste de sa troupe.

Les Cosaques des quatrième et cinquième colonnes qui étoient entrés en même-tems par les portes de Bender et de Kilia, étant aussi fort avancés dans la ville, furent assaillis sur une grande place par un nombre supérieur d'ennemis, et furent bientôt cernés. Mais ils furent secourus par un bataillon de chasseurs de Buch, auquel se joignirent les Cosaques de Tschornomor, qui prirent les Turcs à dos et les tuèrent presque tous après une heure de combat.

Kaplan Gheray, frère du Kan, le plus brave des sept sultans qui se trouvoient à Ismailow, le même qui avoit fait des prodiges de valeur à Schurwen contre les Autrichiens, fit battre l'alarme, rassembla sa troupe autour de lui, et se porta en hâte au milieu de la ville sur la place du marché, avec environ 2,000 Turcs et Tartares, auxquels se joignit bientôt

un nombre d'ennemis encore plus considérable, avec beaucoup de cavalerie. Au bruit d'une musique asiatique, le sultan charge en désespéré les Cosaques de Tschornomor; en fait tomber plusieurs à ses pieds; met le désordre parmi eux, et leur prend deux pièces de canon. A l'instant il arrive un renfort de Cosaques, un bataillon de chasseurs, et deux bataillons de grenadiers de mer. Le sultan est entouré; toutefois le combat se prolonge avec acharnement; les Russes reprennent et conservent leurs avantages; la cavalerie turque et les janissaires sont culbutés sous les coups redoublés de piques et de baïonnettes; le sultan tombe lui-même, et près de 4,000 hommes restent comme lui sur la place, après un massacre d'une heure, auquel il survit à peine 500 Ottomans qui se rendent prisonniers.

1790.

Le cavalier en pierres tenoit encore Pendant le dernier combat, Ribas vint l'attaquer avec deux bataillons de grenadiers de mer, un bataillon

1790. de chasseurs, et mille Cosaques de Tschornomor. Ce cavalier étoit occupé par le méaphis, ou gouverneur d'Ismaïlow, avec plus de 2,000 janissaires et d'autre infanterie, et quelques pièces de canon. Il se défendit long-tems; mais ne pouvant guères se flatter de vaincre, et sachant que tout étoit défait autour de lui, craignant peut-être le sort des autres, il ne voulut pas pousser les choses à l'extrémité; il se rendit prisonnier avec sa troupe. Ribas rendit à ce gouverneur son sabre et ses autres armes.

Il ne restoit plus à prendre qu'un chana très-fort, qui étoit à environ une werste du cavalier et du rempart. Ce fut aussi Ribas qui s'en chargea, et il s'en rendit maître après un combat très-court, ainsi que de quelques centaines d'hommes qui s'y trouvoient.

A deux heures après midi les troupes de terre et de mer occupoient le centre de la ville; alors Suworow y fit entrer sur les deux aîles par les

portes de Brock et de Bender, quatre escadrons de carabiniers, et quatre escadrons de hussards, avec deux régimens de Cosaques pour balayer les rues où il resteroit quelques ennemis épars. On sabra, chemin faisant, plusieurs Turcs qui avoient encore la témérité d'opposer une défense évidemment inutile; ensuite cette cavalerie mit pied à terre, et rechercha, le sabre à la main, ceux qui se cachoient. On fit quartier à ceux qui voulurent se rendre prisonniers.

1790.

Après un assaut sanglant, dont l'histoire de plusieurs siècles, n'offre pas d'exemple, la victoire des Russes fut complète, et ils furent absolument maîtres d'Ismaïlow à quatre heures du soir. La défense terrible qu'opposoient tant de milliers de Turcs ressembloit à de la rage. Les femmes même se jetoient sur les soldats avec des poignards et d'autres armes. Tous les commandans russes couroient au devant du danger avec une valeur héroïque, et tous les soldats se bat-

toient comme des lions. Ils combattirent pendant dix heures de suite sans se mettre en peine de la supériorité de l'ennemi qu'ils attaquoient sans cesse, et qui sans cesse les entouroit de nouveaux essaims. Aucun effort n'arrêtoit l'activité de leur bras infatigable ; nul péril ne troubloit leur inébranlable intrépidité. Ce seroit ici le lieu de décrire des actes de bravoure et d'héroïsme capables d'exciter l'admiration, si les bornes de notre plan nous permettoient de donner plus d'étendue au récit de cet assaut. Nous nous contenterons de remarquer que plusieurs jours après, quelques-uns des vainqueurs frémissoient à la vue des abymes qu'ils avoient franchis pendant la nuit, et des escarpemens qu'ils avoient escaladés. Ceux d'entr'eux qui s'étoient trouvés à la prise d'Okzakow, n'en faisoient aucune comparaison, et tous s'accordent à regarder la conquête d'Ismaïlow comme le monument le plus éclatant de la gloire des Russes.

1790.

1790.

Ces mêmes guerriers qui, dix heures auparavant, attendoient en silence, le signal d'une lutte incertaine et formidable, voyoient maintenant à leurs pieds les corps de leurs ennemis amoncelés, et leurs armes noyées dans les flots de sang dont les rues et les places publiques étoient inondées. Le calme de la victoire succéda bientôt à la fureur des combats. Ils se mirent en ordre à la voix des chefs qui leur restoient; et plusieurs bataillons de grenadiers et de Cosaques, qui avoient perdu la moitié de leurs officiers, furent commandés par des officiers de fusiliers et de chasseurs.

On distribua des gardes à différens postes dans la ville et sur les remparts. Un bataillon de grenadiers de Fanagor forma la grand'garde sur la place du marché; on mit quelques bataillons sur le rempart; on plaça de fortes gardes aux portes, aux magasins à poudre, dans les carrefours, dans les églises et dans les mosquées, et l'on fit faire des rondes et des pa-

1790. trouilles dans toutes les rues. Suworow nomma le général-major Kotusow commandant d'Ismaïlow.

Cependant on tirailla encore pendant la nuit, et même jusqu'au lendemain matin, parce qu'il étoit resté beaucoup de Turcs dispersés dans les mosquées, dans les maisons, dans les caves et dans les granges. On en tua plusieurs ; mais le plus grand nombre se rendit prisonnier.

La place ayant été prise d'assaut, on permit le pillage aux soldats pendant l'espace de trois jours, comme on le leur avoit promis. Cette dernière scène ne put se passer sans répandre encore du sang, parce que beaucoup de Turcs aimoient mieux perdre leur vie que leurs biens.

Suworow informa le prince Potemkin de la prise de la place, en lui écrivant sur-le-champ ce peu de mots. *Le drapeau russe flotte sur les remparts d'Ismaïlow.* Le prince étoit alors à Bender, d'où l'on avoit très-bien entendu la canonnade.

1790.

Les généraux-lieutenans Potemkin et Samoïlow rencontrèrent Suworow à la porte de Bender avant la nuit. Ils mirent pied à terre tous les trois ; ils s'embrassèrent cordialement, et se félicitèrent sur cette grande victoire.

On la célébra le lendemain par une fête solemnelle, en actions de grâces, dans l'église du couvent de Saint-Jean, et l'on tira sur tous les remparts la grosse artillerie qu'on avoit prise. Tous les généraux y assistèrent avec la plus grande partie de l'état-major et des officiers supérieurs. On se complimentoit, on s'embrassoit de tous côtés avec des larmes de joie. Chacun regardoit sa propre vie et celle de son ami comme un bienfait du ciel ; chacun attribuoit à sa faveur particulière le bonheur d'être échappé à tant de périls, et de n'avoir pas partagé le sort du grand nombre de guerriers qui avoient payé la victoire au prix de leur vie : on voyoit aussi reparoître avec beaucoup de joie, bien des gens qu'on avoit dit morts la veille.

1790. Après le service divin, Suworow se rendit à la grand'garde où son bataillon de Fanagor étoit posté; il paya un tribut d'éloges bien mérités à cette troupe si distinguée par sa bravoure; marqua ensuite la même reconnoissance et rendit la même justice à tous les autres corps, officiers et soldats, à la valeur desquels il devoit la prise d'Ismaïlow.

On s'occupa de rédiger le rapport officiel pour l'envoyer à la cour, et l'on fit une recherche, afin de constater le nombre de ceux qui étoient morts pendant l'assaut. On reconnut la quantité de ces victimes de la guerre, tant sur les déclarations des prisonniers, que dans les décombres des maisons, dans les rues, les places publiques et sur les remparts.

Dans cette seule et terrible journée les Ottomans perdirent, par la supériorité des armes russes, dont le nombre étoit fort inférieur, trente-trois mille hommes tués ou blessés mortellement. On leur fit environ dix mille

prisonniers, tant bachas et officiers que soldats, dont 200 Tartares. On leur prit en outre 6,000 femmes et enfans, 2,000 chrétiens de Moldavie et d'Arménie, et plus de cinq cents juifs.

1790.

Il y avoit parmi les morts six sultans, le Sérasquier et un bacha d'Arnautes, tous deux à trois queues; les deux gouverneurs de Kilia et d'Akerman, un bacha-commandant, un Aga des janissaires, environ cinquante Bim-Bachas, Topschi-Bachas et autres.

Au nombre des prisonniers étoient le sultan Machsut Ghéray, le gouverneur d'Ismaïlow, bacha à trois queues, et plusieurs autres bachas.

Du côté des Russes, d'après le rapport officiel, la perte consistoit, en dix-huit cents trente morts, parmi lesquels il y avoit 400 grenadiers de Fanagor et 2,500 blessés.

Il y avoit parmi les morts un brigadier, et 65 officiers supérieurs, et d'état-major, hachés pour la plupart à coups de sabre : parmi les blessés,

trois généraux-majors (Meknob, l'un d'eux, mourut bientôt après), et 220 officiers supérieurs et d'état-major.

1790.

Quoiqu'on fût en plein hiver, il étoit indispensable de prendre des précautions pour empêcher que cette quantité inouïe de corps morts n'occasionnât des maladies épidémiques et même la peste. On employa, en conséquence, les 10,000 prisonniers à enlever les cadavres de leurs gens et de leurs chevaux; et comme on ne pouvoit pas creuser des fosses avec assez de promptitude, attendu que la terre étoit gelée, on les jetta tous dans le Danube, et tout fut fini dans l'espace de six jours.

Les Russes prirent soin de l'inhumation de leurs morts, qui furent tous enterrés hors de la ville, suivant l'usage de l'Eglise. Beaucoup d'officiers, dont les corps n'étoient pas hachés, et qui étoient encore reconnoissables, furent placés dans le cimetière : et le brigadier Ribopierre

reçut les honneurs de la sépulture dans l'église du couvent de Saint-Jean, auprès du général Weissman, qu'on y avoit enterré dans la première guerre contre les Turcs.

1790.

Il est assez digne de remarque que, sur une garnison aussi considérable que l'étoit celle d'Ismaïlow, il ne se soit échappé qu'un seul homme. Il étoit légèrement blessé; il tomba dans le Danube, où il saisit par hasard une planche, à la faveur de laquelle il gagna la rive opposée. Ce fut lui qui donna au Grand-Visir la première nouvelle de la prise de la place.

On y fit des prises d'une grande importance, et les soldats y firent un butin considérable.

On y trouva 232 canons, y compris 32 pièces qui étoient à bord de huit lansons, en quoi consistoit le reste de la flotte à rames. A l'exception de dix canons en fer, toutes les pièces étoient de bronze, la plupart de gros calibre, des coulevrines.

1790. lions de piastres, la totalité des richesses trouvées dans Ismaïlow.

Suworow, inaccessible à des vues d'intérêt, s'abstint, suivant sa coutume, de retenir la moindre chose pour son compte, et il ne se réserva pas même un cheval. Content de la moisson de gloire qu'il avoit recueillie dans cette place, il s'en retourna comme il y étoit venu.

Deux jours après la prise, le contre-amiral Ribas donna un grand dîner sur sa flotte, et fit jouer toute son artillerie. Le général-lieutenant Potemkin donna aussi un repas le lendemain. Le jeune sultan Machsut Ghéray et le gouverneur d'Ismaïlow y assistèrent. Ils eurent l'air contens, et parurent prendre assez de part à la fête, sans qu'on pût démêler si c'étoit un effet de la surprise, de la dissimulation ou de l'insensibilité.

Aussitôt qu'on eut enlevé les morts, et nettoyé les rues qui toutes avoient servi de champ de bataille, on fit

des dispositions pour le départ des troupes et le transport des prisonniers. Ceux-ci furent conduits sous une escorte de régimens de Cosaques qui alloient en quartiers d'hiver en Russie, par Bender. Suworow confia la direction de ce transport à un lieutenant-colonel de sa suite, chargé de veiller à ce qu'ils fussent bien traités.

Pour diminuer un transport si nombreux, ainsi que l'embarras de surveiller tant de prisonniers, Suworow permit aux officiers de choisir et de garder pour eux les sujets des deux sexes qui leur conviendroient, en s'engageant par écrit à prendre soin de leur nourriture et de leur entretien, et à les traiter humainement.

Huit jours après la prise d'Ismaïlow, le général partit pour Galaz, avec son régiment de grenadiers de Fanagor, et le reste des troupes dont son corps étoit composé, à l'exception des malades et des blessés, pour lesquels on avoit établi un hôpital

— dès le premier jour dans l'intérieur de
1790. la place. Le général Kotuzow y resta en qualité de commandant avec ses quatre bataillons de chasseurs de Buch, deux régimens d'infanterie, et quatre régimens de Cosaques du Don. Les autres corps se retirèrent sur Bender pour prendre leurs quartiers d'hiver.

Un officier autrichien apporta, peu de tems avant l'assaut, une lettre de l'empereur Léopold à Suworow. Il la mit de côté, sans se donner le tems d'en prendre lecture, tant il étoit préoccupé des dispositions de l'assaut. C'étoit la réponse de l'empereur au compliment de Suworow sur son couronnement. Il reçut aussi, bientôt après son arrivée à Galaz, une lettre de son ami, le prince de Cobourg, qui lui témoignoit le plus vif intérêt sur sa grande victoire. Il lui marquoit combien la prise d'Ismaïlow étoit importante pour la maison d'Autriche : en effet, cette observation fut bientôt confirmée par

l'impression que cette nouvelle produisit à Sistow, où les conférences furent interrompues pendant quelques jours, et où cet évènement occasionna une extrême confusion.

1790.

La lettre de l'empereur étoit conçue en ces termes :

MON CHER COMTE SUWOROW,

Je conserverai toujours le souvenir des importans services que vous avez rendus à ma maison dans le cours de la guerre qui est sur le point de finir. J'ai été d'autant plus touché du contenu de votre lettre du 8 de ce mois, que je suis convaincu de la sincérité de vos sentimens et de votre dévouement. Soyez assuré de votre côté que je verrai toujours avec plaisir les occasions de vous donner des témoignages de la bienveillance distinguée avec laquelle je suis,

votre affectionné

LÉOPOLD.

A Vienne, le 25 novembre 1790.

Au mois de janvier 1791, Suworow partit pour Saint-Pétersbourg, où l'impératrice le reçut avec des marques éclatantes de satisfaction.

Peu de tems après son arrivée, il fut nommé lieutenant-colonel des gardes de Préobraschenski, et la souveraine fit frapper une grande médaille en or et en argent, en mémoire de la mémorable victoire que le général venoit de remporter.

1790.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Son voyage aux frontières de Suède.

1791.

Le roi de Suède avoit signé la paix avec la Russie l'année précédente; mais la guerre contre les Turcs n'étant pas encore terminée, les ministres des cours étrangères tâchoient d'exciter la Suède à une rupture. Cependant leurs tentatives ne réussirent point.

Suworow, destiné à commander les troupes en Finlande, reçut, de la main de l'impératrice, l'ordre d'inspecter les frontières de cette province, et de donner un plan de fortifications. En moins de quatre semaines, il fut de retour; il donna son rapport, et repartit bientôt après pour diriger lui-même le travail dont il avoit conçu le plan.

Le prince de Nassau-Siegen, amiral en chef de la flotte stationnée sur les

côtes de Finlande, avoit obtenu de l'impératrice la permission d'aller joindre les princes français sur le Rhin, pour servir contre la révolution de France; et à son départ, Suworow eut le commandement de l'armée navale, ainsi que des troupes de terre.

1791.

Ces deux armées montoient ensemble à 25,000 hommes. La flotte étoit composée de huit frégates à rames, six chébecs, une bombarde, un yagt, cent chaloupes canonnières, et neuf batteries flottantes, le tout armé de 850 canons. Les commandans étoient, l'amiral Traversoy, et le général-major Herrmann.

En 1791 et 1792, une partie de cette flotte hiverna dans les ports du sud, et l'autre partie resta dans le nouveau port de Rotschowhalm, aux frontières de Suède. Mais, pendant l'été, une flotte à voiles vint croiser au large dans ces parages, et une partie de cette escadre à rames se tint sur les côtes.

Comme la grosse tour de Neus-chlott avoit sauté peu de tems après la paix avec la Suède, Suworow prit des mesures pour la réparer. Il y substitua un gros bastion propre à établir un feu horizontal et un feu plongeant.

1791.

Il éleva sur les bords du Kymen, qui baigne la frontière de Suède, la petite redoute de Parta, celle d'Utti, les forts d'Ostinoi et de Likola, et la forteresse de Kymen-Gorod. Celle-ci couvroit du côté de la terre le beau port de Rotschershalm, formé de plusieurs îles, et qui n'est commandé d'aucun côté. Toutes ces petites îles furent fortifiées avec soin; on établit même à quelque distance en mer sur un banc de sable, où est la tour en pierres, appelée *Gloria*, 60 pièces de grosse artillerie. Au total, on garnit le port de plus de neuf cents bouches à feu.

Lorsque Suworow reparut à Pétersbourg, l'impératrice lui dit en l'abordant : « Vous m'avez fait présent

—— » d'un nouveau port » ! Un trait 1791. aussi caractéristique étoit plus flatteur que toutes les récompenses imaginables. Cependant, on verra bientôt que la munificence impériale ne se bornoit pas à reconnoître le zèle de ses sujets par des paroles si propres à les enflammer.

La paix fut conclue avec les Turcs, en décembre 1791, par le comte Besboreldo, à Jassy. Le prince Potemkin étoit mort près de cette ville peu de mois auparavant. Aux termes du traité de paix, la Porte cédoit à la Russie Okzakow et tout son district, jusqu'au Niester. Cette perte fit d'autant plus de peine au Grand-Seigneur, que, bien loin de s'attendre à des sacrifices, au commencement de la guerre, il s'étoit flatté de reprendre la Crimée.

Ainsi, comme il n'arrive que trop souvent, la paix étoit faite, et le germe d'une guerre nouvelle subsistoit encore. Il étoit entretenu par des souvenirs douloureux et humi-

lians pour Constantinople, et les Français travailloient à le développer par les insinuations de leur ministre Sémonville, qui promettoit à la Porte, pour l'année suivante, une flotte considérable, avec des troupes de débarquement. La Russie fut donc obligée de prendre ses mesures pour la sûreté de ses nouvelles frontières. Suworow y fut envoyé à la fin de 1792, et on lui confia le commandement des troupes dans les trois gouvernemens de Catherinoslaw, de Crimée et de la province nouvellement conquise, jusqu'à l'embouchure du Niester. Il établit son quartier-général à Cherson, où il resta environ deux ans.

1791.

1792.

Il y reçut la lettre suivante de l'impératrice, à l'occasion des fêtes de la paix.

COMTE ALEXANDRE BASILOWITSCH,

Le jour où l'on célèbre la paix, nous rappelle les services et les exploits par lesquels vous vous êtes signalé; nous vous gratifions en conséquence d'un diplome signé de notre

1792. main, contenant l'énumération des actes de zèle et de valeur par lesquels vous vous êtes constamment distingué dans le cours de votre longue et glorieuse carrière. En témoignage de notre confiance dans vos lumières et votre équité, nous vous remettons un ordre militaire de Saint-Georges de la seconde classe, dont vous pourrez décorer à votre choix celui que vous en jugerez le plus digne par sa bravoure et ses talens. Nous vous envoyons en même - tems un ruban d'ordre et une bague comme un gage de notre bienveillance impériale (*).

CATHÉRINE.

Pétersbourg, le 7 septembre 1793.

(*) La bague et le ruban enrichis de diamans sont évalués ensemble 60,000 roubles, (420,000 fr. argent de France).

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre de Pologne en 1794.

1794.

En attendant que les événemens politiques l'appelassent à de nouveaux exploits, le général Suworow goûta les douceurs du repos pendant deux années à Cherson à l'extrême frontière de l'empire de Russie du côté de la Turquie. Mais ce repos même n'étoit qu'une autre espèce d'activité moins fatigante, et moins orageuse que la guerre. Il fit souvent exercer et manœuvrer les troupes sous son commandement; il parcourut la Crimée pour s'assurer par lui-même de l'état des fortifications dans cette province; et, pour mettre les frontières sur un pied de défensive respectable, il y distribua au printems une

1794. partie des troupes qui avoient eu leurs quartiers d'hiver dans l'intérieur de la petite Russie, et aux confins de la Russie rouge.

A la même époque, toute la flotte à voiles qui étoit sous ses ordres, commandée par le contre-amiral Ribas, appareilla pour aller croiser à l'embouchure du Danube. Suvorovv partit de Cherson, inspecta les nouvelles fortifications élevées sous la direction du colonel de Polant, dans les provinces récemment conquises sur les Turcs, en face de Bender, et sur les bords du Danube et de la mer Noire. Il eut la satisfaction de voir qu'on avoit déjà fait de grands progrès, il s'arrêta quelques semaines à OKZAKOW, et il avoit le projet de renouveler souvent ses visites aux frontières. Mais sa présence fut bientôt réclamée sur un théâtre éloigné où la terreur de ses armes n'étoit pas moins connue.

Après la confédération de Pologne du 3 mai 1791, il y en eut, comme on sait, une seconde à Grodno sous la pro-

tection de l'impératrice de Russie et du roi de Prusse. A la fin de ce congrès, au mois d'avril 1793, les troupes polonaises répandues en Ukraine entrèrent au service de la Russie, et on en fit la répartition sous les ordres de différens chefs de corps russes. Le général en chef prince Dolgoruckow, et le comte Ivan Soltikow eurent successivement ces troupes sous leur commandement dans la Russie rouge. Elles se comportèrent d'abord assez paisiblement, quoiqu'on n'eût pas lieu de se reposer sur leur docilité : mais, lorsque l'insurrection de Pologne éclata à Cracovie, et que Varsovie devint le théâtre de scènes sanglantes, leur funeste influence ne tarda pas à se manifester parmi ces troupes. Elles se mutinèrent dès le commencement du mois d'avril 1794.

1794.

Les régimens de chevaux-légers de Zitomir et de Constantinow étoient dans les environs de Nowoi.Mirgorod, au nombre d'à-peu-près quinze cents hommes. Ils prirent les armes pendant la nuit, pénétrèrent dans le quartier-

1794. général, s'emparèrent des étendards et des timbales, et s'enfuirent à Bialacéréteu. Il resta seulement en arrière trois cents quarante hommes avec tous les officiers. Le général-major prince Daskow les harangua et les retint; les autres poursuivirent leur route, gagnèrent les frontières de Pologne, et allèrent se réunir aux insurgens en Lithuanie.

Quelques jours après, la brigade de cavalerie de Bohlinski, forte de quinze cents hommes dans les environs de Kaminiezki Podolzk, en fit autant. Elle partit avec son brigadier et tous ses officiers, traversa sans trouver d'obstacle, Jambol, la Moldavie, le cordon autrichien, et la Gallicie, et fit sa jonction près de Cracovie avec le général Kosziusko. Cet exemple fut bientôt suivi par la brigade de Brazlaw qui étoit à Pikow. Il n'en resta que quelques centaines d'hommes avec la plupart des officiers; tous les autres allèrent par Polesce en Lithuanie. On avoit tout lieu de craindre la même déser-

tion de la part des autres troupes polonaises.

1794.

A la vérité Soltikow avoit distribué parmi elles différens corps russes qui étoient sous ses ordres : mais, lorsque la plus grande partie des Russes sous les ordres du général-lieutenant Derfelden se porta dans l'intérieur de la Pologne, il n'y avoit plus moyen de contenir ces troupes.

Vers le milieu du mois de mai suivant, Suworow reçut l'ordre de pénétrer à marches forcées dans la Russie rouge avec un corps de quinze mille hommes, et de désarmer toutes les troupes polonaises qui se trouvoient dans cette province, comme devoit le faire le comte Soltikow dans celle d'Isiaslaw, pour les empêcher de se joindre aux autres. Le corps de Suworow étoit de treize mille hommes, et il avoit de l'artillerie de campagne outre les canons de régimens.

Il prit ses mesures pour désarmer et licencier le plus promptement possible toutes les ci-devant troupes polonaises,

1794. et il arrêta la disposition suivante en neuf articles dont il donna connoissance aux généraux qui étoient sous ses ordres.

1°. Les commandans des troupes russes marcheront à leur tête sur les points indiqués, le même jour 26 mai. En s'approchant des troupes polonaises, ils se distribueront de manière qu'elles ne puissent ni échapper, ni être secourues.

2°. Ils feront rassembler sur-le-champ les troupes polonaises dans leurs quartiers, feront l'appel, et demanderont, homme par homme, quels sont ceux qui veulent rester au service ou y renoncer; ensuite, ils les engageront tous amicalement à rendre leurs armes, attendu qu'on en donnera d'autres à ceux qui ont intention de rester au service de Russie.

3°. On annoncera que la solde arriérée sera payée après l'envoi des listes.

4°. On donnera des passe-ports aux soldats qui demanderont leur congé; mais quant aux officiers qui voudroient quitter, on en remettra la liste au général en chef, qui la communiquera au collége de guerre, d'où les passe-ports seront expédiés; en attendant, on leur en donnera de provisoires pour se retirer chez eux, à condition de ne pas s'en éloigner jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ceux du collége de guerre.

1794.

5°. Ceux qui voudront rester au service de Russie seront incorporés dans d'autres régimens de l'armée, et on les escortera jusqu'aux lieux de leur destination. Le commandant de l'escorte sera chargé de pourvoir à leur entretien et à leur sûreté. Afin de soulager l'escorte, on tâchera de déterminer ceux qui ont des chevaux à les vendre, et on louera des voitures pour transporter leurs équipages.

6°. Aussitôt qu'on aura formé des listes de ceux qui veulent rester au service, et de ceux qui demandent leur licenciement, on les fera parvenir au général en chef.

7°. On fera la même question à ceux qui servent la Russie sans être nés sous sa domination, et ceux qui demanderont leurs congés seront escortés jusqu'au lieu de leur destination, en attendant l'expédition de leurs passe-ports au collège de guerre.

8°. En cas de résistance, on opposera la plus grande fermeté ; on fera transporter à Charkow ceux qui inspireroient de la défiance, et on en préviendra le commandant de cette place.

9°. Au surplus, le général en chef s'en rapporte entièrement à la prudence et à l'activité des différens chefs de corps, qu'il autorise à modifier ou changer, selon leurs lumières, les dispositions accessoires, et il leur recommande de lui rendre compte, jour par jour, de l'exécution du présent ordre.

Toutes les troupes partirent le même
1794. jour de différens point. Suworow étoit à la tête de la colonne qui marchoit de Balta sur Titéow. Il avoit sous ses ordres le général Schéwitsch, le général de jour Islinief, et les brigadiers Lewaschow et Iseïow. Sa troupe consistoit en dix bataillons, dix escadrons, et huit cents Cosaques, avec une compagnie d'artillerie et douze canons. Le général-major Lewaschow côtoya le Niester à gauche, et distribua les huit cents Cosaques sur le cordon de Jaorlik à Mohilow, pour couper la retraite aux fuyards; et, avec deux bataillons et six escadrons, il désarma six compagnies d'artillerie ci-devant polonaises à Thomaspol et à Kreme, à quinze milles de Balta. Le brigadier Stahl, avec deux bataillons et dix escadrons, marcha par la droite, d'Oliopol à Szmila, Czyrkas, Lisianka et Bohuslaw; il y désarma successivement à-peu-près mille hommes d'infanterie et de cavalerie, et quinze cents dans le dernier endroit, formant la brigade de Nestrow.

1794.

Les factieux vouloient se rassembler à Titéow, pour se retirer ensuite à Bialacéréteu. Cette réunion, qui devoit avoir lieu deux jours plus tard, fut empêchée par la prompte arrivée des Russes, ainsi que les chefs le déclarèrent postérieurement.

En approchant de Titéow, à la pointe du jour, Suworow envoya en avant dans la ville le général Islinief avec dix escadrons, et il le suivit avec le reste des troupes. Islinief entra le sabre à la main, et s'empara de la grand'garde. Il s'y trouvoit cent hommes qui mirent bas les armes sur-le-champ; et les autres qui étoient à différens postes, ou distribués dans les environs au nombre de mille hommes, se rendirent aussi dans l'espace de trois jours. Les Russes traitèrent amicalement les officiers et le brigadier.

On avoit détaché dès la veille, et on envoyá le jour même de Titéow, plusieurs divisions sous les ordres de Schewitsch, Polémanow et Iseïow pour désarmer les troupes ci-devant polonaises

à Sokolowska, Ruschin et Pohrobize. Le colonel comte Elmpt resta en arrière avec deux bataillons et un escadron à Titéow pour l'occuper, et terminer l'opération. Suworow se porta le lendemain sur Olodarka, où le désarmement de la brigade de Podoli se fit de la même manière qu'à Titéow. Il y passa quelques jours pour attendre le retour des détachemens, parce que son corps se trouvoit très-affoibli. Tous les rapports que lui adressèrent ses subordonnés, lui annonçoient la réussite complète du désarmement.

1794.

Laissant à Olodarka le colonel prince Schakhofskoi avec deux bataillons, quelques Cosaques, et toute l'armée de campagne, il marcha avec mille hommes de cavalerie qui l'avoient joint à Bialacéréteu, huit milles en avant. C'étoit là que se trouvoit la brigade de Dnieperow, la plus éloignée et la plus turbulente. Elle étoit de 1700 hommes. Avant de se mettre en marche, il avoit eu avis qu'elle vouloit s'enfuir. Il la fit observer par le régiment de hussards d'Oléopol, de ma-

mière qu'elle ne put pas échapper, et dans l'espace de deux jours elle fut toute désarmée sans résistance.

1794.

Ce désarmement de 8000 hommes, dans un circuit de près de cent cinquante milles, fut opéré heureusement sans effusion de sang, en moins de deux semaines. Bientôt après le comte Ivan Soltikow réussit également à désarmer les deux brigades restées dans le gouvernement d'Isiaslaw. Quelques officiers demandèrent à être conservés au service de Russie. Les soldats, après avoir touché ce qui leur étoit dû, s'en allèrent pour la plupart chez eux avec des passeports.

Quand le désarmement fut terminé, Suworow distribua ses troupes en différens endroits, à Thomaspol sur le Niester, à Czeczelnick, à Titéow et Bohuslaw, pour maintenir la tranquillité publique, et pour surveiller les provinces nouvellement prises aux Turcs, attendu qu'on n'étoit pas très-rassuré sur les intentions de la Porte. La plus grande partie de son corps se posta sous Niemerow,

1794. où il se rendit après avoir tout fini à Bialacéréteu, et il y fit faire beaucoup de manœuvres.

Avant de revenir à Bialacéréteu, il alla voir le feld-maréchal Romanzow à sa terre de Taschan près de Kiowie. Suworow embrassa les larmes aux yeux le héros à cheveux blancs sous les ordres duquel il s'étoit trouvé tant de fois, dès le tems même où il étoit lieutenant-colonel. Il dîna chez lui, et ils se séparèrent après un entretien de quelques heures sur la situation particulière de la Pologne, et sur les affaires du tems en général.

CHAPITRE SECOND.

DEPUIS l'insurrection des Polonais à Cracovie, depuis la sanglante journée de Varsovie, d'où les Russes, après avoir perdu beaucoup de monde, s'étoient retirés pour se joindre aux Prussiens à Zakrorzim, différens détachemens russes avoient eu des engagemens contre les insurgés polonais à Cracovie et à Sandomir, avec des succès alternatifs. A Zakrorzim les Russes et les Prussiens gagnèrent une grande bataille contre Kosciusko. Sous Schelm le général-lieutenant Derfelden remporta une victoire importante sur Saïonschick, lui fit beaucoup de prisonniers, et lui prit une partie de son artillerie. A Wilna, les Polonais eurent l'avantage. Beaucoup de partis poussèrent jusqu'en Courlande, tout le pays étoit en insurrection, et les chemins n'étoient pas sûrs. Les Prussiens commandés par le roi en personne, et les

1794.

1794. Russes sous les ordres du général-lieutenant baron de Fersen, continuoient le siége de Varsovie; et comme les troubles se répandoient de plus en plus, tout sembloit présager que la guerre se prolongeroit encore quelques années.

Les circonstances exigeant des mesures plus vives, et des opérations plus rapides, Suworow reçut ordre de partir avec autant de troupes qu'il en pourroit rassembler, et de se porter dans l'intérieur de la Pologne. En conséquence, il expédia sur-le-champ les ordres nécessaires aux différens chefs de troupes détachées; il indiqua le rendez-vous de tous ces corps à Warkowiz, aux nouvelles frontières de Pologne; et comme la prudence ne permettoit pas de dégarnir entièrement ces provinces, conformément au projet de réforme, il laissa en cantonnement huit bataillons, dix escadrons, 700 Cosaques, et six pièces d'artillerie de campagne, sous les ordres du général-lieutenant Dunin, et du général Lewaschow, et il partit de Niemerow le 14 août 1794: toute sa troupe consistoit en

8,000 hommes sous les généraux Potemkin, Schewitch, Islinief, et les brigadiers Polemanow, Stahl et Iseïow.

Pour animer le courage des soldats, ainsi que pour se trouver par-tout en cas d'attaque, et donner l'exemple aux officiers, Suworow crut devoir partager avec eux les fatigues de la route; il la fit constamment à cheval, et dans toutes les marches jusqu'à Varsovie, il ne monta pas en voiture une seule fois.

Son corps arriva le huitième jour à Warkowiz à quarante-deux milles de Niemerow: les autres, qui étoient partis de différens points, arrivèrent le jour suivant. La troupe s'y arrêta deux jours, tant pour se reposer un peu, après une marche aussi longue et aussi rapide, que pour réparer les charriots, et sur-tout pour cuire la provision de pain d'un mois, parce qu'en avançant on ne devoit trouver de magasins nulle part.

Le corps arriva en six jours à Kowel qui est à dix-huit milles de Warkowiz. Une pluie continuelle avoit dégradé les chemins, et rendu le gué des rivières

1794. très-difficile. On avoit envoyé des Cosaques en avant pour rendre les passages un peu plus praticables. Ce fut alors qu'on apprit la nouvelle fâcheuse de la levée du siége de Varsovie, à cause de l'insurrection de la Prusse méridionale, où le roi de Prusse faisoit marcher ses troupes. Le général Fersen qui s'en étoit séparé, s'efforçoit de gagner la rive gauche de la Vistule. Le général Burhawden fit sa joction à Kowel à la tête de son corps, ainsi que celui du général Markow posté à quatre milles plus loin, consistant ensemble en sept bataillons et vingt-deux escadrons, avec huit pièces d'artillerie de campagne. Ainsi le corps de Suworow s'élevoit alors en totalité à 12,000 hommes, dont le quart étoit nécessaire pour couvrir le bagage, et pour les détachemens.

Il eut avis que le général polonais Sirakowski étoit sous Kobrin; aussitôt il se mit en marche sans tambours ni trompettes, et il défendit aux soldats de chanter ou de faire le moindre cri de guerre.

Le lendemain, dès la pointe du jour,

les Cosaques de l'avant-garde rencontrèrent le premier parti polonais de 200 chevaux. On en vint aux mains : très-peu de Polonais échappèrent, on leur fit vingt-cinq prisonniers y compris un officier, les autres furent taillés en pièces.

1794.

Cette affaire eut lieu près de la petite ville de Divin. On sut, par le rapport des habitans, qu'il y avoit à Kobrin, à quatre milles de-là, 500 hommes d'infanterie et de cavalerie polonaise. Quelques prisonniers qu'on amena en même-tems, confirmèrent le fait, et ajoutèrent que ces 500 hommes étoient les avant-postes de Sirakowski.

Les généraux étoient d'avis de temporiser encore un peu, pour se procurer quelques renseignemens plus certains. Mais Suvorovv qui n'aime ni les délais souvent funestes, ni les détachemens de patrouilles plus propres à instruire l'ennemi qu'à le découvrir, voulut marcher immédiatement sur Kobrin, et ne suspendit son départ que quelques heures pour laisser rafraîchir les chevaux.

Il alla dans la soirée au camp des Co-

1794. saques du brigadier Iseïow, qui étoit à un demi-mille en avant dans le bois. Il eut un entretien avec lui, et se reposa quelques instans sur la paille et auprès du feu.

Les Cosaques, au nombre de 800, partirent à minuit. Le brigadier Stahl les suivit à la tête de dix escadrons de chasseurs à cheval pour les soutenir. Le reste de la cavalerie marcha ensuite à quelque distance, et après elle l'infanterie. L'intention de Suworow, en cas qu'on trouvât le corps même de Sirakowski sous Kobrin, étoit de le charger à l'instant avec la lance et le sabre, sans attendre que l'infanterie fût arrivée.

Il se porta en avant avec Iseïow et une partie des Cosaques du Don. Ils arrivèrent la nuit à un petit mille de Kobrin à une hôtellerie qui étoit tenue par des Juifs. Ils y mirent pied à terre, et firent différentes questions sur les nouvelles du pays, sur le nombre et l'espèce de troupes qui étoient à Kobrin. « On dit, répondirent les Juifs, » que le corps de Sirakowski, d'envi-

» ron vingt mille hommes, est parti de
» Brzescie, et qu'on l'attend demain. 1794.
» Une partie de la cavalerie et de
» l'infanterie est déjà arrivée de l'autre
» côté de Kobrin. » Suworow résolut de
s'y porter sur-le-champ, et de les attaquer avant le point du jour. Il envoya aussitôt les Cosaques en avant. On vit en effet les feux de garde du camp polonais, et on put en évaluer la force, à peu de chose près. Les Cosaques ne tardèrent pas à rencontrer les avant-postes, qui crièrent sur eux; mais, dès le troisième cri, la première amorce à peine brûlée, les Cosaques fondirent sur les Polonais avec une précipitation qui ne leur donna pas le tems de se reconnoître. L'ennemi eut trois cents hommes taillés en pièces, et soixante-cinq prisonniers. Il n'échappa qu'une cinquantaine d'hommes. A six heures, tout étoit fini, et à neuf l'infanterie arriva.

On prit sous Kobrin un magasin assez bien fourni en blé, pain et avoine. Cette provision se trouvoit fort à propos pour les Russes.

1794. Malgré tout le desir qu'avoit Suw
row de se porter plus avant, il fut obli
de séjourner sous Kobrin, pour fai
faire des réparations indispensables,
pour attendre les charriots de pain
de bagages. Il fit donc reposer sa trou
Le lendemain dans la soirée, un o
cier de Cosaques prit un cavalier
lonais, qui déclara que Sirakowski ét
arrivé à deux milles de Kobrin p
Krupezize, avec un corps de seize m
hommes, et qu'il avoit dessein de
nétrer beaucoup plus avant: qu'il s
tendoit bien à rencontrer dans les
virons les corps volans du général I
hawden et de Markow, mais q
croyoit encore Suworow près de W
kowiz, et qu'il n'avoit appris sa m
che véritable qu'en arrivant à Kru
zize.

Les Russes passèrent cette nuit
sur le qui-vive sous Kobrin, ayant
rière eux leurs bagages couverts
des Cosaques avec le régiment de S
lenski. Sur le soir il courut un
bruit que l'ennemi les avoit attaq
On y trouvoit d'autant plus de pr

bilité que les Polonais étoient en grand nombre sur plusieurs points.

1794.

Suworow attendoit leur arrivée ; mais, comme ils ne parurent point, il marcha sur eux avant le jour, à la distance d'un mille. A cette hauteur, il trouva une position très-avantageuse et très-propre à les attirer. C'étoit une plaine qui s'abaissoit en pente douce et qui avoit, sur le côté, une petite rivière où il falloit que l'ennemi passât. Son dessein étoit de le laisser venir, et de le culbuter dans la rivière. En attendant, la troupe se reposa quelques heures. Mais les Polonais ne se montrant pas davantage, Suvorovv prit le parti de les serrer de plus près. Les Cosaques se portèrent en avant, et rencontrèrent çà et là des cavaliers polonais des avant-postes, avec lesquels ils escarmouchèrent. Ils ramenèrent quelques prisonniers qui dirent que Sirakowski vouloit d'abord prévenir les Russes ; mais que son corps occupant une position très-avantageuse derrière des marais, et étant couvert par cinq

batteries, il s'étoit décidé à y attendre
1794. l'attaque.

En conséquence, tout le corps se mit en marche, passa au gué la petite rivière de Muchawez : et à neuf heures, il n'étoit plus qu'à un demi-mille de l'ennemi. Les Cosaqnes repoussèrent sa cavalerie d'avant-postes jusqu'au village de Perki. Les colonnes se rangèrent sur une ligne. L'infanterie et la cavalerie s'approchèrent des points que Suworow avoit désignés pour l'attaque, et les batteries ennemies commencèrent à jouer. Le feu des Russes fit bientôt taire quelques canons polonais établis dans une maison en avant du marais; les premières bombes qu'on jeta sur cette maison y mirent le feu, et l'ennemi se hâta de retirer ses canons par un mauvais pont qui traversoit le marais.

Une partie de la cavalerie polonaise se retira à droite sur un bois fort épais, comme pour prendre les Russes en flanc: Suvorovv détacha le général Islinief, avec le régiment de chasseurs à cheval

de Pereiaslavv pour prévenir cette attaque, mais il ne lui fut pas possible de passer le marais. La cavalerie polonaise retourna joindre son corps, et Islenief se replia également.

1794.

Alors on se canonna pendant quelque tems de part et d'autre. L'ennemi se croyoit inattaquable derrière ce marais large de deux cents pas, assez profond, et qui avoit de chaque côté des collines couronnées de bois. Cependant Suvorovv ordonna l'attaque. Aussitôt l'infanterie se mit en marche en deux colonnes, sous les ordres du général-major Burhavden, et passa le marais en dépit des plus grands obstacles, et sous le feu continuel de l'ennemi. Rien n'arrêta les Russes, quelques difficultés qu'ils eussent à surmonter. Les uns se servirent de poutres et de planches qu'ils tirèrent de quelques cabanes voisines, et qu'ils jetèrent sur le marais; les autres s'en dégagèrent par leurs propres efforts. De toute l'artillerie, on ne put passer que quatre canons de régiment, que les soldats portèrent sur

1794. leurs épaules. On laissa le reste en arrière sous une escorte. Trois escadrons de hussards, et les Cosaques passèrent en même-tems que l'infanterie sur les deux aîles.

Aussitôt que les troupes eurent passé le marais, ce qui employa près d'une heure, elles se formèrent, montèrent la petite colline, et marchèrent à grands cris sur l'ennemi qui avoit pris une autre position, et qui les reçut avec une forte décharge à mitraille. Les Russes tirèrent seulement quelques coups de fusil, et tombèrent sur les lignes des Polonais avec la baïonnette. Le corps de Sirakovski se défendit avec opiniâtreté; mais, malgré la grande supériorité de son artillerie, il fut mis en désordre, et perdit beaucoup de monde. Quelques Polonais s'enfuirent dans le couvent de Krupezize où ils furent poursuivis et taillés en pièces. Les pauvres moines tremblans pour leur propre vie, implorèrent la pitié des soldats, en leur présentant la bible et le crucifix. On les épargna.

Sirakovski s'occupa sérieusement de sa retraite; il forma un carré de trois colonnes serrées, avec la cavalerie sur ses flancs, et il se retira peu-à-peu.

1794.

Sur ces entrefaites, il arriva quatre régimens de cavalerie russe, de l'aîle droite, sous les ordres du général Schewitsch. Ils avoient été obligés de faire un détour de trois werstes à travers le bois. Ils avoient passé le marais sur des abattis, en menant leurs chevaux en main, pour ne pas s'embourber. Isliniеf traversa le marais, à gauche, sur le mauvais pont, à moitié rompu. Ainsi la cavalerie des deux aîles tomba en même tems sur les colonnes ennemies, qui étoient déjà en pleine retraite.

Alors elles essuyèrent de nouveau une perte considérable : elles firent vainement tous les efforts imaginables pour se servir de leur artillerie nombreuse; la cavalerie et l'infanterie les serrant de toutes parts, les obligea de s'enfoncer dans le bois. Le tems s'obscurcit, il étoit déjà cinq heures du soir, et on ne put pas les poursuivre plus loin.

1794.

Le corps polonais qui avoit combattu, consistoit en 12,000 hommes d'infanterie, 3,500 de cavalerie, et environ 2,000 armés de faux. L'usage de cette arme terrible étoit de l'invention de Kosciuzko. C'étoit une lame tranchante, montée en forme de faux, et surmontée d'une pique d'un pied, au bout d'un bâton de 10 pieds de long.

Les Polonais laissèrent sur la place environ 3,000 hommes, dont beaucoup d'officiers. Leur général, Ruschize, fut tué. On leur fit très-peu de prisonniers. Les Russes perdirent 125 hommes, et en eurent 200 de blessés.

Cette victoire étoit d'autant plus importante que c'étoit la première bataille livrée aux Polonais par les troupes sous les ordres de Suworow, et que l'ennemi, nonobstant l'avantage énorme de sa position, la supériorité du nombre, et la force de son artillerie, fut obligé de prendre la fuite. L'infanterie russe contribua le plus au succès de cette journée; car elle attaqua toujours l'ennemi à la baïonnette, et toujours elle le repoussa.

Aussitôt que le sort de l'action avoit commencé à se décider, Suvorovv avoit envoyé à Kobrin l'ordre de faire partir les bagages avec leur escorte, et d'envoyer à la hâte en avant les charriots de pain et les fours de campagne. Ils arrivèrent tout au plus une heure après le combat; on fit la cuisine, et le corps alla bivouaquer sous Janopol, à trois werstes du couvent de Krupezize.

1794.

On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la valeur ou de la vigueur des Russes. Ils étoient partis de Niemerovv, depuis trois semaines seulement, et ils avoient fait 80 milles d'Allemagne : c'est-à-dire, 160 lieues de France, en vingt-un jours. On seroit tenté de révoquer en doute les actes nombreux de cette activité infatigable, s'ils n'étoient pas d'une date aussi récente, et confirmés par des preuves dont l'authenticité ne laisse rien à desirer.

CHAPITRE TROISIÈME.

1794. Un peu avant minuit, tout le corps s'ébranla pour se porter en avant, et poursuivre l'ennemi. Les signaux et les cris de guerre furent défendus. On fit halte à quatre milles de l'endroit où on avoit bivouaqué, et on se reposa pendant quatre heures. Toute la route étoit jonchée de chevaux morts, parce que les bagages polonais avoient pris la fuite par le même chemin; mais le corps de Sirakovski en avoit pris un autre beaucoup plus court, à travers les bois, sur la gauche des Russes; il fit sa retraite avec tant de précipitation, qu'il arriva le lendemain à Brzescie à dix heures du matin.

De Bulkovv, où le corps russe s'étoit reposé, il arriva dans la soirée à Teischin, qui en est à trois milles, et à un mille de Brzescie; il campa dans un fond couvert par des collines, sur les

bords d'une petite rivière. Les soldats firent leur cuisine dans des fossés et à petit feu, pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi. Il envoyoit souvent des patrouilles ; mais elles ne venoient pas assez près, et elles n'apperçurent qu'un parti de Cosaques. A la faveur de l'obscurité le lieutenant-colonel Ivaschovv, escorté par une vingtaine de Cosaques, hasarda de pousser une reconnoissance près de Przescie, dans le dessein surtout de découvrir autant qu'il pourroit les gués du Boug, attendu que Suvorovv ne vouloit pas suivre la route directe et battue.

1794.

Avant le retour d'Iwaschow il arriva de Brzescie un juif, qui étoit fort empressé de tirer parti de l'arrivée des Russes aux dépens des Polonais. Il fit part des bruits qui couroient dans ce pays-là sur la marche rapide de Suworow qu'on s'attendoit à y voir paroître bientôt ; il supplia le général d'épargner les gens de sa nation domiciliés dans cette ville et il offrit de rendre aux Russes tous les services qui dépendroient de lui. Il

1794. assura que Sirakowski, dont la troupe et les chevaux étoient harassés, éviteroit le combat tant qu'il pourroit, qu'il se mettroit en marche le lendemain pour se rendre à Varsovie, et qu'il avoit déjà fait partir ses bagages à la nuit tombante.

Il eût été fort difficile aux Russes de l'y poursuivre, attendu qu'il eût fallu traverser d'épaisses forêts, et s'éloigner de Brzescie qui étoit au centre des opérations et des approvisionnemens, tandis que Sirakowski étoit à portée de se procurer des secours de toute espèce. On eût été obligé de faire suivre les vivres et tous les charriots, ou de laisser sur les derrières un fort détachement pour les couvrir ; et encore eussent-ils été exposés aux attaques de nombreux insurgens de Lithuanie.

On interrogea le juif sur la position de l'ennemi, sur la nature du terrain, et principalement sur les gués des rivières de Muchavez et du Boug. Cette dernière est guéable en trois endroits, le plus éloigné même à droite à un bon demi-mille de la ville : et par-là on au-

roit pu prendre l'ennemi à dos ; mais de ce côté-là les bords de la rivière sont fort escarpés, et les chevaux ont de l'eau jusqu'aux sangles. Les deux autres gués sont sur la gauche de Brzescie ; l'un d'eux est assez profond, mais la rive est plate est commode, et plus à proximité de l'ennemi. Sur les deux points, la largeur de la rivière est la même, d'environ deux cents pas. Telle étoit la précision des renseignemens donnés par le juif, qui d'ailleurs proposa de servir de guide.

1794.

Après en avoir tiré tous les éclaircissemens desirables, Suworow rassembla les généraux dans une petite cabane de paysan, il dicta le plan d'attaque, et concerta avec eux les dispositions et les ordres accessoires.

Le corps se mit en marche à deux heures après minuit dans le plus grand silence. Il se divisa en deux colonnes. Toute la cavalerie se porta sur la droite avec les Cosaques, et l'infanterie sur la gauche avec deux compagnies de grenadiers qui escortoient l'artillerie de campagne. La nuit étoit très-obscure. Ils traversè-

rent deux gués de la rivière de Mucha-
1794. vez, qui à la vérité n'avoit pas beaucoup de profondeur, mais dont la seconde sinuosité fort marécageuse fut difficile à passer. Ils y perdirent un peu de tems, et quand ils arrivèrent sur l'autre rive, il étoit déjà jour.

Ils étoient encore à un demi-mille du Boug. Avant d'y arriver, ils entendirent sonner le tocsin de tous les couvens et de tous les clochers de Brzescie; c'étoit l'annonce de leur approche imprévue, et dangereuse. Les habitans consternés se précipitoient en foule dans les églises, et imploroient à génoux, comme on le sut ensuite, la miséricorde divine. Cependant le corps russe doubla le pas, gagna le bord de la rivière, la passa sans obstacle, et se hâta de se former en lignes sur la rive opposée. Le général Schewitsch commandoit vingt-cinq escadrons sur le flanc droit. Le général de jour Islenief commandoit sur le flanc gauche treize escadrons et la plus grande partie des Cosaques. Le général Burhawden avoit sous ses ordres

l'infanterie au centre ; et toute l'artillerie de campagne, consistant en quatorze canons, étoit au milieu. Le général lieutenant Potemkin étoit à la tête du corps sous les ordres du général Suworow.

1794.

Sirakowski avoit un commissaire à son armée, suivant l'usage actuel des Français. Ce commissaire nommé Horrein, qui aimoit le vin et le jeu, lui proposa une partie qui se prolongea dans la nuit, et retarda son départ de deux heures.

Le général polonais persuadé que Suworow ne pouvoit venir à Brzescie que par le chemin direct, avoit établi sur le pont du Boug une batterie de deux canons avec un gros bataillon pour en défendre le passage, et il se croyoit parfaitement en sûreté dans sa position. Mais aussitôt qu'il apperçut les Russes qui défiloient à travers le Boug, il leva son camp à la hâte, alla prendre une position nouvelle, se mit en ordre de bataille, et fit mine d'attendre le combat avec intrépidité.

Suworow ordonna au général Sche-

1794. witsch d'attaquer, avec la cavalerie de l'aîle droite, l'aîle gauche de l'ennemi, et aussitôt toute la ligne se porta en avant. Les Polonais n'attendirent point son arrivée; ils se formèrent tout de suite en trois colonnes serrées, avec leur grosse artillerie dans les intervalles, tant en avant qu'en arrière. Chacune de ces colonnes avoit à peu-près trente hommes de front sur cent de profondeur. Elles étoient soutenues par des divisions de leur cavalerie, et elles commencèrent ainsi à se retirer par leur droite dans le meilleur ordre.

Islenief reçut ordre de courir à toute bride avec les escadrons du flanc gauche, et les Cosaques sur les colonnes: et il ne tarda pas à les atteindre. Le terrain étoit sablonneux, très-inégal, et coupé de fossés. Islenief chargea la première colonne auprès d'un bois. Elle avoit devant elle un ravin assez profond, au pied duquel se trouvoit une digue rompue. Les hussards attaquèrent la colonne sur son flanc, et les carabiniers sur son front. Ceux-ci, en sortant du ravin, furent re-

çus avec une décharge à mitraille de quatre canons; et laissèrent sur la place 1794. beaucoup d'hommes et de chevaux. Cependant ils revinrent trois fois à la charge sous les ordres du colonel Tekutief; ils parvinrent à se faire jour, et une grande partie de cette colonne fut taillée en pièces.

La cavalerie de l'aile droite poursuivit l'ennemi, et tourna sa droite. En même tems la ligne de l'infanterie s'avançoit toujours, et quatre bataillons de chasseurs suivirent immédiatement la cavalerie de l'aile gauche sur la lisière du bois, sous les ordres du général Burhawden. Les deux colonnes qui n'avoient pas été attaquées, avoient fait une manœuvre derrière la première, et s'étoient portées derrière le village de Koroschin, à un demi-mille de leur dernière position; elles y occupoient une hauteur très-avantageuse, et la première colonne battue, tâchoit de les rejoindre. Le général polonais mit ses colonnes en ordre de bataille, parut avoir l'intention de tenir ferme, et d'attendre l'événement

1794. du combat. Sa nouvelle position étoit excellente. Son front étoit couvert par le village, et son aile droite par un bois fort épais, où il se hâta d'établir une batterie masquée de huit grosses pièces, qu'il fit soutenir par deux bataillons de chasseurs.

Beaucoup trop foible pour attaquer l'ennemi dans cette position, Islenief fut obligé d'attendre du renfort : mais aussitôt que le général polonais vit arriver sur lui, à toutes jambes, les bataillons de chasseurs suivis du reste de l'infanterie, il se retira. Deux colonnes se dirigèrent à droite sur le bois qu'elles vouloient traverser, et la troisième se porta par sa gauche sur le bois, afin de couvrir la batterie masquée que le général Islenief menaçoit d'emporter.

Les deux premières colonnes étoient déjà très-près du bois, lorsque Schewitsch gagna l'intervalle, à toute bride, avec 24 escadrons de carabiniers, de chevaux-légers et de hussards. Il chargea sur le front et sur les flancs la colonne la plus près de lui. Les Russes furent reçus avec

un feu de mitraille et de mousquetterie; ils éprouvèrent une vigoureuse résis- tance de la part de cette colonne, qui se défendit en désespérée ; car de 3,000 hommes qui la formoient, et d'une par- tie de la cavalerie qui la soutenoit, il y en eut très-peu qui demandèrent quar- tier ; ils furent presque tous hachés en ligne.

1794.

Sur ces entrefaites l'autre colonne étoit aux prises avec quelques escadrons; aussi- tôt qu'elle essuya une attaque générale, elle eut le même sort que la première : cependant il échappa plus de monde, parce que cette colonne avoit eu le tems de se disperser, tandis que l'autre se dé- fendoit. Ils firent, comme ils avoient fait à Krupezize, tous les efforts imaginables pour sauver leur artillerie; néanmoins ils perdirent six pièces de campagne.

Dans le même tems la cavalerie de l'aile gauche s'étoit approchée des batte- ries masquées dans le bois; elle s'en em- para sous un terrible feu à mitraille et de mousquetterie. Elle se porta, sans perdre un instant, sur la colonne qui

1794. menaçoit de l'attaquer, et qui la canonnoit déjà. Il s'engagea un combat très-opiniâtre; mais les Russes percèrent, les cavaliers et les chevaux se battirent comme à l'envi; presque toute la colonne fut entièrement défaite, et la plus grande partie de sa cavalerie, qui étoit destinée à la soutenir, chercha son salut dans la fuite.

Les quatre bataillons reçurent ordre de couper la retraite aux débris de cette colonne pour les empêcher de gagner le bois avec leurs quatre canons; lorsque cet ordre fut exécuté, et que les canons furent pris, les bataillons coururent aussi sur les autres fuyards qui vouloient gagner le bois. Dans cet état, l'ennemi n'avoit plus d'autre ressource que de s'enfuir au village de Dobrin, sur la route de Varsovie. Ce fut aussi le parti que sa cavalerie prit bientôt, et elle se hâta de se sauver par le pont qui traverse le marais au-delà du village. Mais Islenief y détacha le régiment de chevaux-légers de Mariopol avec tous les Cosaques, pour la prévenir : les quatre

bataillons de chasseurs y volèrent si rapidement qu'ils arrivèrent presqu'aussitôt que la cavalerie. Aussitôt ils se mirent à couper la digue et le pont, ils en dispersèrent les débris, et à l'exception d'un petit nombre qui avoit eu le tems de passer avant leur arrivée, tous les autres ne pouvant pas s'engager dans ce marais profond, furent obligés de se retirer dans le village.

Jusqu'à ce moment, on n'avoit guère employé l'artillerie, et presque tout s'étoit décidé au sabre et à la baïonnette : on avoit même laissé en arrière l'artillerie de campagne à cause des sables, et des terres labourées ; mais alors les chasseurs se servirent de leurs canons de bataillon ; il arriva aussi quelques pièces de campagne : on tira sur le village, et on en délogea ceux qui s'y étoient retirés. Ils furent assaillis de tous côtés à-la-fois, et ceux qui ne voulurent pas se rendre furent taillés en pièces. Quelques centaines d'hommes de cavalerie voulurent encore tenter de se sauver à travers le marais, mais ils s'y noyèrent avec leurs chevaux ou moururent sous

le feu des chasseurs qui étoient au bord.

1794. La plus grande partie de l'infanterie russe ne prit point part au combat. Suworow ordonna au colonel Markow de retourner à Brzescie avec deux bataillons, et de prendre le commandement dans cette ville ainsi qu'à Therespol.

L'action fut terminée à deux heures après-midi. Suworow embrassa les généraux, et les remercia d'avoir si efficacement contribué au gain de la victoire. Ils firent une petite halte au même endroit, et la troupe se reposa deux heures. Elle auroit encore poussé plus avant, mais comme on sut par les prisonniers que très-peu de Polonais étoient échappés, les Russes s'en retournèrent en chantant au son de leur musique, ayant devant eux à une petite lieue l'artillerie et les prisonniers; et à 7 heures, ils campèrent sous Therespol, presqu'à la même place où étoit le matin Sirakowski, et le même quartier où ce général avoit soupé la veille fut occupé par Suworow.

On laissa en arrière une compagnie de chaque bataillon; il s'y joignit une cen-

taine de Cosaques; ils balayèrent les bois et défirent les ennemis dispersés, ou les amenèrent prisonniers. Ils y passèrent deux jours, jusqu'à ce que tout fût nettoyé.

1794.

Les charriots de pain arrivèrent en même-tems de l'autre côté de Therespol, avec les autres équipages et leur escorte.

Cette bataille qui dura six heures, se donna le 18 septembre 1794. Ce fut une des plus extraordinaires ; car de tout le corps ennemi qui avoit plus de treize mille hommes, dix mille fantassins, trois mille chevaux et quatre cents faucheurs. il s'en sauva au plus trois cents; il n'y eut que cinq cents prisonniers, et tout le reste fut couché sur le champ de bataille. Sirakoswski et Krasinski s'enfuirent à Varsovie.

A l'exception des quatre bataillons de chasseurs, la cavalerie seule avoit donné ; on n'avoit presque pas employé l'artillerie, et tout s'étoit terminé à l'arme blanche. On prit toute l'artillerie ennemie, composée de vingt-huit pièces,

pour la plupart en bronze et de gros ca-
1794. libre, ainsi que deux beaux drapeaux, les seuls qu'ils eussent. Ils leur avoient été envoyés par le conseil de révolution de Varsovie. Celui de l'infanterie étoit blanc, celui de la cavalerie étoit bleu ; il y avoit sur chacun d'eux une devise en lettres d'or portant ces mots : *Liberté, égalité, indépendance.*

Le corps russe sous les armes consistoit en huit mille hommes, dont quatre mille deux cents d'infanterie, trois mille de cavalerie et environ 750 Cosaques : on compta cent cinquante morts parmi lesquels six officiers, et cent soixante-dix blessés, parmi lesquels onze officiers.

Lorsque la nouvelle de la défaite de Brzercie parvint à Varsovie, on sut, à n'en pas douter, comme nous l'apprimes postérieurement, que le corps russe étoit commandé par le même général Suworow qui avoit fait la guerre contre les Turcs. Mais auparavant, on avoit répandu le bruit que c'étoit un général du même nom, pour ne pas décourager les Polonais.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Il y avoit peu de tems que les Russes étoient campés à Brezscie, lorsqu'on reçut la nouvelle certaine que le corps du général-lieutenant Derfelden étoit à Slonim. Suworow lui envoya l'ordre d'en partir pour aller attaquer Makranowski à Grondo, où il étoit avec un corps de deux mille hommes de troupes réglées, et quatre mille hommes armés de faux. Le prince Repnin, comme le plus ancien général en chef auquel Derfelden étoit subordonné, fut prévenu de cette disposition, et il y consentit.

1794.

Il y avoit à douze milles de Brzescie, à moitié chemin de Varsovie, un corps de 2,000 Polonais sous Selza, commandé par Knœschevitsch. Il s'étoit mis en marche pour se joindre à Sirakovvki, dont il en avoit reçu l'ordre, après l'affaire de Krupezize; mais à peine avoit-il fait quelques milles, qu'il reçut la nouvelle de la défaite de Brzescie, et il retourna à Selza.

Kosciuzko qui se trouvoit à Varsovie 1794. fut aussitôt informé du désastre de Sirakowski. Il partit à la hâte pour aller conférer avec Knœschevitsch, et se fit suivre de six mille hommes, auxquels il donna ordre de camper sous Lóschiz, à quatre milles de Selza, sur le chemin de Varsovie. La troupe de Knœschevitsch eut ordre d'aller les joindre; et ces huit mille hommes prirent une position très-forte sous le commandement de Sirakowski.

Le même jour, Kosciuzko alla trouver Makranowski à Grodno, et donna ordre de s'y réunir à toutes les divisions de troupes de ce canton. Elles étoient réparties sous les ordres d'Hedroitsch qui faisoit la petite guerre en Courlande, de Wawroschewski posté sur cette frontière, de Meyen posté sous Kowa, de Willowurkski, Grabowski et Jasinski, lesquels occupoient Wilna. Mais la marche de Derfelden empêcha, comme on le verra dans la suite, ce rassemblement de Polonais. Kosciuzko ne s'arrêta que vingt-quatre heures et partit le lendemain pour Varsovie.

Après la levée du siège de cette place, le général-lieutenant Fersen s'étoit porté à trois milles en avant sur la Vistule, où il passa quelques jours pour couvrir l'arrière-garde des troupes prussiennes qui se retiroient. Il poussa ensuite deux milles plus haut jusqu'à Gura pour y passer la Vistule, mais il n'y trouva point de bateaux. Il fut obligé d'aller à Warca, où il eut bien de la peine à s'en procurer quelques petits, ce qui rendit le passage de la rivière de Bielz fort difficile, et il alla ensuite à Kosiniza, quatre milles plus loin. Il s'y arrêta, fit ses dispositions pour le passage du fleuve, retint des barques pour le transport du pain, et envoya acheter des ancres et des cordages à Savistof, à vingt milles plus haut.

1794.

Conformément aux ordres précis de Kosciuzko, le général Poninski occupoit la rive droite de la Vistule, en face de Fersen, pour s'opposer à son passage. On se canonna fréquemment de part et d'autre avec de grosses pièces, mais sans se faire beaucoup de mal. De son côté, Fersen fit différentes démonstrations

pour donner le change aux ennemis, et leur faire croire qu'il vouloit passer le fleuve à Pulava, six milles au-dessus de sa position de Kosiniza. Mais il y resta quinze jours, jusqu'à ce que tout fût prêt pour effectuer son passage.

1794.

Kosciuzko avoit formé le plan d'attaquer de front les troupes russes que Suworow commandoit sous Brzescie, à la tête du corps de Sirakowski sous Lochiz qu'il devoit renforcer, et il se proposoit en même-tems de les faire prendre à dos par Makranowski, avec un corps considérable, composé de toutes les divisions d'insurgens répandues en Lithuanie.

Le corps de Suworow étoit considérablement diminué. Il se voyoit dans l'impossibilité de rien entreprendre à cause de la quantité de prisonniers et de canons ennemis qu'il falloit garder. Il résolut de se délivrer de cet embarras, et les fit transporter à Warkoviz sous l'escorte de deux compagnies de grenadiers, avec un foible régiment de fusiliers et quatre canons, cinq escadrons de

chevaux-légers et cent Cosaques, commandés par le brigadier Wladischin; un détachement de Kiowie, avoit ordre de venir à leur rencontre, pour relever l'escorte de Warkoviz à Kiowie. Le transport consistoit en cinq cents prisonniers, vingt-quatre grosses pièces d'artillerie avec des caissons, six mille fusils et deux mille paires de pistolets. Sur l'artillerie prise aux ennemis, Suworow avoit donné quatre pièces de six au brave régiment de chasseurs à cheval de Peroïaslaw, pour rester au régiment comme artillerie volante.

Peu de tems après le départ de Wladischin, on fit courir à Brzescie la nouvelle d'un prétendu engagement qu'il avoit eu dans sa route avec les Polonais, qui lui avoient pris son artillerie; mais on ne tarda pas à découvrir la source et la fausseté de ce rapport.

La nécessité de pourvoir à la subsistance des Russes, tant en vivres qu'en fourrages, par voie de contribution sur le pays, exigeoit de nombreux détachemens, parce que des essaims de Polo-

1794. nais infestoient le canton. D'un autre côté, la moitié des Cosaques étoit en avant sur le chemin de Varsovie pour se procurer des renseignemens; les autres étoient employés aux fourrages dans la campagne. En conséquence, le nombre effectif des Russes, campés sous Brzescie, se trouvoit réduit à cinq mille hommes au plus.

D'ailleurs, Brzescie étoit non-seulement le centre de toutes les opérations, mais c'étoit aussi un riche grenier d'où Varsovie tiroit précédemment la plus grande partie de ses subsistances. A la vérité, cette capitale avoit trouvé quelques ressources à Lublin, aussi long-tems que les troupes polonaises l'avoient occupé; mais il n'y avoit plus rien à espérer de ce district, ni du côté de la Prusse méridionale, attendu que tout avoit été consommé pendant le siège de Varsovie, ou emporté par les Prussiens et les Russes dans leur retraite. C'étoit aussi dans ce même district que l'armée des Insurgens avoit levé de fortes recrues. Chaque famille étoit obligée de

fournir un fantassin, et sur trois familles on exigeoit un cavalier avec le cheval tout équipé. Les Insurgens se voyoient privés tout-à-coup de ces différens avantages, par la position de Suworow sous Brzescie. En conséquence, il se consola d'être réduit, en quelque sorte, à l'inaction dans ce poste important, et il y resta quatre semaines, en attendant qu'il pût concerter ses mesures ultérieures avec les généraux Derfelden et Fersen. Derfelden avoit ordre de balayer d'abord la Lithuanie, et de faire ensuite sa jonction avec Suworow. Fersen étoit encore au-delà de la Vistule, où il étoit retenu par les obstacles dont nous avons rendu compte. Cependant, malgré la difficulté des circonstances, le général Suworow étoit bien décidé à tomber sur le premier corps ennemi qui viendroit le serrer de trop près, et à les attaquer l'un après l'autre, s'il s'en présentoit plusieurs pour le prendre à dos.

1794.

Il eut la satifaction d'être informé par le prince Repnin, que le général Derfelden s'étoit porté, suivant ses ordres,

1794. de Slonim à Grodno. Le brigadier Diebow, avec sa division d'environ mille hommes, opéra sa jonction de Pinsk à Brzescie. A l'égard du baron de Fersen, on n'en recevoit point de nouvelles; toute communication étoit coupée, et les couriers qu'on lui envoya, furent faits prisonniers. On apprenoit quelque chose de tems en tems par les voyageurs, mais on ne pouvoit pas compter sur leurs rapports, souvent contradictoires.

Aussitôt après la prise de Wilna par les Russes, le colonel polonais Grabowski se retira de ce canton, avec deux mille hommes et huit pièces de campagne, dans le gouvernement de Minsk, dépendant de la Russie. Le général-major Knorring fit marcher contre lui environ mille hommes commandés par le général-major prince Zizianow. Le comité révolutionnaire de Varsovie avoit ordonné à tous les commandans polonais, qui étoient le plus près des frontières de Russie, de se porter sur le territoire de l'Empire, afin d'y attirer le théâtre de la guerre. Déjà Grabowski

s'étoit avancé jusqu'à quinze milles des frontières. Exigeant des contributions par-tout où il passoit, il avoit levé une recrue de mille faucheurs, et tâché d'exciter les habitans à la révolte; mais cette manœuvre n'eut point de succès. Le prince Zizianow l'atteignit. Il le trouva campé dans un angle entouré d'un bois fort épais, ayant un marais sous le bois, et la rivière d'Abrutsch devant lui. Zizianow trouva moyen de le tourner; se présenta sur son front de l'autre côté de la rivière, et lui envoya sur-le-champ une sommation. Le colonel se rendit prisonnier avec sa troupe; ils furent transportés à Kiowie, et Zizianow revint à Grodno, d'où il envoya son rapport à Suworow.

1794.

Le général avoit ordonné au brigadier Iseiow de pousser des partis de Cosaques aussi loin que possible du côté de Varsovie. Ils allèrent par pelotons isolés jusqu'à moitié chemin. Un de ces partis chargea les avant-postes d'un piquet ennemi à Lukow, à dix milles de Brzescie. Les prisonniers déclarèrent que le corps

1794.

de Sirakowski et de Knœschevitsch, auquel ils appartenoient, étoit parti depuis trois jours de Koschiz, et qu'il étoit campé à six milles de Varsovie. Les Cosaques animés par le succès s'aventurèrent toujours plus avant. Une centaine d'entre eux attaqua pendant la nuit un colonel polonais qui étoit logé, avec plus de cent hommes de nouvelles recrues, dans un château à Selischze. C'étoit l'intrépide colonel Was[illegible]rinski. Les paysans l'avoient prévenu de l'approche des Cosaques ; mais il n'avoit pas voulu s'éloigner. Les portes du château étoient fermées : les Cosaques les firent sauter avec des poutres, ils pénétrèrent dans la cour malgré une vigoureuse résistance, et se battirent à l'arme blanche pendant plus d'une heure. Enfin, les Polonais étant presque entièrement défaits, le colonel voulut se sauver avec quelques hommes qui lui restoient, il fit sa retraite avec eux par une porte de derrière, et monta à cheval ; mais les Cosaques avoient entouré le château, suivant leur usage ; ils aperçurent les fuyards, et se mirent

à leur poursuite. Le colonel montoit un cheval très-vîte, on eut beaucoup de peine à l'atteindre ; il ne voulut pas demander quartier, et mourut en se défendant bravement, sous la lance d'un Cosaque. Il n'échappa personne de sa petite troupe.

1794.

Le corps de Suworow fut renforcé d'un millier d'hommes par les deux régimens de Cosaques de Grekow, et de Kutenikow. Ces troupes légères attaquoient souvent par pelotons isolés de 50 à 80 des détachemens entiers de Polonais de quelques centaines d'hommes ; et toujours avec succès. Avec un de ces partis, qui fut renforcé de cent hommes, le major Popow en attaqua un jour quatre cents, les battit et les dispersa dans les bois. Il fit un butin considérable en uniformes à Sokolow, où il y avoit un comité révolutionnaire, et il enleva la caisse militaire dans laquelle il y avoit soixante mille florins polonais. En revenant il fut attaqué à l'improviste par deux cents chevaux ; il parvint à se dégager, les chargea, les dispersa, et ren-

tra heureusement à Brzescie avec son
1794. butin et ses prisonniers.

Dans le voisinage de Selza les Cosaques prirent un courrier expédié par Makranowski à Kosciuko. Sa lettre portoit en substance « qu'en conformité de la
» délibération de Grodno, il avoit rassemblé tous les détachemens répandus
» en Lithuanie, qu'il avoit marché avec
» eux sur Bielsk, sur la route de Varsovie, à quinze milles de Grodno ; qu'il
» avoit posté une division commandée
» par Wavroschewski sous Plerka, aux
» frontières de Prusse. Il ajoutoit que
» des partis russes, qu'il croyoit appartenir au corps de Derfelden, s'étoient
» montrés à deux milles de lui ; et il finissoit en demandant à Kosciuzko,
» comme général en chef, les ordres
» relatifs aux opérations ultérieures. »
Cette lettre étoit datée du 18 septembre 1794.

Au moment où l'on venoit de l'apporter à Brzescie, Suworow reçut un rapport du général Derfelden qui lui rendoit compte de sa marche de Slonim sur

Grodno, en exécution de ses ordres. Il ne s'étoit rien passé de remarquable pendant la marche, sauf la rencontre de quelques partis ennemis assez fréquens, mais peu nombreux qui avoient été repoussés ou défaits. A son arrivée à Grodno, l'avant-garde de Valérien Zubow avoit fait prisonniers cent hommes de nouvelles recrues. On avoit trouvé une provision de quelques centaines de mesures de farine et de biscuit qu'on avoit distribuées aux troupes, ainsi qu'un nombre d'uniformes. Au surplus Derfelden attendoit l'arrivée de Zizianow à Grodno, où il se proposoit de le laisser, pour se rendre avec son corps à Bialacéréteu.

1794.

Nous avons laissé, en dernier lieu, le général Fersen sous Kosniza. Les communications n'étant pas sûres, on n'avoit pas encore pu recevoir de ses nouvelles. Enfin le 28 septembre, le général autrichien, comte d'Harnoncourt, informa Suworow, que le baron de Fersen lui avoit fait dire par un officier qu'il avoit jeté un pont sur la Vistule, le 25 du même mois. Quelques jours après on amena au géné-

—ral Suworow un officier polonais prisonnier, qui donna l'agréable nouvelle, avec les détails circonstanciés, de la défaite complète de Kosciuzko à Matscheviz, à huit milles de Varsovie et vingt milles de Brzescie.

1794.

Voici, d'après le rapport qui fut envoyé postérieurement, les circonstances de cette action mémorable, qui eut tant d'influence sur les destinées de la Pologne.

Kosciuzko, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'étoit concerté avec Makranowski pour attaquer en même tems le corps de Suworow sous Brzescie, sur son front et sur ses derrières. Il attendoit à tout moment l'arrivée de Makranowski à Bielsk, où il devoit s'aboucher avec lui pour les dernières mesures. Il avoit choisi sa position auprès de Lukow, pour être à portée de marcher sur Brzescie, et en même tems d'attaquer le baron de Fersen, en cas qu'il réussît à passer la Vistule. Poninski l'avoit informé que la plus petite partie du corps russe vouloit effectuer son passage à Kosniza, et

la plus grande à Pulawa. Il lui marqua le lendemain, qu'une partie étoit déjà passée sous Kosniza; et Kosciuzko, n'ayant pas sujet de croire que ce fût tout le corps, se porta sans différer sur le village d'Okrscha, environ à sept milles de la position qu'il occupoit. Indépendamment des 8,000 hommes de Sirakowshi et de Knœschewitsch, il en avoit près de 2,000 de nouvelles recrues, ce qui portoit son corps à 10,000 hommes.

1794.

Quand il fut arrivé à Okrscha, il s'apperçut de sa méprise; et, pour y remédier, il envoya sur-le-champ à Poninski l'ordre de venir le joindre en toute hâte, car il vit bien qu'il ne pourroit pas éviter le combat, puisque Poninski s'étoit laissé leurrer.

En effet, le baron de Fersen, voyant que l'ennemi avoit pris le change sur le mouvement d'un bataillon de chasseurs à cheval du côté de Pulawa, et qu'il s'y étoit porté, se hâta de jeter un pont sur la Vistule, à l'endroit même qu'il occupoit précédemment. Il avoit envoyé en avant, sur des trains, deux bataillons de

1794. chasseurs, soutenus par dix escadrons de chasseurs à cheval et six régimens de Cosaques qui passèrent le fleuve à la nage, pour balayer la rive opposée, et pour former une tête de pont. Il mit trois jours à effectuer son passage, à cause des bagages et de l'artillerie; le succès répondit à la sagesse de ses dispositions.

Son premier soin fut de reconnoître le pays. Kosciuzko, qui étoit arrivé sur ces entrefaites, et qui avoit son camp à un mille de lui, se porta, dans la journée, à trois milles plus loin, à Matscheviz, position très-avantagense, où il se retrancha.

Le baron de Fersen s'étant assuré que Poninski n'avoit pas encore fait sa jonction avec le corps de Kosciuzko, prit la résolution de l'attaquer le lendemain. Il fit partir, à la nuit tombante, le général-major Denisow, avec quatre bataillons, dix escadrons, et tous les six régimens de Cosaques avec huit canons, par un chemin détourné d'un demi-mille, à travers des bois et des marais, pour attaquer le flanc gauche de l'ennemi. De son

côté il se mit en marche, à minuit, avec l'aile droite divisée en deux colonnes composées de quatorze bataillons, et trente-trois escadrons, avec trente-six pièces de campagne, sous les ordres des généraux-majors Kruschow, Dormasow, Rachmanow, et du brigadier Bagréow, et il se porta directement sur Matscheviz.

1794.

Il arriva devant les lignes ennemies à la pointe du jour, à l'instant même où Denisow venoit d'engager le combat. Il attaqua aussitôt le front des lignes, tambour battant; et ses troupes, animées plutôt que fatiguées, par une marche de nuit très-difficile, à travers des chemins marécageux, où le centre avoit été fort incommodé, se comportèrent avec leur valeur accoutumée.

Kosciuzko, assailli et entouré de toutes parts se défendit avec la plus grande opiniâtreté jusqu'à une heure après midi; alors il ne lui resta plus rien à espérer, et le sort de la bataille fut entièrement décidé. Il resta 6,000 Polonais sur la place; il y eut 1600 hommes blessés et faits prisonniers, parmi lesquels se trou-

voient les généraux Sirakowski, Kosciuz-
1794. ko, Knœschewitsch, et à peu-près 200 officiers supérieurs et d'état-major. Toute leur artillerie tomba au pouvoir des Russes. Il ne se sauva que 1500 hommes à travers les bois à Varsovie. Les Russes perdirent 800 hommes et environ 1500 blessés.

Kosciuzko, commandant de ce corps, et en même tems général en chef de l'insurrection polonaise, avoit payé de sa personne pendant toute la durée de l'action; mais après avoir fait un dernier effort, avec les foibles débris de sa cavalerie, il fut enfin obligé de chercher son salut dans la fuite. Quoiqu'il montât un cheval d'une extrême vîtesse, il fut atteint par le cornette Pilipinko, des chevaux-légers de Charkow, par un sous-officier et quelques Cosaques. Il avoit déjà reçu deux coups de sabre, l'un au cou, et l'autre à la tête : un Cosaque lui cria de demander pardon, et s'irritant de ce qu'il ne répondoit pas, lui donna, dans le dos un coup de lance qui le fit tomber de cheval, à demi-mort; et, comme

on ne le connoissoit pas, il eût été infailliblement perdu, si les Cosaques n'eussent été retenus par un de ses officiers, qui leur dit que c'étoit le général en chef. On le transporta dans un couvent, qui étoit à proximité. On trouva dans sa poche un petit pistolet chargé, dont il étoit facile de deviner la destination; mais il ne put en faire usage, parce qu'il étoit sans connoissance. Il fut pansé avec beaucoup de soin, et quelque tems après on le conduisit, par ordre de Suvorovv, près de Kiovie, chez le général Romanzovv, comme le plus ancien commandant de l'armée russe, et ensuite à Pétersbourg.

1794.

La prise d'un chef aussi important n'étoit pas le trophée le moins précieux de la victoire de Matscheviz. On en jugera par l'impression que produisit sur les Polonais la perte de Kosciuzo. Avant d'en décrire les conséquences, nous croyons devoir nous arrêter un moment à quelques particularités de sa vie.

Kosciuzko étoit un pauvre gentilhomme des environs de Brzescie. Son père lui laissa pour tout bien quelques

1794. paysans : c'est-à-dire une succession médiocre. Il fut élevé à Varsovie, dans le corps royal des cadets, et il fit des progrès rapides, sur-tout dans l'étude du génie. Après avoir passé huit ans dans cette école, il fut employé dans l'armée comme officier. Il passa ensuite en Amérique, où il servit sous le général Wasington ; et finit par être lieutenant-colonel de troupes légères. Il resta en Amérique jusqu'à la fin de la dernière campagne, et il s'y distingua en plus d'une occasion par sa bravoure et ses talens.

Lorsqu'on eut publié en Pologne la nouvelle constitution du 3 mai 1791, il revint dans sa patrie. Il séjourna successivement à Varsovie, en Galicie et dans d'autres endroits : et les Polonais ayant résolu de résister à l'armée russe qui avoit pénétré en Pologne, il fut nommé général-major, et chargé de conduire l'avant-garde, sous les ordres du prince Joseph Poniatowski, général en chef de toute l'armée. Il se trouva au combat de Silenzi, Tibienka et Lublin contre les Russes, et il s'y distingua. La paix se fit

peu de tems après. Il se trouvoit à Varsovie, à l'arrivée de Cakowski; de-là il alla sous Sandomir, au pied des montagnes, à la terre de la princesse Czartorinska, qui l'aidoit de sa bourse. Appliquant alors aux circonstances du tems les principes de liberté qu'il avoit pris en Amérique, il s'occupa sérieusement de la révolution qu'il propagea par sa correspondance tant en Pologne qu'en Lithuanie; et le feu de l'insurrection allumé par ses soins, commença bientôt à fermenter de toutes parts.

1794.

Il se rendit au printems par la Moldavie à Constantinople, où le ministère de la Porte lui fit un très-bon accueil. Son dessein étoit d'amener une rupture avec la Russie, mais il fut deviné et traversé par plusieurs ministres des puissances étrangères. Voyant ses projets avortés, il quitta Constantinople, et passa en France, où il observa les orages de la révolution pendant son séjour dans la capitale. Il en partit aux approches de l'hiver pour retourner en Pologne chez la princesse Czartorinska. Ce fut alors

1794. qu'il travailla en grand à la révolution qui éclata, comme on sait, au mois de mars à Cracovie, sous la direction de Madalinski; et au mois d'avril à Varsovie, sous la conduite de Makranowski. Cette dernière ville fut en proie aux calamités inséparables des violentes commotions populaires. Kosciuzko y accourut après avoir passé à Cracovie, pour y faire prêter le serment de fidélité aux Insurgens. Il prit à leur tête un rôle marquant, qu'il soutint avec une bravoure et une habileté qui ne se démentirent jamais jusqu'à sa catastrophe: mais ses qualités mêmes, appliquées à une lutte inégale, ne firent que hâter sa ruine et celle de son pays.

Non-seulement les troupes furent consternées d'avoir perdu leur chef, mais le découragement et l'affliction se répandirent à Varsovie, où les partisans zélés de la nouvelle constitution en pressentirent la chûte prochaine. Le comité révolutionnaire nomma aussitôt à la place de général en chef le général-major Wavroschewski, quoique Markanowski

et d'autres fussent plus anciens au service. On le manda à Varsovie ; il prêta le serment de fidélité en présence de tout le conseil assemblé, et il prit possession de son nouveau commandement. Il étoit sous Bielsk depuis huit jours, lorsqu'il apprit la défaite de Kosciuzko. Derfelden étoit sous Bialacéréteu à six milles de lui. Makranowski inquiet de son voisinage, et craignant une attaque du côté de Brzescie, se retira près de Varsovie.

1794.

Dès que Suworow eut appris la nouvelle de la victoire remportée à Matscheviz, il prit ses mesures pour opérer sa jonction avec Derfelden et Fersen, et leur expédia sur-le-champ les ordres nécessaires. Derfelden devoit en conséquence partir sans délai de Bialacéréteu, prendre la route de Bielsk et de Grodno sur le Boug, à dix milles de sa précédente position, et battre l'ennemi en cas qu'il le rencontrât dans sa marche ; passer ensuite la rivière du Boug, et se porter à Prague (ou Pragua, faubourg de Varsovie) où le général Suworow le

1794. joindroit. De son côté Fersen avoit aussi ordre de prendre la route de Prague par Selkow, Parczow et Minzki, où les corps devoient se rencontrer.

L'escorte commandée par Wladischin, qui avoit conduit l'artillerie et les prisonniers à Kiovie étoit de retour. Suworow fit rassembler auprès de lui tous les détachemens employés aux vivres et aux fourrages. Son corps s'élevoit ainsi à-peu-près à 10,000 hommes dont il faut distraire plus de 2,000 restés en arrière à Brzescie, sous le brigadier Dibow, et chargés de couvrir les bagages. Il avoit donc environ 7,000 hommes sous les armes avec lesquels il partit à la nuit tombante le $\frac{7}{16}$ octobre 1794, dirigeant sa marche sur Varsovie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le général Derfelden, conformément aux ordres qu'il avoit reçus, se porta tout de suite de Bialacéréteu à Bielsk, et ensuite à Branck, d'où il envoya un rapport par lequel il annonçoit que les ennemis se retiroient sur les frontières de Prusse, et qu'il les harceloit. Quelques jours après, il écrivit que l'avant-garde commandée par Valérien Zubow, avoit atteint et battu leur arrière-garde d'environ 500 hommes, presque tous taillés en pièces, ou fait prisonniers.

1794.

Makanowski se hâta de gagner la rivière du Boug. Il avoit envoyé devant lui un détachement pour jeter un pont au village de Popkow ; mais la dernière colonne d'environ trois mille hommes, avant d'effectuer son passage sous Hedroitch, fut atteinte par l'avant-garde de Derfelden. Cette colonne fit tous ses

1794. efforts pour éviter le combat, perdit seulement quelques centaines d'hommes, et se trouva bientôt de l'autre côté du pont. Les polonais tirèrent quelques coups de canon, et le comte de Zubow fut blessé au pied.

Derfelden eut avis qu'à dix milles plus loin le général polonais Grabowski rôdoit aux environs de Zakroczyn, derrière Narew, avec un millier d'hommes qu'il avoit rassemblés. Il envoya le colonel Anerep à la découverte avec six escadrons et quelques chasseurs. Anerep les rencontra, leur tua environ cent hommes, leur fit autant de prisonniers, et dispersa le reste.

Sur ces entrefaites le corps de Suvorovv étoit arrivé à la petite ville d'Janova, d'où il envoya une centaine de Cosaques, en deux détachemens, pour éclairer le pays. Il avoit d'abord eu dessein d'attaquer Makranovvski à la hauteur de Bielsk, à vingt milles d'Janova; mais ayant su qu'il étoit parti, il résolut de lui couper le chemin de Varsovie en s'approchant davantage. Il s'avança en-

core de trois milles sur Tolkovv, où il fut informé qu'il y avoit un corps ennemi de quelques milliers d'hommes sous Stanislavovv, où ils étoient à portée de recevoir du renfort de Varsovie, qui n'en est qu'à quatre milles. En conséquence, il fit donner ordre au baron de Fersen de diriger sa marche, de Minsk sur Stanislavovv, et de s'y trouver le 13 septembre au point du jour, en lui annonçant qu'il s'y rendroit de son côté au même instant.

1794.

Un rapport de Fersen apprit qu'il étoit parti le 10 septembre de Korytnica; et, comme il ne lui étoit pas possible d'arriver sous Stanislavovv au jour prescrit, on lui fit dire que le rendez-vous étoit différé d'un jour.

Quelques-uns des prisonniers amenés par les Cosaques, donnèrent avis que Makranovvski, étoit déjà dans le voisinage, qu'il arriveroit la nuit suivante, et qu'il prendroit le chemin de Varsovie. En conséquence on expédia tout de suite à Fersen l'ordre d'attaquer seul avec son corps sous Stanislavovv, parce que l'en-

1794. nemi n'y étoit pas en force, et de son côté Suvorovv se proposoit d'attendre l'arrivée de Makranovvski à Wengrovy. L'événement ne répondit pas à toutes ces mesures; l'ennemi ne parut point, Suvorovv se porta en avant, il trouva un chemin étroit et sablonneux, et n'arriva que le 14 à Stanislavovv, où Fersen étoit dès la veille, sans avoir non plus rencontré l'ennemi de son côté. Ainsi s'opéra la jonction des deux corps. Celui de Fersen avoit plus de 10,000 hommes sous les armes, et maintenant les troupes réunies sous les ordres de Suvorovv s'élevoient à 17,000 hommes.

Les deux mille Polonais qui avoient occupé Stanislavovv, s'étoient retirés à Okonief, à trois milles de Varsovie. Fersen, qui étoit à gauche du corps de Suvorovv, fut chargé d'aller les attaquer; et le général marcha avec l'aîle droite à quatre milles de là, sur Kobylka, où il y avoit aussi un parti de Polonais. Comme ils étoient à proximité de Varsovie, d'où ils pouvoient aisément tirer du secours, le général aima mieux agir avec son

corps, que d'envoyer un détachement. Il croyoit aussi rencontrer, chemin faisant, Makranovvski, dont la route naturelle, étoit de passer par Kobylka, en allant du Boug à Varsovie. Afin de partager également les forces, il prit 15,000 chevaux du corps de Fersen, savoir dix escadrons de dragons de Smolenski, et six escadrons de chevaux-légers de Charkovv, et d'Achtirk. Aux approches de la nuit, les deux corps, ainsi divisés, se mirent en marche, chacun de son côté, dans le plus grand silence.

1794.

Le corps de Suworow fit halte à moitié chemin, pour attaquer l'ennemi à la pointe du jour. Le brigadier Iseïow s'avança d'abord avec 800 Cosaques, et fut soutenu par dix escadrons de chasseurs de Pereïslaw : ceux-ci marchèrent si vîte, qu'ils eurent bientôt dépassé la colonne d'un quart de mille.

Quelques paysans pris par les Cosaques dirent que dans la nuit même un parti considérable avoit fait sa jonction avec l'ennemi. Sur-le-champ Iseïow envoya demander à Suworow s'il devoit

attendre du renfort. Le général lui fit
1794. répondre de se porter en avant.

Après avoir traversé un bois fort épais, les Russes trouvèrent à proximité de l'ennemi une mare bourbeuse, large de quelques centaines de pas, d'où ils se tirèrent avec beaucoup de difficulté, parce que la marche élevoit la vase, et ce passage devenoit plus impraticable à mesure qu'on avançoit.

Cependant les Cosaques et les chasseurs se trouvèrent en présence de l'ennemi à la pointe du jour, et se formèrent sur son front. Il étoit beaucoup plus nombreux qu'on ne l'avoit cru. Rangé sur deux lignes, il avoit son infanterie au milieu, sa cavalerie sur les deux ailes, et son front couvert des deux côtés par des chasseurs à pied cachés dans le bois, avec quelques pièces de canon. Il étoit posté dans une plaine d'un quart de mille de diamètre, tout entouré de bois, avec plusieurs routes sur le derrière.

Malgré la supériorité du nombre, les Cosaques et les chasseurs tombèrent à toute bride sur les deux ailes; ils furent

reçus avec un grand feu de mitraille, et de mousquetterie, et leurs flancs sur-tout furent canonnées par les pièces cachées dans le bois. Après une vive résistance d'un demi-quart d'heure, les flancs de l'ennemi furent enfoncés; mais l'infanterie qui étoit au centre, ne fut pas entamée, elle se retira dans le meilleur ordre. Les ailes se replièrent en même-tems, et elle se forma en colonnes serrées. Alors les chasseurs qui étoient en embuscade dans le bois se retirèrent aussi avec leurs canons. Mais ils furent, pour la plupart, taillés en pièces par le brigadier Stahl qui commandoit les chasseurs à cheval de Pereïaslaw.

1794.

Dès le commencement du combat, le général Suworow s'apercevant que l'ennemi étoit supérieur en nombre, envoya l'ordre à la cavalerie qui défiloit derrière lui dans le bois de hâter sa marche. Aussitôt chaque régiment courant à l'envi, toute la cavalerie arriva à l'instant où le premier engagement venoit de finir.

L'ennemi qui se retiroit en trois colonnes serrées sur les routes du bois, sou-

tenu en partie par sa cavalerie, fut as-
1794. sailli de tous côtés par celle des Russes, et par les dragons dont le plus grand nombre eut ordre de mettre pied à terre.

La première colonne d'environ mille hommes prit la route à droite, presqu'à un quart de mille de la seconde colonne. Le général de jour Isleuief se mit à sa poursuite avec dix escadrons de dragons et de chevaux-légers, et un bataillon de chasseurs à pied. Nonobstant un feu d'artillerie et de mousquetterie très-vif, il l'atteignit sur un petit plateau, lui tua deux cents hommes, fit trente prisonniers, pris deux canons, et dispersa le reste de cette colonne dans le bois. Laissant là une partie de sa troupe, il revint avec l'autre moitié à la plaine où l'action avoit commencé; il y trouva Suworow qui lui ordonna sur-le-champ de retourner dans le bois, parce que, suivant le rapport de quelques dragons, les Polonais dispersés s'étoient rassemblés. Islenief prit encore avec lui six escadrons de dragons de réserve; il enveloppa et at-

1794.

taqua de toutes parts le reste de cette colonne qui mit bas les armes, en demandant quartier. Parmi les prisonniers qu'il fit au nombre de 380, se trouvoient le colonel Boland et vingt-quatre officiers supérieurs et d'état-major.

En arrivant dans la plaine où ils s'étoient précédemment formés en colonne, ces prisonniers prièrent le général de leur faire donner quelques rafraîchissemens, parce que depuis plusieurs jours ils avoient pris très-peu de chose pendant leur marche. Il leur fit donner tout ce qu'on put trouver à l'instant. Le brigadier Stahl, qui avoit fait la première attaque avec les chasseurs à cheval, et qui se reposoit au même endroit avec ses escadrons, fit servir une petite halte aux officiers, et les soldats russes partagèrent la petite provision de leur sac à pain avec ces mêmes Polonais qu'ils venoient de combattre.

Les escadrons et le bataillon de chasseurs, formant au total 1300 hommes, qui avoient attaqué cette colonne, se rassemblèrent et se rangèrent sur cette

plaine, laissant seulement une partie des
1794. Cosaques en arrière pour balayer le
bois.

La seconde colonne ennemie, plus foible que la première, et comme elle sans cavalerie, fut poursuivie par un régiment de hussards, et trois escadrons de carabiniers, sous les ordres des brigadiers Baraskoi, et Polémanow. Le général envoya encore à sa poursuite un bataillon de chasseurs, et quatre escadrons de dragons qui mirent pied à terre. On poursuivit la colonne dans le bois ; mais, comme elle enfila une route étroite et que le bois étoit fort épais des deux côtés, on ne put pas la rompre ; elle parvint enfin à se dégager, et se réunir à la troisième colonne de gauche.

Celle-ci, forte d'environ trois mille hommes, étoit sur le grand chemin de Varsovie qui est très-large. On avoit envoyé à sa poursuite neuf escadrons, deux bataillons, et environ quatre cents Cosaques, sous les ordres de Potemkin et de Schévistch. La cavalerie prit un

détour et attaqua l'arrière-garde à l'improviste sur un petit plateau. Elle étoit 1794. soutenue par cent cinquante chevaux qui furent taillés en pièces. L'infanterie attaqua ensuite, enfonça les lignes; et après un bon quart-d'heure de résistance, la colonne prit la fuite, laissant sur la place environ cinq cents hommes.

Potemkin avoit demandé du renfort au général de jour Islenief, qui, après avoir battu la première colonne, lui envoya cinq escadrons de chevaux-légers. Potemkin eut la précaution de détacher trois escadrons de carabiniers avec presque tous ses Cosaques, pour balayer le bois à gauche, et couper la route en tête de la colonne. Tandis que la seconde se réunissoit à la troisième, Potemkin fut rejoint par les escadrons de Polémanow et de Barasskoi, et tous deux continuèrent leur marche dans la même direction.

Les carabiniers et les Cosaques détachés s'acquittèrent au mieux de leur commission. En effet, lorsque la colonne marchant sur une hauteur, apperçut ces

escadrons devant elle à l'improviste, les
1794. autres étoient sur le point de la prendre
à dos, et de l'attaquer. Elle fit un feu
très-vif des deux côtés, mais les bataillons de chasseurs russes, au lieu de s'amuser à tirailler, fondirent sur elle avec
la baïonnette. En même tems les cinq
escadrons de chevaux-légers qui ne pouvoient pas pénétrer plus avant à travers le bois, mirent pied à terre et
tombèrent sur l'ennemi, le sabre au
poing. D'un autre côté les Cosaques et
les carabiniers en firent autant. Les Polonais se défendirent en braves, et ne
voulurent pas demander quartier. Le
combat dura plus d'une heure, et ils
furent presque tous taillés en pièces.
On ne leur fit que quatre cents prisonniers, parmi lesquels se trouvoient
trente officiers supérieurs et d'état-major, avec Bichefski, adjudant-général du
roi, qui avoit une forte blessure à l'épaule. Les colonels Ratischefski et Olschefski furent tués.

On prit toute l'artillerie des Polonais,
consistant en neuf pièces, ainsi qu'un

grand drapeau révolutionnaire, le seul qu'ils eussent avec eux ; et, comme il n'échappa personne de leur troupe, on apprit que très-tard à Varsovie, le désastre de ce corps, qui étoit d'environ cinq mille hommes. Du côté des Russes, la perte fut très-peu considérable.

1794.

Pendant qu'ils approchoient de l'ennemi, et un peu avant que l'action s'engageât, on apperçut un train nombreux de charriots polonais qui n'avoient qu'une foible escorte. Le général détacha contre eux cent Cosaques et deux escadrons de carabiniers pour les soutenir ; avant que ceux-ci fussent arrivés, les Cosaques étoient déjà maîtres du convoi. Les cinquante hommes qui l'escortoient jetèrent leurs armes, et se rendirent prisonniers. On trouva dans les charriots du pain, de l'avoine et des uniformes.

Le général Mayen, qui commandoit le corps formant la première colonne de l'armée de Makranowski, étoit logé dans un château près de l'endroit où

1794. les troupes s'étoient réunies. Mais, dès qu'il entendit les premiers coups de canon, il s'enfuit à toutes jambes à Varsovie, et les vingt ou trente Cosaques envoyés à sa poursite ne purent l'atteindre.

On n'avoit point employé l'infanterie, car elle ne put arriver à tems à cause de la route étroite qu'il falloit tenir, et du passage marécageux que la marche de la cavalerie avoit rendu encore plus impraticable.

Les Cosaques, non contens de voir la campagne balayée, poussèrent quelques partis à travers le bois jusques sous les retranchemens de Prague, à deux milles de Kobylka, et ils mirent tout dans une grande alarme, parce qu'on crut que le corps russe les suivoit.

Un de ces partis de Cosaques rapporta qu'un corps considérable de Polonais étoit en marche. Aussitôt Suvorovv envoya quelques ordonnances pour presser la marche de son infanterie qui étoit en arrière. C'étoit le corps du général Gorzinski de sept mille hommes,

qui appartenoit à Makranowski, et dont l'intention étoit de se rendre à Kobylka; mais, comme il entendit la canonnade qui retentissoit dans le bois, il n'eut pas bonne idée de l'événement, et s'en retourna directement à Varsovie.

1794.

Lorsque l'action, qui avoit duré quatre heures, fut terminée, toutes les troupes se rassemblèrent sous Kobylka, où l'on établit le camp. Cette petite ville avoit pour seigneur un vénérable vieillard, le comte Unrhue, qui s'y étoit rendu depuis peu, après avoir eu bien de la peine à obtenir un passe-port du comité révolutionnaire de Varsovie, où il avoit été arrêté au commencement de la révolution. Les Cosaques détachés pendant le combat pour prendre possession de Kobylka, prirent ce magnat pour un général, parce qu'ils lui virent une décoration avec un cordon bleu, et ils s'assurèrent de sa personne comme d'un prisonnier important. Maintenant son château servoit de quartier-général, et il ouvrit les bras à Su

vorovv en le félicitant de sa victoire et 1794. en se félicitant lui-même d'être revenu de sa première frayeur. Suvorovv le retint à dîner avec les généraux et autres officiers prisonniers, parmi lesquels étoit Bischefski, qnoique fort incommodé de sa blessure. On lui rendit sa liberté peu de tems après par déférence pour le roi de Pologne.

Fersen, qui s'étoit porté avec son corps sur Ckenief, n'y trouva point l'ennemi. Après s'être un peu reposé, il vint à la hâte avec une partie de sa cavalerie joindre le général Potemkin, mais quand il arriva tout étoit terminé. Il se réunit ensuite avec le général Suvorovv, et campa sur la gauche.

Derfelden arriva peu de tems après lui, et campa sur la droite. Après avoir nettoyé le pays, il s'étoit arrêté quelques jours à Grodno pour se procurer un peu de vivres, et faire cuire du pain, et il avoit dirigé sa marche par Sokolow et Stanislavovv. Son corps consistoit en onze bataillons, quatorze escadrons, et trois régimens de Cosa-

ques, en tout cinq mille hommes, avec vingt-quatre pièces d'artillerie de campagne. Toute l'armée sous les ordres de Suvorovv étoit maintenant de vingt-deux mille hommes.

1794.

Dès le lendemain de son établissement à Kobylka, il fit commencer les préparatifs pour l'attaque sérieuse de Prague. On travailla dans le bois à faire une quantité de fascines, d'échelles et de claies pour couvrir les puits, et on exerça les troupes à différentes évolutions et manœuvres d'assaut. Pour se soulager de la garde et de la subsistance des prisonniers polonais qui étoient au nombre de dix-huit cents, on les transporta sous bonne escorte, ainsi que les canons, sur les frontières de Russie.

Cependant, Makranowski étoit arrivé à Prague devant Varsovie. Son corps composé de 20,000 hommes dont 5,000 de cavalerie et quelques milliers de faucheurs, avec quarante-huit pièces de canon, après avoir passé le Boug, avoit marché sur trois colonnes. La première et la plus forte, qu'il commandoit en per-

1794. sonne, avoit passé près de Suchozin, sous le feu des batteries prussiennes, sans être arrêtée dans sa route : la seconde, sous les ordres de Gorzinski, avoit marché directement au centre; et la troisième, commandée par Mayen, se dirigeant à un mille à gauche du chemin direct, avoit été entièrement défaite sous Kobylka.

Makranowski, pendant sa marche, avoit écrit au comité révolutionnaire de Varsovie qu'il étoit las de sa place, et qu'il vouloit se retirer. On le pria de conserver son commandement jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Varsovie avec les troupes; dès qu'il y fut, il donna sa démission, et vécut en simple particulier.

CHAPITRE SIXIÈME.

TANDIS que les troupes russes, campées sous Kobylka, s'occupoient des préparatifs matériels de l'assaut, le général Suworow en méditoit les combinaisons et en disposoit le plan. Dès le troisième jour de son séjour à Kobylka, il alla reconnoître les retranchemens de Prague avec les généraux et plusieurs officiers. Ils étoient soutenus par dix escadrons de chasseurs à cheval de Péreïaslaw, six escadrons de hussards d'Oléopol, et quelques centaines de Cosaques. — 1794.

Ils furent reçus par une terrible canonnade de diverses batteries des retranchemens, mais sans en être fort incommodés. Le général de jour Islenief eut son cheval tué sous lui.

L'escorte attaqua sur différens points la chaîne des piquets ennemis, les repoussa dans les retranchemens, et leur

tua environ une cinquantaine d'hommes.
1794. Les Polonais n'osèrent pas tenter une sortie, pour s'opposer à cette reconnoissance; elle se fit paisiblement, et après avoir employé quelques heures à examiner les objets essentiels, les généraux revinrent au camp avec leur suite et leur escorte, sans avoir fait la moindre perte.

Le major Bischefski, frère de l'adjudant-général du roi, vint au camp demander, au nom de sa majesté, la permission d'emmener le blessé à Varsovie, pour y suivre son traitement. Le général Suworow y consentit sans hésiter, pria cet officier de faire agréer ses hommages au roi, et le lendemain les deux frères retournèrent à Varsovie avec une escorte.

Il vint au camp, le même jour, un autre officier polonais; c'étoit le major Muller, que le comité révolutionnaire avoit envoyé avec un médecin pour soigner Kosciusko. Mais on le refusa, parce que ce général étant déjà fort éloigné, et les chemins n'étant pas sûrs, on n'au-

roit pu satisfaire à cette demande, qu'en donnant une grosse escorte, ce que les circonstances ne permettoient pas. On observa, d'ailleurs, que ce prisonnier étoit déjà traité par un habile homme, et qu'on lui avoit donné tous les secours desirables.

1794.

L'officier chargé de cette proposition étoit accompagné d'un second médecin, ci-devant prisonnier à Varsovie, auquel on avoit rendu la liberté, et qu'on envoyoit au comte Valérien Zubow, pour diriger son traitement, parce qu'il lui étoit précédemment attaché. Cette offre généreuse fut acceptée avec reconnoissance.

Le général Suworow fit un très-bon accueil au major Muller. Il le retint à dîner; et en ayant conçu une opinion avantageuse, ou peut-être aussi voulant laisser appercevoir à un ennemi de sang froid l'appareil imposant de ses troupes, il lui permit de les voir à son aise dans leur camp, et lui donna un sous-officier pour l'accompagner. Muller ne fut pas peu surpris de l'activité prodigieuse des

Russes, et des énormes préparatifs qu'ils
1794. avoient déjà faits pour l'assaut. Au retour de sa promenade, le général Suworow lui dit qu'il étoit affligé de voir les Polonais courir à leur perte par une résistance aussi opiniâtre qu'inutile, tandis qu'il étoit en leur pouvoir de conserver leur liberté, en acceptant l'amnistie; et que, s'ils persistoient à vouloir se défendre, ils seroient passés au fil de l'épée.

Le général en chef des Polonais Zeïonschik, successeur de Makranowski, avoit remis à Muller, à son passage à Prague, une lettre pour le général Suworow, relativement au renvoi des équipages de Kosciusko. Le ton de sa demande étoit si hautain et si incivil, que le général crut devoir lui en faire sentir l'inconvenance par une réponse vigoureuse, conçue en ces termes: « Les chefs insensés de la révolte croient » braver la Russie par de basses atro- » cités. Zeïonschik a rêvé que son nou- » veau poste le dispensoit des égards de » la politesse même la plus commune. » Le comte de Suworow Rymnikski

» lui renvoie sa brochure jacobine. Ici
» point d'égalité, point de liberté frené-
» tique. On ne recevra point de trom-
» pette, si ce n'est au nom d'un repentir
» sincère qui implore l'oubli du passé. »

C. S. R.

Le major Muller retourna le lende-main à Varsovie, et remporta cette ré-ponse. Au-lieu de la garder pour lui, Zeïonschik en fit lecture au comité révo-lutionnaire, où elle fit beaucoup d'im-pression ; et plusieurs membres de l'as-semblée virent dans cette leçon vigou-reuse le sort qui menaçoit leur puissance éphémère, et leur pressentiment fut bientôt réalisé.

On prit toutes les mesures, et on mit la dernière main aux préparatifs de l'as-saut de Prague. Le général Suworow, étendit et approuva le plan et le projet d'attaque, dont les articles avoient été concertés en grande partie dans le con-seil de guerre ; il en donna connoissance à tous les chefs des régimens, des ba-taillons, des escadrons et des compagnies; et tout étoit prêt pour l'assaut.

Le général avoit défendu que personne ne se montrât du côté de Prague, à l'exception de ceux qui alloient en reconnoissance, et il n'étoit pas permis d'y envoyer une patrouille sans ses ordres. D'après les renseignemens qu'il s'étoit procurés, il savoit assez quelle étoit la force de la garnison de ce faubourg et du camp retranché qui en défendoit l'entrée. Ces retranchemens étoient plus forts que ceux de Varsovie, et leur enceinte avoit assez d'étendue pour servir de champ de bataille. La garnison étoit de trente mille hommes.

1794.

Le plan de l'assaut contenoit seize articles dont voici la teneur :

1°. L'armée se mettra en marche de Kobylka sur Prague en trois colonnes, par trois chemins différens, le 22 octobre, à cinq heures du matin, et elle campera circulairement autour de Prague.

2°. L'aîle droite sera commandée par le général-lieutenant Derfelden, le centre par le général-lieutenant Potemkin, et l'aîle gauche par le général-lieutenant baron de Fersen.

3°. Dès la nuit suivante, après que l'armée aura dressé le camp, on élèvera sur le front de

chaque corps des batteries qui tireront toute la journée sur les batteries ennemies, auxquelles on fera la plus de mal qu'on pourra. Le but de ces batteries est de donner le change à l'ennemi, en lui faisant croire qu'on veut commencer un siége régulier, et de donner aux généraux, officiers et chefs des colonnes, le tems et la facilité d'aller reconnoître encore une fois, sous la protection des canons, les points de rendez-vous des colonnes et les points d'attaque.

1794.

4°. On commencera dans la nuit du 23 au 24, sur sept colonnes. Quatre colonnes se porteront à droite, deux colonnes au milieu vers la gauche, et une colonne à l'aîle gauche au bord de la Vistule.

5°. Chaque colonne sera précédée de cent vingt-huit arquebusiers et de deux cent soixante-douze travailleurs. Les premiers seront chargés d'enlever les avant-postes ennemis sans tirer, de défendre les travailleurs, et de tirer les ennemis sur le rempart, tandis qu'on en fera les approches ; les travailleurs dégageront le chemin des abattis, et porteront les fascines, les claies et les échelles. Outre ces travailleurs, il y aura encore trente ouvriers à chaque bataillon avec des outils de retranchement.

6°. La première colonne de l'aîle droite, aussitôt qu'elle aura forcé les retranchemens ennemis à la baïonette, coupera la communication et la retraite sur le pont.

1794. 7°. La seconde et la troisième colonne, aussitôt qu'elles auront pris les ouvrages et les batteries, se mettront en ordre de bataille sur la grande place.

8°. La quatrième colonne, après avoir triomphé de tous les obstacles, et pris les deux cavaliers, s'emparera du parc immédiatement.

9°. Les trois dernières colonnes attaqueront une demi-heure plus tard pour laisser le tems à l'ennemi, qu'on sait être plus nombreux sur sa droite, le tems de se porter de l'autre côté, et pour assurer d'autant plus le succès de l'opération.

Il est spécialement ordonné à la septième colonne de marcher à l'assaut, en se dirigeant sur l'île de la petite rivière, et d'envoyer, s'il est possible, un détachement à gauche, au bord de la Vistule, pour aider la première colonne à couper la retraite du pont à l'ennemi.

10°. Aussitôt que les colonnes se seront fait jour, et se seront formées, elles tomberont immédiatement sur l'ennemi avec le sabre et la baïonnette, et le hacheront.

11°. Les réserves de chaque colonne, composées de deux bataillons et deux escadrons, et ceux qui conduisent les canons de régiment des colonnes, marcheront en ligne, à cent cinquante pas derrière chaque colonne, se formeront tout de suite sur le parapet du premier retranchement, et aplaniront, autant que pos-

sible avec leurs travailleurs, le chemin de la cavalerie.

1794.

12°. Dès que toutes les colonnes auront emporté le second retranchement, elles balayeront les rues de Prague, et culbuteront l'ennemi à la baïonnette sans s'arrêter à des bagatelles, ou entrer dans les maisons, et ensuite les réserves occuperont le second retranchement dans le même ordre et le même but ci-dessus indiqué.

13°. En même tems toute l'artillerie de campagne, composée de 86 pièces de canon, occupera le retranchement extérieur, et sera soutenue par un tiers de la cavalerie; les deux autres tiers se tiendront sur les deux aîles, en observant leur distance.

14°. Les Cosaques resteront aux places qui leur seront désignées derrière les colonnes. Ceux qui se trouveront entre la quatrième et la cinquième colonne, au commencement de l'assaut, s'approcheront des retranchemens en criant *Hurra!* Et ceux qui seront postés au bord de la Vistule, garderont leur poste en formant une chaîne circulaire.

15°. Il faut agir avec la plus grande énergie contre les gens armés; mais on épargnera les habitans, les gens sans armes, et ceux qui demanderont quartier.

16°. Aussitôt que tout sera terminé, on cherchera un terrain propre à élever des batteries, on y placera l'artillerie de campagne, et on

commencera tout de suite à canonner vivement Varsovie.

1794.

En conséquence, l'armée partit, le 22 octobre, à l'heure indiquée, du camp de Kobylka en trois corps pour se rendre à Prague, à deux milles de distance du point de départ. Les corps marchèrent tambours battans, enseignes déployées; ils arrivèrent à dix heures du matin, aux postes qu'on leur avoit désignés, et se rangèrent autour de Prague hors de la portée du canon.

A leur approche, les avants-postes ennemis restèrent à leurs places; mais les Russes les culbutèrent, et cela excita au milieu du retranchement une alarme qu'on entendoit de loin.

Les corps campèrent; et les généraux, après avoir fait toutes les dispositions relatives au bon ordre du camp, montèrent à cheval après midi, pour aller faire des reconnoissances. Le général Suworow inspecta tout son camp dans la soirée, et il y passa toute la nuit.

On commença, vers minuit, à élever

promptement des batteries sur le front 1794.
des trois corps. On y fit travailler deux mille hommes, soutenus par six bataillons; et à cinq heures du matin, les batteries furent achevées. Il y en avoit une de vingt-deux canons à l'aîle droite, une de seize au milieu, et une de quarante-huit à l'aîle gauche.

Les Russes firent jouer toute leur artillerie, à la pointe du jour. Le retranchement répondit par un feu très-vif, dont on ne fut guère incommodé. Le trouble de l'ennemi fut extrême, à la vue de ces batteries si promptement élevées, et dont il n'y avoit pas la moindre apparence la veille.

Les généraux, les chefs des colonnes, et plusieurs officiers montèrent à cheval, pour aller faire encore une reconnoissance. Ils examinèrent attentivement les points où les colonnes devoient se rassembler et attaquer. Ces différens points furent désignés par le lieutenant-colonel Iwaschow, et par le quartier-maître ingénieur Gluchow. L'ennemi fit tout son possible pour s'opposer

1794. à cette opération ; il fit un feu très-vif de ses canons et de ses mortiers ; il envoya des tirailleurs contre lesquels on fit marcher deux bataillons qui les repoussèrent.

Suworow alla aussi faire une reconnoissance avec quelques personnes de sa suite, et il fit quelques additions au plan de l'assaut. Jusqu'au moment où il devoit commencer, il se tint pendant la nuit à Belalenka, petit village à une portée de fusil derrière le camp.

A trois heures du matin, les corps se mirent en marche en sept colonnes. La première et la seconde, sous la conduite du général-lieutenant Derfelden ; sous ses ordres, le général-major Lasci commandoit la première ; et le colonel prince Laborow Rastowski, la seconde.

Le général-lieutenant Potemkin conduisoit le centre ; et sous ses ordres, les généraux-majors Isleniefet Burhawden commandoient la troisième et la quatrième colonne. Les trois colonnes de l'aîle gauche étoient aux ordres du général-lieutenant baron de Fersen, qui

avoit sous lui les généraux-majors Tormasow, Rachmanow et Denisow. Toute la cavalerie étoit sous les ordres du général-major Schwitsch, et commandée par les brigadiers Polewanow, Barawskoi, Stahl et Saburow. Elle étoit destinée à soutenir l'artillerie de campagne et à défendre les colonnes sur les deux aîles.

1794.

La première colonne étoit composée de deux bataillons de chasseurs de Livonie, et trois bataillons de grenadiers de Fanagor: la réserve, du régiment de fusiliers de Tuli, et de trois escadrons de chasseurs à cheval de Kiowie.

La seconde, de deux bataillons de chasseurs de Bieloruss, du régiment de fusiliers d'Abscherovv et d'un bataillon de fusiliers de Nisovv: la réserve, du second bataillon de fusiliers de Nisovv, et de cinq escadrons de dragons de Kinburn qui servoient à pied.

La troisième, de deux bataillons de chasseurs de Livonie, et de quatre bataillons de grenadiers de Cherson: la réserve, d'un bataillon de fusiliers de Smo-

1794. lenski faisant le service à pied, et de trois escadrons de chasseurs à cheval de Péreïaslavv.

La quatrième, du troisième bataillon de chasseurs de Bieloruss, du quatrième bataillon du corps de chasseurs de Livonie, et du régiment de fusiliers d'Assevv : la réserve, du régiment de fusiliers de Naeski, des cinq autres escadrons de dragons de Smolenski faisant le service à pied, et de trois escadrons de hussards d'Oléopol.

La cinquième, du premier bataillon de chasseurs de Catherinoslavv, du régiment de fusiliers de Kurski, et d'un bataillon de grenadiers formé de différentes compagnies : la réserve, d'un pareil bataillon, d'un bataillon de fusiliers de Nowogorod, et de trois escadrons de chasseurs à cheval d'Elisabethgrad.

La sixième, d'un bataillon de chasseurs à cheval de Catherinoslavv, et de trois bataillons de grenadiers de Sibérie : la réserve, du régiment de fusiliers de Neprovv, et de trois escadrons de hussards d'Oléopol.

Et enfin la septième colonne, de deux cents Cosaques de Tschornomor, de deux bataillons de chasseurs de Catherinoslaw, et du régiment de fusiliers Koslow, la réserve du régiment de fusiliers d'Ugli, et de trois escadrons de chasseurs à cheval d'Elisabethgrad.

1794.

La cavalerie sur l'aile droite consistoit en deux escadrons de chasseurs à cheval de Kiovie, quatre escadrons de carabiniers, dont deux de Sever, et deux de Sophi, et six escadrons de chevaux-légers de Mariopol. Entre la quatrième et la cinquième colonne, il y avoit, à cause du grand intervalle, et pour couvrir l'artillerie, un corps intermédiaire de sept escadrons de chasseurs à cheval de Péreïaslavv, et cinq escadrons de chevaux-légers d'Alexandre. Il y avoit à l'aile droite de la cinquième colonne dix escadrons de carabiniers de Tschernikovv et Glukovv, et trois escadrons de hussards d'Oléopol.

Sur l'aile gauche, entre la sixième et la septième colonne, il y avoit quatre escadrons de chasseurs à cheval d'Elisa-

1794. bethgrad ; six escadrons de chevaux-légers d'Achtik, et trois escadrons de hussards de Woroni. Les Cosaques occupoient quatre points principaux, aux deux ailes, sur le bord de la Vistule, au nombre de 350 et 330 ; et entre la quatrième et la cinquième colonne, au nombre de 425 et 750.

Les troupes russes disposées à s'ébranler dans l'ordre que nous venons d'expliquer, attendoient le signal dans un profond silence. Le général Suvorovv donna l'ordre de Belabenka ; et la fusée, qui étoit le signal de l'attaque, fut lancée à cinq heures du matin. Aussitôt tout se mit en mouvement par une nuit très-obscure. Suvorovv alla de sa personne se poster sur une hauteur d'où il pouvoit tout observer, à une vverste environ des ouvrages extérieurs de l'ennemi.

Les deux premières colonnes, ainsi que les réserves qui occupoient l'intervalle, furent exposées, en approchant, au feu croisé de plusieurs batteries, de celles qu'on attaquoit, de celles des petites îles fortifiées sur la Vistule, de celles

de Marimont et de Varsovie même, et sur leurs flancs à un feu de mitraille et de mousquetterie. Mais rien ne les rebuta; elles franchirent précipitamment le fossé et le parapet, et se jettèrent sur la cavalerie et sur l'infanterie qui étoit derrière. Le brigadier Polevanovv fit soutenir ces deux premières colonnes par quelques escadrons de chasseurs à cheval; ils franchirent le fossé, attaquèrent le reste de la cavalerie ennemie, et la culbutèrent. L'infanterie repoussa l'ennemi jusqu'au bord de la Vistule, pénétra dans le faubourg même, le poursuivit d'une rue à l'autre jusqu'au pont, lui en coupa la retraite, coucha 2,000 hommes sur la place et fit 2,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs officiers et deux généraux. Il périt dans la Vistule un millier d'hommes qui voulurent se sauver à la nage.

1794.

La troisième et la quatrième colonnes furent obligées de monter une colline sablonneuse, où elles trouvèrent de grands obstacles à surmonter. Impatiens d'arriver, la plupart jetèrent leurs claies et leurs fascines, pour marcher plus vîte dans le

1794. sable, et se servirent seulement de leurs échelles, en se prêtant la main pour passer les six lignes de puits que l'ennemi avoit creusés.

La troisième colonne s'empara de deux forts bastions détachés, et pénétra, malgré une vigoureuse résistance, dans l'intérieur des ouvrages. Elle avoit surtout à craindre l'effort de la cavalerie ennemie, qui s'ébranla pour tomber sur son flanc. Le général Islenief ordonna sur-le-champ à quelques bataillons de grenadiers de former une ligne, et d'attaquer à la baïonnette. Cette manœuvre obligea l'ennemi de prendre la fuite.

La quatrième colonne prit un cavalier, ainsi qu'un fort avancé, entouré d'un mur de pierres, et leurs batteries, qui étoient palissadées. Aussitôt ces troupes se partagèrent, et pénétrèrent de deux côtés dans le parc; elles sautèrent par-dessus la haie et le parapet, emportèrent encore cinq batteries, et attaquèrent l'ennemi de front et sur ses flancs. Il eut deux mille hommes taillés en pièces; et le général Hœsler fut fait prisonnier avec vingt officiers.

Il y avoit aussi, du côté du parc, un régiment de ligne, composé uniquement de Juifs. Ils étoient au nombre de 500, bien armés, bien équipés, sur le même pied que les autres troupes polonaises, dont on ne pouvoit pas les distinguer. Ils firent une défense opiniâtre, mais ils furent tous détruits, jusqu'au dernier homme, à l'exception de leur colonel Hirschko, qui étoit resté prudemment à Varsovie.

1794.

Tandis que ces deux colonnes s'approchoient du dernier fort du retranchement intérieur, il sauta un dépôt de poudre et de bombes. Le voisinage de cette explosion ne suspendit pas un moment leur marche.

La cinquième colonne triompha de toutes les difficultés avec une promptitude prodigieuse; elle s'empara des batteries, et après avoir pénétré dans l'intérieur, elle se porta directement sur le pont, par la grande rue, et aida l'infanterie de la première colonne à couper aux fuyards la retraite du pont à Varsovie.

La septième colonne avoit trouvé

1794. beaucoup d'obstacles. Elle avoit été obligée de se mettre en marche beaucoup plus tôt que les autres colonnes, pour tourner en file un marais; elle traversa deux villages, se forma en colonne, arriva au retranchement élevé entre l'étang et le petit bras de la Vistule, s'empara des trois batteries, et se porta en avant. La cavalerie ennemie, qui avoit voulu arrêter sa marche, fut coupée par une partie de cette colonne; le reste fut détruit avec la baïonnette, ou culbuté dans la Vistule, où il périt à-peu-près un millier d'hommes, et 500 furent faits prisonniers.

Dès que les colonnes furent en possession des ouvrages avancés, et eurent pénétré plus loin, les réserves se portèrent sur les points qui leur étoient désignés : bientôt après l'artillerie fit la même manœuvre, soutenue par la cavalerie de réserve qui fit beaucoup de prisonniers parmi les fuyards.

Jusqu'à ce moment, les colonnes avoient combattu et repoussé l'ennemi, dans le grand intervalle qui séparoit les

1794.

retranchemens extérieurs des fortifications du faubourg, comme sur un champ de bataille; maintenant elles pénétrèrent dans les dernières fortifications de Prague même, et commencèrent un carnage horrible dans les rues et dans les places publiques, où le sang couloit à grands flots; la scène la plus épouvantable fut le massacre de quelques milliers d'hommes arrêtés dans leur fuite sur le bord de la Vistule; on y fit 3,400 prisonniers, et les autres furent tués à l'arme blanche ou noyés dans le fleuve, sous les yeux des habitans de Varsovie, qui de la rive opposée leur tendoient inutilement les bras.

Cependant une aussi grande quantité de prisonniers faits sur un seul point dans la chaleur de l'action, ne permet pas de douter de la modération des vainqueurs; et ce fait avéré, comme tous les détails de cette journée, détruisit dans le tems les calculs outrés, et les déclamations des pamphlets, qui, en doublant le nombre des morts, essayèrent de ternir la gloire du général russe. D'ailleurs, si

l'équité étoit compatible avec l'esprit de
1794. parti, les écrivains qui ont déploré le
sort de la Pologne, auroient observé qu'il
est rarement au pouvoir des chefs de
suspendre ou de détourner l'impétuosité
des soldats dans la mêlée, moins encore
dans l'emportement d'un assaut, et moins
que jamais dans un assaut comme celui
de Prague, où la plupart des Russes
étoient animés par le souvenir de leurs
pertes pendant l'insurrection de Varsovie
en 1793.

Mais un spectacle également douloureux pour les habitans de cette capitale, c'étoit l'incendie de plusieurs maisons de Prague, dont la désolation sembloit les menacer de leur ruine prochaine. On entendoit de toutes parts le sifflement des boulets, les éclats des bombes et les cris des mourans : le son lugubre du tocsin ajoutoit encore à l'épouvantable bruit de l'artillerie, et la consternation étoit universelle dans toutes les classes.

Il tomba une bombe dans la salle du conseil révolutionnaire dont les membres étoient assemblés, et en crevant

cinq colonels, vingt-quatre officiers d'état-major, et quatre cents treize officiers supérieurs. Les généraux Jasinski, Korseck, Kwaschnefski, et Grabowski furent tués. Il ne se sauva que huit cents hommes par le pont de la Vistule à Varsovie.

Jasinski, un des meilleurs officiers de génie et d'artillerie de l'armée polonaise, et chef de la révolution à Vilna, avoit été voir ses amis à Varsovie la veille de l'assaut, et leur avoit dit que si les Russes n'étoient pas repoussés, on ne le reverroit plus, parce qu'il étoit décidé à perdre la vie : en effet, il fut tué d'un coup de baïonnette, le sabre à la main, dans le premier retranchement.

Les Russes perdirent cinq cents quatre-vingts hommes, dont huit officiers supérieurs et d'état-major. Ils eurent neuf cents soixante blessés, dont vingt-trois officiers supérieurs et d'état-major. Ils avoient à l'assaut 22,000 hommes sous les armes, quinze mille hommes d'infanterie et d'artillerie, quatre mille chevaux et environ trois mille Cosaques.

1794. Les Polonais qui avoient pris le change à la vue des batteries élevées du côté des Russes, étoient persuadés qu'ils entreprendroient un siège régulier. Cette illusion les consoloit, et les rassuroit d'autant mieux que l'approche de l'hiver sembloit devoir suspendre le siège, et leur donner du repos jusqu'à l'année suivante. La nuit d'avant l'assaut, ils avoient transporté trente-six canons de Varsovie à Prague, et n'avoient conservé sur l'autre rive de la Vistule que trente pièces ; elles firent plus de mal aux Russes que celles des retranchemens.

L'artillerie qu'on leur prit consistoit en cent quatre canons et mortiers, pour la plupart pièces de gros calibre.

Aussitôt que tout fut fini, le général Suvorovv remit le commandement de Prague au général Burhavvden qui l'occupa avec six bataillons, dix escadrons, deux régimens de Cosaques, et toute l'artillerie de campagne, dont la plus grande partie fut braquée sur le pont et le reste sur le rivage. On établit

une grand'garde ; on posta des piquets dans le faubourg et en-dehors ; le reste des troupes campa autour de Prague, ainsi que dans les retranchemens, formant un demi-cercle qui se terminoit de chaque côté à la Vistule.

1794.

Suvorovv s'établit sous le cavalier en-dehors du retranchement à proximité du parc. Il se rassembla auprès de lui plusieurs généraux et officiers supérieurs. On se félicita mutuellement, et le général fit servir à la même place une petite halte, à laquelle il invita les généraux polonais prisonniers. Les officiers eurent la permission de garder leur sabre, et on les traita amicalement.

Après cette halte, le général Suvorovv se reposa quelques heures sur la paille, sous une tente de soldat, et on lui dressa pour la nuit, à la même place, une tente de Kalmouk, appelée *Kibika*.

Il avoit donné les ordres relatifs à la subsistance des prisonniers, et au pansement de leurs blessés, dont la plus grande partie fut renvoyée en liberté à Varsovie. Les troupes s'occupèrent dans

l'après-midi à enlever l'artillerie prise aux ennemis, et à transporter les armes, les tentes et autres ustensiles militaires aux lieux de leur destination.

1794.

Autant la matinée avoit été bruyante, autant la nuit fut tranquille. On tira seulement à la pointe du jour quelques coups de canon de Varsovie, mais l'artillerie des Russes ne daigna pas répondre.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE lendemain de la prise de Prague, il y arriva, dès la pointe du jour, des membres du magistrat chargés d'une lettre du roi, et d'une note du conseil de ville, pour traiter de la capitulation. Ils furent conduits dans la tente du général de jour Islenief. Il s'entretint avec eux, et prit lecture des dépêches qu'ils lui remirent.

1794.

Celle du magistrat étoit conçue en ces termes :

Le conseil de ville de Varsovie, chargé de veiller au bonheur et à la tranquillité des habitans, fait tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher les troubles à l'approche des troupes russes; et comme il a réussi à maintenir le bon ordre dans la ville, il a arrêté qu'il s'adresseroit à son excellence monsieur le comte de Suworow, général en chef des troupes russes, pour le prier de sauver la vie et les biens des habitans, si le militaire de Varsovie met bas les armes. Dans cette vue, le magistrat a député

messieurs Makarowitsch, Barakowski et Stralkowski, pour conférer avec son excellence, et lui demander, tant au nom du magistrat qu'au nom de toute la bourgeoisie, une suspension d'armes, en attendant qu'on ait réglé les articles de la capitulation.

1794.

A Varsovie, le {21 octobre / 4 novembre} 1794.

Islenief s'empressa de rendre compte à Suworow de l'arrivée de ces députés. Il l'apprit avec beaucoup de satisfaction, et il dicta sur-le-champ à son secrétaire les articles suivans :

1°. Les troupes de Varsovie mettront bas les armes hors de la ville, au lieu qu'on leur indiquera ; mais on les traitera avec douceur.

2°. On transportera au même lieu toute l'artillerie et les munitions,

3°. Le pont sera rétabli le plutôt possible, afin que les troupes russes puissent entrer dans la ville, en prendre possession, et protéger les habitans.

4°. On promet, au nom suprême de sa Majesté impériale, que le militaire aura la liberté de se retirer chez lui ou ailleurs, si bon lui semble, et on lui garantit la sûreté de sa vie et de ses biens ; mais il faut que tout soit fini à l'entrée des troupes impériales.

5°. Sa majesté le Roi conservera la même dignité qu'auparavant.

6°. On déclare encore une fois, de la manière la plus solemnelle, à tous les habitans, qu'ils n'ont rien à craindre pour leurs biens ni pour leur personne, et qu'ils peuvent compter sur l'oubli du passé.

Les troupes de sa Majesté impériale entreront dans la ville cet après-midi ou demain, aussitôt que le pont sera rétabli.

Au camp de Prague, le {25 octobre / 5 novembre} 1794.

Comte SUWOROW RYMNIKSKI.

Le comte renvoya aussitôt le général Islenief aux plénipotentiaires du magistrat, avec ces articles, pour les leur communiquer. Ils en furent transportés de joie, et leurs yeux se remplirent de larmes pendant la lecture, parce qu'ils ne s'étoient pas flattés d'une si grande indulgence.

Après s'être acquitté de sa commission, le général Islenief amena les députés au comte Suworow. Il étoit assis devant sa tente ; voyant qu'ils éprouvoient une sorte d'embarras en s'approchant, il sauta de sa place, jeta son

1794. sabre à ses pieds, criant en Polonais *Pakoi* (la paix), courut au-devant d'eux, les embrassa, les conduisit à sa tente, et les fit asseoir par terre à côté de lui. Ils fondirent en larmes, exprimant par une éloquence muette, plus touchante que des paroles, tous les sentimens de joie, de reconnoissance et d'admiration dont ils étoient pénétrés. Le comte les entretint avec enjouement et bienveillance, leur fit servir quelques rafraîchissemens, et les pria, lorsqu'ils se retirèrent, de lui faire part, dans les vingt-quatre heures, de la détermination du magistrat sur les articles qui leur furent remis.

En attendant la réponse de Varsovie, on employa cette journée à nettoyer les rues et les grandes places de Prague, et à enterrer les morts. Suworow se retira dans la soirée à son quartier de Belalinka, où il passa la nuit.

Le lendemain, à dix heures du matin, les mêmes députés revinrent de Varsovie au quartier-général, et rapportèrent la réponse suivante aux propositions.

Art. 1. La ville de Varsovie déposera paisiblement ses armes à tel endroit qui sera jugé convenable.

1794.

Art. 2. La ville de Varsovie n'a ni artillerie, ni munitions.

Art. 3. La ville de Varsovie fera rétablir le pont le plutôt possible, afin que les troupes de Sa Majesté impériale puissent se mettre en possession de la ville, et prendre ses habitans sous leur protection.

Art. 4. La ville de Varsovie a l'honneur d'informer Son Excellence, M. le comte de Suworow, qu'elle n'a pas de troupes sous ses ordres, qu'ainsi elle ne peut satisfaire complètement au quatrième article; mais elle fera tous ses efforts pour que les commandans militaires s'y conforment.

Art. 5. La ville de Varsovie qui a toujours respecté ses rois, se fera un plaisir de remplir le devoir qui lui est rappelé par cet article.

Art. 6. La ville de Varsovie regarde ici comme la base de tous les autres articles, la promesse de sûreté faite aux habitans pour leur personne et pour leurs biens, et l'engagement pris par les Russes d'oublier le passé.

Art. 7. Il est de toute impossibilité d'exécuter l'ordre de Son Excellence dans un assez bref délai, pour que les troupes puissent entrer demain dans la ville. Le rétablissement du pont exige quelques jours de tems. Les troupes de la

république peuvent d'autant moins partir dès
1794. à présent, qu'elles ont besoin d'une huitaine de jours pour évacuer la place.

A l'hôtel de ville, le {25 octobre / 5 novembre} 1794.

Les députés étoient en outre chargés de quelques commissions verbales relativement à l'échange des prisonniers, et au cours du papier-monnoie dont on vouloit maintenir le crédit.

Ces articles en réponse parurent un peu suspects. Il sembloit en effet qu'on ne cherchoit qu'à gagner du tems ; en conséquence, le comte Suvorow exigea que les députés retournassent immédiatement à Varsovie pour obtenir une résolution plus précise, et il leur remit des articles additionnels avec une lettre dont voici la teneur :

« Je vois avec plaisir que les deux partis sont d'accord sur les points essentiels. Je demande qu'on ordonne aux troupes royales qui sont dans la ville, de se comporter amicalement envers les troupes de ma Souveraine, qui doivent y entrer, et d'y maintenir le bon ordre et la tranquillité. A cette condition, je réponds aux

habitans de la sûreté de leur vie et de leurs biens, et de l'oubli du passé.

Au camp de Prague, le {26 octobre / 6 novembre} 1794.

Le Comte SUWOROW RYMNIKSKI.

Supplément aux articles de la capitulation.

1°. Le magistrat fera désarmer les habitans, et transporter leurs armes par bateaux à Prague : il se fera aussi remettre les armes qui pourroient se trouver dans les boutiques.

2°. La ville de Varsovie remettra l'arsenal, la poudre, et les munitions aux troupes de Sa Majesté impériale, qui auront ordre de les recevoir après leur entrée dans la ville.

3°. La ville de Varsovie, en conséquence de la promesse qui lui a été faite, exigera que les troupes polonaises mettent bas les armes ; et, si elles n'y consentent pas, elle leur fera évacuer la ville.

4°. On accorde jusqu'au {28 octobre / 8 novembre} pour le rétablissement du pont ainsi que pour la prolongation de l'armistice. Quant au rétablissement du pont, il sera ordonné aux troupes de Sa majesté impériale d'y prêter la main pour accélérer le travail.

5°. Tous les prisonniers russes détenus à Varsovie seront mis en liberté demain {27 oct. / 7 nov.}

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Cet ordre avoit pour objet d'attaquer les troupes qui voudroient se sauver de Varsovie avec leurs armes, et en même tems, au cas de trahison ou d'insurrection dans cette capitale, d'y voler aussitôt, et de la prendre à revers du côté de la campagne.

1794.

Les barons d'Asch et de Buhler, membres du corps diplomatique, et prisonniers à Varsovie comme beaucoup d'autres, furent mis en liberté sur leur parole. Ils vinrent le même jour au camp de Suworow, lui rendre mille actions de grâces, tant pour eux-mêmes qu'au nom des autres prisonniers. Après dîner, ils retournèrent à Varsovie : leur présence y fit un très-bon effet, et inspira beaucoup de confiance aux habitans.

Dans la nuit du 26 au 27 octobre, il y eut un grand tumulte à Varsovie. Les troupes sous les ordres de Vavroschewski prétendoient emmener le roi et tous les prisonniers russes. La partie mal intentionnée des habitans se joignit au militaire; ils se répandirent dans différens quartiers de la ville, commirent des ex-

1794. cès et des brigandages. Le magistrat, pour prévenir l'exécution de ce complot, dont il prévoyoit les suites, ordonna au peuple de s'y opposer, et de repousser la force par la force. En conséquence, plusieurs milliers d'habitans soumis au magistrat, se portèrent au château ainsi que dans les rues adjacentes, pour obstruer le passage, et déclarèrent d'une voix unanime aux insurgens, qu'ils ne souffriroient pas qu'on emmenât le roi, dont la présence étoit décisive pour le sort de la ville, et qu'ils aimoient mieux perdre la vie que de souffrir une violence aussi funeste au bonheur public.

Après-midi le lieutenant-colonel Hofman vint au quartier-général, chargé de commissions verbales, et d'une lettre du roi, qui prioit Suworow de différer de huit jours son entrée à Varsovie, attendu que ce délai étoit absolument nécessaire pour l'évacuation de la place. (On trouvera cette lettre au supplément, No. II.)

Hofman fut renvoyé au roi, accompagné du major Hossen, pour commu-

niquer à Sa Majesté la résolution du gé-
néral Suworow. Bien loin de consentir 1794.
au délai demandé, il pria le roi de considérer l'émeute qui avoit eu lieu la nuit précédente, et dont il étoit instruit, comme un nouveau motif d'accélérer son entrée dans la ville autant que possible, et déclara qu'elle auroit lieu dans deux jours, tant pour garantir la sûreté personnelle du roi, que pour rétablir la tranquillité publique.

Le roi de Pologne écouta le rapport de ces deux officiers avec beaucoup d'attention, et reconnût la justesse des observations du général Suworow. Sur ces entrefaites, Vavroschewski, traversé dans l'exécution de ses desseins par la résistance du peuple, avoit remis l'autorité entre les mains du roi, de concert avec le conseil suprême, déclarant qu'il ne voyoit plus de moyen de pourvoir au salut de la république. Le premier usage que le monarque fit de sa puissance, fut de laisser à la disposition de Suworow le choix du jour de son entrée, en promettant de faire rétablir le pont le plus

1794. promptement possible. Hofman rapporta cette réponse au camp à quatre heures après midi.

Cependant Ignace Potocki étoit venu au camp avant le dîner, pour renouveler les instances du roi de différer encore une huitaine de jours. Il étoit descendu chez le général-lieutenant Potemkin, avec lequel il fut engagé à dîner avec le général Suworow.

Tandis qu'on étoit à table, Mastowski vint encore de Varsovie. Quand on l'annonça, le général se leva pour aller au-devant de lui dans l'antichambre, prenant avec lui Potocki et le général de jour Islenief, et les mena dans son cabinet. Mastowski remit à Potocki une lettre cachetée du roi, dont on dit le contenu à Suworow. C'étoit un pouvoir illimité pour convenir avec lui des conditions de la paix.

Le général très-fâché de tant de lenteurs et de contradictions, répondit en peu de mots : « Nous ne sommes point » en guerre contre la Pologne. Sa Ma- » jesté impériale ne m'a point envoyé ici

» en qualité de ministre, mais comme
» général en chef pour anéantir l'armée 1794.
» des insurgens. Je n'entrerai point en
» explication sur aucun objet étranger
» aux devoirs qui me sont prescrits. »

Mastowski retourna sur-le-champ à Varsovie ; Potocki revint se mettre à table, et repartit après le dîner.

On avoit conseillé au général Suvorovv de retenir comme ôtage pour les prisonniers russes, le comte Potocki, un des principaux chefs de la révolution, mais il rejeta cette idée en disant : « A quoi bon retenir un ôtage? Tous » les prisonniers seront mis en liberté » sans cela ; d'ailleurs, ce seroit un crime » de trahir la confiance de l'ennemi » qui vient négocier sur la foi de l'ar- » mistice. »

Quand on eut fini de nettoyer le faubourg de Prague, le comte Suvorovv y transporta son quartier-général de Belalinka, pour être plus près de la Vistule, et du centre de ses opérations.

Déjà le détachement commandé par Denisovv avoit passé le fleuve, la cava-

lerie à la nage, l'infanterie moitié en croupe, et moitié sur des bateaux qui servirent aussi au passage de l'artillerie. Les insurgens qui se trouvoient sur l'autre rive, tentèrent de s'y opposer, mais ils furent repoussés, et rien n'arrêta les Russes.

1794.

Le lendemain 28 octobre, à la pointe du jour, les mêmes députés revinrent de Varsovie avec deux lettres du roi et du magistrat, qui demandoient que les Russes fissent leur entrée le plutôt possible. Ils exposèrent que leur présence étoit indispensable à cause des troubles intérieurs et du danger qui menaçoit la personne du roi; que les insurgens étoient sortis de la ville en armes, et qu'ils s'étoient arrêtés dans le voisinage d'où ils donnoient beaucoup d'inquiétude.

(La lettre du roi est insérée au supplément, N°. III.) Quant à la dépêche du magistrat, elle étoit ainsi conçue :

Le magistrat de la ville de Varsovie, après avoir entièrement exécuté les articles de la capitulation remise aux bourgeois et habitans

de Varsovie par Son Excellence monsieur le comte de Suworow, général en chef des troupes russes, a l'honneur de lui représenter, 1794.

1°. Que les habitans de cette ville ont déjà déposé dans leurs districts, fusils, pistolets, sabres, faux, piques, et généralement toutes leurs armes. Le magistrat s'empressera de faire charger lesdites armes sur des bateaux, pour être transportées au rivage de Prague. Il prie Son Excellence de vouloir bien les faire décharger à leur arrivée. Quant aux armes d'une grande valeur, et à celles qui se sont trouvées dans les boutiques des marchands, elles ont été remises à l'hôtel de-ville pour être conservées aux propriétaires.

2°. On a retiré avec le même soin la poudre à canon avec toutes les autres munitions qu'on a trouvées chez les habitans de la ville, et la remise en sera également faite à Son Excellence monsieur le comte, où bon lui semblera. Il en sera usé de même, aussitôt que possible, à l'égard des munitions des troupes de la République, qui ont déjà quitté la ville.

3°. Sa Majesté le roi a daigné donner des facilités pour l'exécution de cet article, en ce qui concerne les troupes qui sont dans l'intérieur de la ville.

4°. Le magistrat assure Son Excellence monsieur le comte de Suworow que le pont du

côté de la ville sera très-certainement réparé
1794. dans le délai qui lui est prescrit.

5°. Sa Majesté le roi consentira volontiers à l'élargissement des prisonniers, de même qu'à l'exécution de l'art. 3 ci-dessus.

6°. Le magistrat va immédiatement prier le roi de donner ses ordres, tant pour la remise des armes que pour l'évacuation de la ville par les troupes, en exceptant toutefois les trois cents soldats de police et les mille hommes de garde à pied et à cheval que Sa Majesté a le droit de conserver auprès de sa personne, pour maintenir le bon ordre dans la ville, et pour faire le service au château.

7°. Lorsque les troupes de Sa Majesté impériale feront leur entrée dans la ville, le magistrat s'acquittera de ses devoirs d'une manière convenable.

A Varsovie, le {27 octobre / 7 novembre} 1794.

Réponse du Général en chef.

La capitulation acceptée et signée.

Le Comte ALEX. SUWOROW RYMNIKSKI.

Au camp de Prague, le {28 octobre / 8 novembre} 1794.

Le comte de Suworow demanda aux députés si les prisonniers russes étoient remis en liberté, conformément à ces derniers articles; ils répondirent que

toutes les dispositions étoient déjà faites, et demandèrent que le général voulût bien désigner une personne à qui on les remettroit.

1794.

Le prince Labanow Rastowski fut expédié à Varsovie avec cette commission, et les prisonniers lui furent rendus à son arrivée. Il annonça en même tems au roi que les troupes russes entreroient le lendemain.

Comme la communication étoit libre, plusieurs des ci-devant prisonniers vinrent en bateau à Prague, pour voir leurs amis. Il alla aussi quelques officiers du camp à Varsovie, mais ils se retirèreut de part et d'autre vers le soir, attendu que le général, devant faire son entrée le lendemain, vouloit que chacun fût à son poste. Il permit au vieux général polonais Hæsler, qui étoit au nombre des prisonniers, de retourner dans sa famille à Varsovie.

Dans l'après-midi du 28, tous les régimens reçurent ordre de se tenir prêts à marcher le lendemain matin.

CHAPITRE HUITIÈME.

1794.

D'APRÈS le résultat des conférences, et conformément à la capitulation acceptée, le comte Suworow fit son entrée dans la capitale avec ses généraux et ses braves guerriers le {29 octobre / 9 novembre} 1794 C'étoit l'image d'une marche triomphale. Dès sept heures du matin, les troupes défilèrent par le pont, dans la ville, tambours battans, enseignes déployées. Le corps du général-lieutenant Potemkin ouvroit la marche, celui du général Derfelden le suivoit immédiatement.

A neuf heures, le comte Suworow passa le pont à cheval, entouré de ses adjudans, de ses officiers de jour, et d'ordonnances. Il avoit seulement son petit uniforme de cavalerie, sans décoration, sans plaque, et un chapeau d'officier ordinaire. Il étoit suivi du ré-

giment de grenadiers de Cherson, avec une musique de cors très-nombreuse. 1794.

Il fut reçu, de l'autre côté du pont, par le magistrat de la ville en corps et en habit de cérémonie, (c'est un habit noir.) Le président lui présenta, sur un coussin de velours, les clefs de la ville, qui sont de vermeil, avec le sel et le pain de ville, et lui adressa une courte harangue.

Le comte prit lui-même les clefs, les porta sur sa bouche, et dit, en les élevant vers le ciel : « Dieu tout-puissant, je » vous rends grâces de ne m'avoir pas » fait payer les clefs de cette place aussi » cher que.... » Et se tournant du côté de Prague, la voix lui manqua. Les joues baignées de larmes, il embrassa cordialement tous les membres du magistrat; il se vit bientôt environné d'une foule de peuple. Les uns se jetoient à ses pieds, les autres lui tendoient les bras; il serra la main de ses humbles admirateurs; il embrassa ceux qui se trouvèrent le plus près de lui, et répondit avec une sensibilité muette, mais profonde,

1794. à toutes ces marques d'empressement, d'estime et de respect, qui touchent plus que des éloges, et qui paient en un moment des années de fatigues et de dangers.

Il remit le coussin et les clefs au général de jour Islenief, qui, le précédant à cheval, fit continuer la marche, suspendue pendant quelques minutes par cette scène attendrissante. Quoique le magistrat eût ordonné que les maisons fussent fermées, et que chacun restât chez soi, pour ne pas fournir aux gens mal intentionnés l'occasion d'exciter du trouble, il se trouva dans les rues une foule de monde; mais cette affluence n'avoit rien de fâcheux, parce que les mécontens n'avoient nulle envie de se montrer. Toutes les fenêtres étoient garnies de spectateurs enchantés du retour de l'ordre, et de l'assurance de la paix : et on entendoit répéter, de toutes parts, les cris d'alégresse, *vive Catherine! vive Suworow!*

Varsovie, qui, au mois d'avril précédent, avoit été le théâtre d'une conju-

ration sanglante contre les Russes, Varsovie, où les conseils de la haine et de la vengeance avoient prévalu, où les Insurgens se croyoient invincibles, maintenant soumise et paisible, prodiguoit à son vainqueur les acclamations de la bienveillance et de la joie; et ce même peuple, dont une partie avoit montré, pendant l'insurrection, la férocité des tigres, avoit maintenant la douceur des agneaux.

1794.

La marche continua ainsi en remontant la rue de Cracovie jusqu'au carrefour du nouveau monde. Arrivé devant la cathédrale, Suvorovv fit halte avec toute sa suite, et fit sa prière.

Il mit pied à terre à l'extrémité de la ville dans une auberge où il dîna. Il choisit ensuite une meilleure maison, où il établit son quartier-général à proximité du camp.

Cependant le général-lieutenant Potemkin à son entrée dans la ville, s'étoit porté par ordre de Suvorovv au château pour faire sa cour au roi, et veiller à la sûreté de sa personne.

1794. Le général - major Burhavvden fut chargé du commandement de la ville avec le titre de gouverneur.

Une nouvelle scène vint s'offrir à la sensibilité du général. Le magistrat lui présenta les ci-devant prisonniers au nombre de 1376, parmi lesquels étoient les généraux Arsenief, Milascheviz et Suchteln, avec les barons d'Asch et de Buhler, et le conseiller Dibovv, membres du corps diplomatique. Ils se jetèrent dans ses bras avec l'ivresse de la reconnoissance, en l'appelant leur libérateur. L'attendrissement fut égal de part et d'autre. Il est certain qu'ils ne lui durent pas seulement la liberté, mais la vie. Un misérable nommé Kolontay, le rebut des hommes, le Robespierre de la Pologne, avoit fait, dans le comité révolutionnaire, avant la prise de Prague, la motion de massacrer tous les prisonniers, et même tous les Polonais détenus comme suspects d'être attachés à la cour de Russie. Cet infernal projet devoit s'exécuter avant la fin du mois; mais l'entrée des Russes à Varsovie le

fit avorter, et l'abominable scélérat qui l'avoit conçu, prit la fuite quelques heures auparavant, après avoir volé cent cinquante mille ducats à l'hôtel des monnoies, et dans le trésor public.

1794.

Les prisonniers prussiens et autrichiens parurent chargés de chaînes. On les leur ôta, ils tombèrent aux genoux de leur libérateur, en lui rendant mille actions de grâces, et on les conduisit sous escorte au lieu de leur destination; les Prussiens, au nombre de cinq cents, auprès du général Favrat; et les Autrichiens, au nombre de quatre-vingts, à leur cordon.

Quand le général-lieutenant Potemkin alla faire sa cour au roi, il fut chargé de demander une audience pour le comte Suvorovv. Elle fut indiquée au lendemain, et le baron d'Asch le lui annonça.

Le comte Suvorovv partit à dix heures du matin de l'extrémité de la ville, avec son cortège et sa garde d'honneur, pour se rendre au château. Contre son usage il étoit en grand uniforme, et décoré de

1794. tous ses ordres. Deux escadrons de hussards le précédoient, marchant deux à deux; sa voiture étoit environnée de plusieurs officiers de tous les grades, appartenant à son corps ou à d'autres régimens. Il avoit avec lui dans sa voiture le général-lieutenant Potemkin, et les barons d'Asch et de Buhler du corps diplomatique. Un escadron de chasseurs à cheval, qui le suivoit en ligne, fermoit la marche.

A son arrivée dans la cour du château, il fut reçu en grande cérémonie. Le roi l'accueillit de la manière la plus honorable, l'embrassa à plusieurs reprises, et le retint près d'une heure tête à tête dans son cabinet.

Cet entretien eut un résultat que les négociations par écrit n'avoient pas opéré. Il fut convenu sur les instances du général Suvorow, que les troupes polonaises, qu'il appeloit toujours des révoltés, déposeroient leurs armes sans exception, et remettroient leur artillerie aux Russes.

Pendant cette visite, le roi pria Suvo-

row de rendre la liberté à un officier qui l'avoit servi en qualité de page. « Votre majesté, dit-il, n'en veut-elle pas quelqu'autre ? — Comment, reprit le roi... ? Je lui en donnerai un, deux, trois, quatre, cinq cents, répliqua Suvorow ; » et le roi lui exprima sa reconnoissance.

1794.

Bientôt après, le roi expédia son adjudant-général Gordon, avec l'ordre de Suvorow pour la restitution de ces prisonniers. Ils étoient déjà en marche pour se rendre à leur destination, et Gordon ne les joignit qu'à Wlodava. Comme ces prisonniers n'étoient pas nommés, il prit tous les officiers supérieurs et d'état-major qui étoient encore au nombre de 317, indépendamment de ceux qu'on avoit déjà mis en liberté. Parmi eux se trouvoit le général Mayen, dont on a parlé plus haut. Gordon, pour compléter le nombre, emmena des bas-officiers et des soldats. Suvorow plaisanta dans la suite sur ce présent, que le monarque avoit paru recevoir avec tant de plaisir.

Le général revint à son quartier avec

1794. le même cortège, et dans le même ordre. Il chargea le général-lieutenant Potemkin de porter à l'impératrice à Pétersbourg la relation officielle de tout ce qui s'étoit passé.

CHAPITRE NEUVIÈME.

MAINTENANT Varsovie soumise et paisible étoit entièrement au pouvoir du vainqueur. Outre les troupes qu'on avoit laissées à Prague, le corps du général-lieutenant Potemkin occupoit l'intérieur de Varsovie, et s'étendoit jusqu'à Willakovv ; celui du général Derfelden se porta sur Marimont ; celui du général Fersen étoit en marche pour mettre la dernière main à l'opération, et s'efforçoit d'atteindre les troupes polonaises qui s'étoient retirées de Varsovie, pour les forcer à rendre les armes, ou pour les détruire en cas de résistance.

1794.

D'après les différens rapports, leur nombre étoit assez considérable. On les évaluoit à trente mille hommes, avec une forte atillerie, sous les ordres du général Wavroschewski, ami intime de Kosciuzko ; son intention étoit de pénétrer avec ce corps en Gallicie.



Hédroitsch fit sa jonction avec le corps
1794. de Madalinski et de Dombrovvki, où
se trouvoit le général en chef Wavvros-
chevvski; et comme les troupes russes
les empêchoient d'effectuer leur premier
projet de retraite en Gallicie, tout-à-coup
ils changèrent de plan, et se portèrent
sur Novemiasto sur le chemin de Craco-
vie, à dessein de faire une invasion dans
le district nouvellement conquis par le
roi de Prusse.

Le détachement du général Denisovv
se mit en hâte à leur poursuite, et le
corps entier du général-lieutenant Fer-
sen n'étoit pas fort loin d'eux. Les trou-
pes polonaises passèrent la Piliza le 2 no-
vembre, et détruisirentl e pont. Les Rus-
ses les poursuivirent constamment, réta-
blirent le pont, et les talonnèrent sans
relâche. Cependant, comme les Polonais
avoient environ vingt mille hommes,
tandis que le corps du général Fersen
n'en avoit que sept mille, Suvorovv au
reçu de son rapport, lui envoya vingt-
six escadrons et six bataillons, avec or-
dre de voler à la poursuite de l'armée

ennemie, de l'atteindre, et de la désarmer ou de la tailler en pièces.

1794.

Le général Horschewski revint encore une fois comme courrier à Varsovie. Il étoit chargé des mêmes commissions que précédemment auprès du roi et du comte Suvorow, de la part du général en chef Wavroschevski, on le renvoya avec la même réponse que la première fois. Sur ces entrefaites, le corps polonais continuoit toujours de se retirer, et pour soulager sa marche il avoit abandonné vingt-cinq canons à Apotschicki. Le général Vavrochevski voulant éviter le dernier combat, s'efforçoit, ainsi que les généraux qui le suivoient, de gagner les frontières de la Prusse, dans l'intention, comme on le sut ensuite, d'y exciter de nouveaux troubles. Fersen, qui mit une activité infatigable à le poursuivre, lui coupa la retraite, et le serra de si près, sur différens points, qu'une partie considérable de ses troupes mit bas les armes et se dispersa; les autres se rendirent au corps qui les poursuivoit, vinrent

1794. par escadrons et par bataillons à Varsovie, donnèrent leur parole de ne plus servir, et retournèrent chez eux avec des passe-ports, tellement qu'il restoit à peine trois mille hommes à Wavroschevski. Les généraux Willovurski, Paul Grabovski, et Gladnizki du même corps arrivèrent également à Varsovie, renoncèrent au service, et reçurent des passeports. Le premier alla en Gallicie, le second se retira dans sa famille, et le troisième en Lithuanie. Le prince Joseph Poniatowski revint aussi dans la capitale, où il resta gardé à vue.

Wavroschewski sentant bien qu'il ne lui étoit pas possible de résister plus long-tems, envoya un courrier au comte Suvorovv, pour lui annoncer que le reste de ses troupes étoit prêt à mettre bas les armes, et sa proposition fut acceptée.

Cependant Schevvitsch, après avoir fait, en moins de trois jours, une marche de vingt-quatre milles, avoit joint le baron de Fersen. Avant que le courrier de Wavroschevski fût de retour, Denisovv avec sa cavalerie avoit enveloppé

le camp des Polonais, et se proposoit d'en finir d'une manière décisive. Il tenta un coup de maître. Il se porta droit au camp avec une escorte de deux escadrons à travers les avant-postes. Il ordonna aux généraux Dombrovvski, Nisalovvski, Hédroitsch et Jelkut qui s'y trouvoient, de se rendre immédiatement à Varsovie. Comme ils avoient déjà fait leur soumission au comte Suvorovv, et qu'ils voyoient toute l'impossibilité d'opposer une plus longue résistance, ils se rendirent avec les dernières troupes ; environ deux mille chevaux, et les dernières pièces de l'artillerie polonaise tombèrent ainsi au pouvoir des Russes, sans coup férir, le 7 novembre 1794.

1794.

Ces quatre généraux n'ayant pas voulu donner leur parole, et leur conduite inspirant de la méfiance, on les fit conduire à Kiovie dans l'intérieur de la Russie. Dombrovvski signa sa soumission, et reçut un passe-port pour aller dans sa terre en Saxe.

L'ancien président du ci-devant con-

1794. seil supérieur, Jakeryeuvvski, s'étoit sauvé la veille de l'entrée des Russes; Madalinski s'étoit retiré en Gallicie, avec sept hommes seulement. Zeyonschik avoit aussi disparu, ainsi que Kolontay, qui avoit pillé les caisses publiques à son départ. On donna le signalement de ce dernier aux frontières de Prusse, mais on ne put parvenir à l'atteindre.

Les troupes polonaises étant ainsi dispersées, ou désarmées et soumises, il ne resta que la garde royale, avec les trois cents soldats de police. On envoya l'artillerie et les munitions à Kiovie, et les troupes russes prirent leurs quartiers d'hiver.

CHAPITRE DIXIÈME.

TELLE fut la fin de cette glorieuse campagne à laquelle on ne trouve rien de comparable, dans l'histoire moderne, tant pour l'extrême rapidité des opérations, que sous le rapport des résultats.

1794.

La marche du général Suvorovv, la sagesse de ses mesures, la distribution de ses forces, la hardisse de ses plans, et la constance de ses succès, sont autant de preuves éclatantes de la supériorité de ses talens. Mais si elle s'est toujours manifestée dans toutes ses entreprises, on peut dire qu'il se surpassa lui-même dans le cours de cette campagne. En effet, il suffit d'en rapprocher les événemens, pour se former une idée de ce qu'un petit corps d'armée peut opérer de prodiges, quand le général sait enchaîner la fortune par la

vigueur de ses résolutions, et l'habileté
1794. de ses moyens. Nous avons vu Suvorovv désarmer sans effusion de sang huit mille rebelles répandus sur des points fort éloignés; partager avec ses soldats des marches longues et difficiles, dont la durée auroit rebuté les troupes d'Annibal; gagner trois batailles contre des ennemis intrépides et supérieurs en nombre; temporiser pendant quatre semaines à Brzescie, pour attendre la jonction de ses corps; après la victoire décisive de Matscheviz, voler à celle de Kobylka, ne s'y reposer que pour faire en trois jours les préparatifs d'un assaut sans exemple; emporter d'escalade en une matinée les retranchemens de Prague, défendus par trente mille hommes, entrer dans Varsovie, avec l'olivier de la paix. . . . Et tout cela dans l'espace de deux mois, depuis le 6 septembre jusqu'au 7 novembre 1794, jour où Wavroschevski mit bas les armes.

Autant cette brillante expédition est remarquable par son étonnante célé-

rité, autant elle est mémorable par l'importance de l'événement qui la suivit. Le sort de la Pologne fut irrévocablement décidé peu de tems après, par le dernier partage de ce royaume, dont le nom même ne subsiste plus, et qui, quelques siècles auparavant, s'étoit rendu redoutable à l'empire de Russie, et lui dictoit des lois.

1794.

Si les opérations de cette campagne eussent été poussées avec moins d'activité, il est très-probable que les Insurgens auroient rassemblé de nouvelles forces. Car le feu de la révolte couvoit encore sous la cendre, et l'incendie auroit pu se répandre dans toutes les provinces. Les Polonais auroient pu recevoir des secours étrangers au printems de l'année 1795, et prolonger pendant quelques années une guerre, dont les événemens, subordonnés à de nouvelles chances, auroient eu une influence incalculable sur les affaires générales de l'Europe.

Aussi le prompt succès de cette expédition, qui attiroit tous les regards,

fut apprécié, comme il devoit l'être à Saint-Pétersbourg. L'impératrice écrivit de sa main au général Suvorovv, pour lui annoncer qu'elle venoit de le nommer feld-maréchal. Suvorovv toujours fidèle à ses principes religieux, ne reçut les marques de sa nouvelle dignité, qu'après en avoir demandé la bénédiction à l'église.

1794.

La veille de cette cérémonie un envoyé extraordinaire de Berlin, lui apporta comme un gage de l'estime particulière du Roi, l'ordre de l'Aigle rouge et noir.

Peu de tems après, l'Empereur romain lui envoya son portrait enrichi de diamans. On évalue ces diamans à cinquante mille écus d'Allemagne, et ceux dont le bâton de feld-maréchal étoit garni, à la même somme.

L'impératrice lui fit en outre présent d'une terre de sept mille paysans des deux sexes, dans le district de Kobrin, théâtre du premier combat qu'il avoit gagné au commencement de cette campagne.

Tandis que le général étoit ainsi comblé de biens et d'honneurs, les papiers publics répétoient à l'envi l'éloge de ses exploits et proclamoient les sentimens d'intérêt et d'admiration qu'avoient excités ses victoires : et les rues de Varsovie retentissoient de chansons guerrières, où le peuple célébroit ses trophées, à la manière des anciens poëtes Bardes.

1794.

Il passa une année entière dans cette capitale. Le roi en étoit parti avec sa cour dès le commencement de l'année pour se rendre à Grodno ; mais ce vide fut remplacé par le concours d'officiers supérieurs et l'affluence des étrangers de distinction qui venoient voir le général.

1795.

La situation des affaires, et les intérêts communs de l'Empereur romain et du roi de Prusse, obligèrent très-souvent le général Suworow d'envoyer des officiers à Berlin et à Vienne, comme courriers. Ils y furent toujours accueillis par les deux souverains avec des marques de bonté, et des témoignages de leur estime pour la personne du général.

1795. Le roi de Prusse conféra les ordres de l'aigle et du mérite à plusieurs généraux et officiers russes.

Aux approches de l'automne, le général fit des revues de toute l'armée qui étoit sous ses ordres, et qui consistoit en quarante-huit bataillons, cent douze escadrons et quatorze régimens de Cosaques. Ces différentes troupes étoient distribuées dans une étendue de pays de cent cinquante milles d'Allemagne ; le général parcourut tous leurs camps avec son activité ordinaire, fit faire des manœuvres, et cette opération fut terminée dans l'espace de quinze jours.

Vers la fin de l'année, il partit de Varsovie pour se rendre à Pétersbourg, où il fut appelé. A son passage en Lithuanie et en Livonie, il demanda qu'on ne lui rendît point d'honneurs ; mais la nouvelle de son voyage attira sur ses pas une foule d'habitans de ces provinces, empressés de le voir et de lui rendre leurs hommages.

Il arriva au commencement de dé-

cembre à Pétersbourg, dans un carrosse que l'impératrice avoit envoyé à sa rencontre ; il entra de nuit dans la ville, descendit au palais d'hiver, et se jeta aux pieds de Sa Majesté, qui le reçut avec une bienveillance distinguée. Elle lui ordonna d'habiter le palais de Tauride, et fit placer auprès de lui des gens de service de la cour.

1795.

Peu de tems après son arrivée, il alla en Finlande pour inspecter les fortifications sur les frontières du côté de la Suède. A son retour, il assista au fêtes du mariage du Grand-duc Constantin Paulowitsch ; et pendant un séjour de trois mois à Pétersbourg, il fut comblé des marques de bonté de la souveraine, et des témoignages d'estime de la cour impériale.

Il partit ensuite pour se rendre à l'armée dont l'impératrice lui confia le commandement, dans les gouvernemens de Brazlow, Wosnesenski, Charkow et Catherinaslaw. Cette armée étoit composée au total de quatre-vingt mille hommes. Il prit son quartier-général à

1795. Tulczin, dans le château de la comtesse Potocka, près du Niester.

Suivant son usage, il fit tout de suite manœuvrer les troupes qui étoient dans son voisinage; et, vers l'automne, il fit la revue de toute son armée. Il revint ensuite fort satisfait à Tulczin et fit prendre les quartiers d'hiver.

Après avoir parcouru à pas de géant cette immense carrière, semée de tant d'obstacles, et si constamment féconde en lauriers, depuis les bords glacés de la Vistule jusqu'aux rives brûlantes de la mer Noire, le même général vient d'être appelé au commandement des armées austro-russes en Italie. Les premiers jours de son arrivée ont été signalés par des victoires, et par la prise de Milan. La renommée, toujours prompte à satisfaire l'impatience publique, a déjà ouvert au vainqueur du Milanès les portes de Gênes et de Turin; et les gazettes, anticipant sur les faits, fourmillent de nouvelles contradictoires, qui sont successivement rétractées. Nous puiserons dans les bulletins offi-

ciels, et dans la correspondance d'un officier expérimenté, les principaux évènemens de cette campagne de 1799, et nous en rédigerons les mémoires, pour compléter l'histoire du général-feld-maréchal comte de Suworow-Rymnikski.

1795.

SUPPLÉMENT.

Contenant quelques Lettres de S. M. l'Impératrice, l'Empereur romain, le Roi de Prusse et le Roi de Pologne, au Comte Suworow, pendant et après la campagne de Pologne.

Lettre de sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, au Comte Suworow Rymnikski.

Petersbourg, le {26 octobre / 6 novembre} 1794.

COMTE Alexandre Wasilowitsch! (fils de Basile) vos marches rapides contre l'ennemi, vos victoires, et notamment celles que vous avez remportées le 6 septembre à Krupécyze, et le 8 du même mois à Brzescie, sont des preuves distinguées de votre zèle constant pour notre service, ainsi que de votre activité, de votre valeur et de vos talens. C'est absolument sous ce point de vue que nous considérons vos

succès, et nous vous en exprimons ici notre gratitude particulière. Nous vous envoyons, comme un gage de notre satisfaction une ganse de chapeau garnie de diamans, et nous vous donnons trois pièces de canon à votre choix, sur l'artillerie que vous avez prise.

Sur ce nous prions Dieu de vous aider de sa puissance dans tout ce que vous entreprendrez à l'avenir pour le bien de la patrie.

Je suis votre affectionnée

CATHERINE.

Billet de l'Impératrice, en lui envoyant le bâton de feld-maréchal.

(Novembre 1794.)

MONSIEUR LE GÉNÉRAL FELD-MARÉCHAL COMTE ALEXANDRE WASILOWITSCH,

JE vous fais mon compliment sur toutes vos victoires, ainsi que sur la prise des retranchemens de Prague et de Varsovie.

Je suis, avec distinction, votre affectionnée

CATHERINE.

Ukase de sa Majesté l'Impératrice et autocratrice de toutes les Russies au sénat dirigeant, concernant le général-feld-maréchal comte Suworow Rymnikski.

Le général en chef comte Suworow Rymnikski, déjà recommandable par les nombreux services qu'il nous a précédemment rendus,

ayant été nommé par le feld-maréchal comte Romanzow Zaduneiski , au commandement des troupes contre les Insurgés de Pologne, s'est acquitté, à notre satisfaction et contentement, de la commission dont il étoit chargé, en battant l'ennemi à plusieurs reprises, et notamment au combat de Brzescie, le 8 septembre.

Aussitôt qu'il fut informé de l'entière défaite de Kosciuzko, chef des révoltés, il marcha immédiatement sur Varsovie , détruisit les corps ennemis sur son passage, prit d'assaut Prague , faubourg de Varsovie, défendu par de forts retranchemens, et par une garnison considérable : il emporta les retranchemens de vive force à la tête de nos troupes victorieuses , et livra aux révoltés une bataille redoutable qui obligea bientôt Varsovie, capitale du royaume , à remettre son sort entre les mains du vainqueur.

Après avoir pris possession de Varsovie, les armes et les sages mesures du général ci-dessus nommé , obligèrent bientôt le corps nombreux des Polonais qui s'étoient retirés , et qui furent atteints , à se rendre en remettant toute l'artillerie , et les munitions de guerre. Le succès de cette expédition a entièrement éteint le feu de l'insurrection en Pologne.

En considération de ces services que le général comte Suworow Rymnikski nous a ren-

dus récemment, et qui sont aussi utiles qu'agréables à la patrie, nous l'avons nommé, le 19 novembre 1794, notre général-feld-maréchal, et nous lui avons donné, le même jour, le bâton de feld-maréchal. Nous ordonnons au sénat d'expédier un diplôme qui sera signé de notre main, et dans lequel tous ses exploits militaires seront relatés.

CATHERINE.

Le sénat dirigeant a arrêté que la volonté suprême de Sa Majesté impériale seroit promulguée par des Ukases adressés à tous les gouvernemens et à toutes les cours de justice; qu'on en donneroit connoissance à monsieur le général-feld-maréchal, et qu'il seroit ordonné au département héraldique de rédiger un diplôme, qui seroit ensuite soumis à l'approbation du sénat.

Ukase au Sénat.

En récompense des services signalés que le général-feld-maréchal comte Alexandre Suworow Rymnikski nous a rendus par les différentes victoires qu'il a remportées sur les Insurgés de Pologne, et notamment par l'entière et complète défaite de leurs forces réunies à Prague, qui a opéré immédiatement la soumis-

sion de Varsovie, capitale de la Pologne, et l'anéantissement complet de l'insurrection, nous lui avons donné de notre plein gré pour en jouir dès maintenant et à toujours, tant par lui que par ses descendans, héritiers ou ayant-cause, à prendre sur nos nouvelles possessions domaniales des gouvernemens de Lithuanie, lesquelles faisoient ci-devant partie du domaine au district royal de Brzescie, le district de Kobrin, avec tous les bourgs, châteaux et villages qui en dépendent; lequel district, suivant les registres qui ont été mis sous nos yeux, contient une population de 6,922 ames, ensemble toutes les terres, tous les fruits et revenus, tous les bestiaux, et généralement tous les objets d'économie rurale qui appartiennent à ce district.

Nous ordonnons par ces présentes à notre sénat de faire expédier les ordres nécessaires, pour la remise de ces fonds, appartenances et dépendances au comte Suworow Rymnikski, et pour l'expédition du diplôme de cette donation que nous souscrirons de notre nom.

CATHERINE.

Saint-Pétersbourg, le 19 août 1795.

LETTRES DE L'EMPEREUR.

N°. I.

Mon cher général comte de Suworow! J'ai appris avec plaisir la nouvelle que vous avez

bien voulu me donner de votre heureuse et glorieuse entrée à Varsovie. Autant j'ai toujours fait de cas de vos rares qualités, autant je suis reconnoissant du zèle que vous mettez à rétablir la tranquillité en Pologne.

Ce grand événement est une suite incontestable de vos talens militaires, et une nouvelle preuve de votre attachement, toujours plein de zèle, pour la bonne cause. Des exploits aussi brillans que ceux par lesquels vous vous êtes signalé tant de fois, vous garantissent à jamais l'estime du monde. Je vous assure au surplus, avec sincérité, que j'aurai toujours pour vous autant d'affection que vous en ont constamment témoigné feu mon oncle, et mes aïeux de glorieuse mémoire.

FRANÇOIS.

A Vienne, le 28 novembre 1794.

N°. II.

Mon cher général comte de Suworow! La lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le $\frac{10}{21}$ novembre dernier, par laquelle vous m'annoncez les résultats heureux de votre expédition contre les Insurgens de Pologne, m'a fait un grand plaisir. J'ai été fort aise de recevoir en même tems l'agréable assurance, que la révolution est enfin terminée dans cette contrée.

Je vous remercie de cette nouvelle satisfaisante, et je vous félicite de tout mon cœur du

nouveau surcroît de gloire que vous venez d'acquérir par cette preuve éclatante de zèle. Maintenant je vous souhaite des quartiers d'hiver parfaitement tranquilles, et toute sorte de satisfaction en général. Sur ce, je vous renouvelle les assurances de mon amitié.

FRANÇOIS.

Vienne, le 12 décembre 1794.

No. III.

Mon cher feld-maréchal comte de Suworow! J'ai appris avec beaucoup de plaisir par votre lettre du $\frac{6}{17}$ de ce mois, votre promotion au grade de feld-maréchal. Dans le fait, cette récompense étoit bien due à vos brillans et importans services.

Comme je prends un véritable intérêt à votre satisfaction, je serai toujours fort aise d'apprendre ce qui pourra vous arriver d'agréable en général.

Sur ce, je vous souhaite, mon cher feld-maréchal, une longue et constante prospérité, et je vous assure de mon amitié invariable.

FRANÇOIS.

Vienne, le 28 décembre 1794.

No. IV.

Mon cher feld-maréchal comte de Suworow! Comme le capitaine Langfrey retourne aujourd'hui au lieu de sa destination, je le charge de vous remettre mon portrait. Je souhaite qu'il

vous fasse autant de plaisir que j'ai d'envie de vous donner par-là un gage de mon estime particuliére pour votre mérite personnel. Je compte, au surplus, que vous jouissiez d'une bonne santé, et j'espère que vous goûterez désormais les douceurs du repos, pour vous remettre des fatigues que vous avez endurées jusqu'à présent. Je vous assure de toute ma bienveillance.

FRANÇOIS.

Vienne, le 25 janvier 1795.

N°. V.

Mon cher feld-maréchal comte de Suworow! J'envoie mon colonel marquis de Chateler, en qualité de commissaire pour la démarcation de mes limites avec la cour de Prusse; je lui ordonne en même tems d'aller vous voir, pour me donner des nouvelles de votre santé, et de vous assurer que votre souvenir me sera toujours cher et agréable. Je suis convaincu que vous ne serez pas fâché d'apprendre par cet officier les détails des différentes affaires où mes troupes viennent de se distinguer, et où mon cher feld-maréchal reconnoîtra ses éléves et ses anciens compagnons d'armes.

Conservez à l'ami sincère et à l'admirateur de votre impératrice, les sentimens dont vous avez donné tant de preuves à ma maison et à moi. Leur souvenir, plein de reconnoissance,

est aussi ineffaçable dans mon cœur, que l'estime distinguée dont votre noble caractère et votre mérite éclatant m'ont toujours pénétré pour votre personne.

FRANÇOIS.

Vienne, le 22 novembre 1795.

LETTRES DU ROI DE PRUSSE.

N°. I.

Mon très-cher monsieur le général, j'ai appris avec un extrême plaisir, par la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 5 de ce mois l'agréable nouvelle de l'éclatante victoire que vous avez remportée en vous emparant de Prague, faubourg de Varsovie. Je prends l'intérêt le plus sincère au véritable surcroît de gloire que les armes impériales russes viennent d'acquérir par ce triomphe, si honorable pour les troupes qui ont combattu avec tant de courage et de bonheur sous vos ordres, et je suis fort aise de voir se succéder si rapidement les occasions de vous renouveler mes félicitations. Je ne serai pas moins ravi d'apprendre que sa majesté l'Impératrice, ma haute alliée, s'accorde avec moi à reconnoître l'importance des services essentiels que vous avez rendus, avec la plus grande activité, dans cette campagne, et qu'elle vous récompense comme je le desire. A mon égard, pour vous témoigner tout le plai

sir que m'a fait la nouvelle de cette victoire, j'ai conféré au capitaine de cavalerie Bridel, qui me l'a apportée, mon ordre du mérite. Je vous renouvelle, au surplus, l'assurance de l'estime particulière avec laquelle je suis toujours, votre affectionné

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Potsdam, le 1 novembre 1794.

N°. II.

Mon très-cher monsieur le général, votre lettre m'a fait un plaisir inexprimable, en m'apprenant que vous venez de couronner vos victoires antérieures par votre entrée à Varsovie. Par-là, vous avez atteint complètement le but de vos laborieuses fatigues; car les débris de l'armée polonaise ne peuvent certainement pas opposer une forte résistance, et il sera facile de les anéantir par les opérations combinées des troupes impériales russes et des miennes sous les ordres du général-lieutenant Favrat. Je vous fais mon compliment bien sincère sur la gloire immortelle que vous venez d'acquérir en rétablissant la tranquillité : et je vous assure de mon estime la plus durable. J'ai conféré mon ordre de mérite au major Hessen, qui m'a apporté cette agréable nouvelle, et je m'empresse de vous le marquer, comme votre affectionné

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Potsdam, le 17 novembre 1794.

N°. III.

Mon très-cher monsieur le général ! Je vous suis sensiblement obligé des détails circonstanciés que vous avez bien voulu m'écrire le [illegible] du mois dernier sur la manière dont vous avez mis fin à l'insurrection de Pologne. Votre gloire, ainsi que celle des troupes impériales russes et de leurs chefs, n'avoit pas besoin d'un nouvel éclat : mais le succès de cette expédition y met le comble et en assure à jamais la durée. Je vous en félicite aussi sincèrement que je vous renouvelle l'assurance de l'estime distinguée avec laquelle je suis toujours votre affectionné

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Potsdam, le 3 décembre 1794.

N°. IV.

Mon très-cher monsieur le général ! Je suis pleinement convaincu que vous êtes parfaitement satisfait des récompenses de votre souveraine qui apprécie votre mérite éminent, et votre valeur depuis long-tems reconnue, et je sens bien que vous n'ambitionnez pas de nouvelles décorations, inutiles d'ailleurs à l'éclat de votre gloire; cependant j'espère que vous accepterez avec plaisir mon ordre de l'aigle rouge et noir que je vous envoie, comme un gage de mon estime distinguée et de ma bienveillance particulière. Je suis votre affectionné

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Potsdam, le 7 décembre 1794.

No. V.

Mon trés-cher monsieur le feld-maréchal! J'ai appris avec le plus grand plaisir par votre lettre du $\frac{11}{22}$ décembre, le prix que vous mettez aux témoignages que je vous ai donnés de mon estime particulière, et de ma bienveillance distinguée. Je suis également fort aise de l'heureux hasard qui vous a permis de célébrer le même jour l'inauguration du bâton de commandement qui vous a été conféré par votre gracieuse souveraine, et de revêtir en même tems l'ordre de l'aigle rouge et noir. Comme vous m'avez recommandé particulièrement à cette occasion le major Tilly, je me fais un plaisir de vous donner une nouvelle preuve de mon estime distinguée, en lui donnant mon ordre du mérite, en considération de l'intérêt que vous prenez à cet officier. Sur ce, je vous renouvelle l'assurance des sentimens sincères avec lesquels je suis votre affectionné

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Berlin, le 28 décembre 1794.

LETTRES DU ROI DE POLOGNE.

No. I.

Varsovie, le $\left\{ \begin{array}{l} 27 \text{ octobre} \\ 7 \text{ novembre} \end{array} \right\}$ 1794.

Monsieur le général, et général en chef des troupes de Sa Majesté l'impératrice de toutes

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

de sang qui peut-être n'est plus nécessaire, et accepter dans cette vue la proposition que je vous fais de défendre à vos troupes de travailler au rétablissement du pont sur l'autre rive de la Vistule, jusqu'à ce que la capitulation soit entièrement arrêtée et signée.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

STANISLAS-AUGUSTE, *Roi.*

N°. III.

Varsovie, le {28 octobre / 8 novembre} 1794.

MONSIEUR,

Je connois parfaitement la franchise de vos procédés à notre égard.

Je ne peux vous en donner, Monsieur, une meilleure preuve, qu'en rendant la liberté aux prisonniers de guerre russes qui se trouvent ici, et en les remettant entre les mains du général si digne de les commander.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

STANISLAS-AUGUSTE, *Roi.*

TABLE DES MATIÈRES DU TOME II.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE V. *Pag.* 195.

FIN DU TOME SECOND.

NOTICE DES LIVRES

Du même Imprimeur-Libraire.

Mémoire de Ramel, l'un des déportés à la Guiane française, sur quelques faits relatifs au 18 fructidor, sur le transport et le séjour des 16 déportés dans cette colonie, et sur son évasion avec *Pichegru, Barthélemy, Villot, Dossonville, Delarue et Letellier,* avec les circonstances de la mort du général *Murinais de Tronçon-Ducoudray,* etc. volume in-12. avec gravure, 3e édition sur pap. fin. 1 fr. 50 c.

Anecdotes secrètes sur le 18 fructidor, et *Nouveaux Mémoires des déportés* à la Guiane, écrits par eux-mêmes, et faisant suite au *mémoire de Ramel*, 2e. Edition, revue, corrigée et augmentée avec gravure.
Format *in*-12. . . . . 1 fr. 50 c.
Format *in*-8o. . . . . 3 fr.

Correspondance de l'armée française en Egypte, interceptée par l'amiral Nelson, publiée à Londres, avec une introduction et des notes de la chancellerie anglaise, traduites en français; suivies d'observations. Avec une carte de la Basse Egypte, 1re. et 2e. partie, 2 vol. *in*-8o. Prix 5 fr. 50 c.

Constantinople ancienne et moderne, et description des côtes et iles de l'Archipel et de la Troade ; traduit de l'anglais de Jacques Dallaway, par André Morellet; 2 vol. *in*-8 o, figures.. .. . . 8 fr.

Voyage en Portugal, dans les années 1789 et 1790, traduit de l'anglais, de J. Murphy,

in-4°., orné de 23 planches . . . . .8 fr.

Géraldina, nouvelle tirée d'une histoire récente; traduit de l'anglais, par Carlos D. Zeilh; 3 vol. *in*-12, fig., belle édit. . . . 5 fr.

Phédora ou *la Forêt de Minski*, par Mary Charlton; traduit de l'anglais, par André Morellet; 4 vol. *in*-12, fig. . . . . 8 fr.

L'Isle de Wight, ou *Charles et Angelina*; par C.-A. Walckenaer; 2 vol. *in*-12, fig 3 fr.

Les Enfans de l'Abbaye; traduit de l'anglais de mad. Maria-Regina Roche, par André Morellet; 6 vol. *in*-12, fig. . . . . 8 fr.

Clermont; par les mêmes; 3 vol. *in*-12, fig... 5 f.

Jacques le Fataliste, par Diderot; 3 vol. *in*-18, fig. . . . . 2 fr.

La Religieuse, par le même; 2 v. *in*-18, fig. . . . . 1 fr.

Considérations sur l'Homme, par Benjamin Maublanc; *in*-8°, fig. . . . . 3 fr. 50 c.

Lettres de Chersterfield; 12 vol. *in*-18. . . . 7 fr.

Histoire de la conjuration de Louis-Philippe d'Orléans, surnommé *Egalité*; 3 v. *in*-8.°, fig. . . . . 10 fr.

Relation de l'ambassade du lord Macartney à la Chine, pendant les années 1792, 1793 et 1794; traduit de l'anglais, seconde édition, ornée du portrait de l'empereur de la Chine; 2 vol. *in*-8.° . . . . 5 fr.

Code hypothécaire, contenant la loi sur les hypothèques, et celle sur les ex-propriations forcées du 11 brumaire an 7, avec les commentaires; par le cit. Langlois, ancien Jurisconsulte suivi des discours et rapports faits aux conseils; vol. de 300 pag. . . . . 2 fr.

Dictionnaire de poche, italien, 2 vol. rel. 5 fr.

—— Anglais. . . . . 5 fr.

—— Espagnol. . . . . 5 fr.

Dictionnaire de Boyer, Anglais Français et Français Anglais, 2 vol in-8°. rel. 10 fr.







	DATE DUE		

